

Notre roman: LA REVANCHE DE MYRIAM, par DELLY

AOUT 1929

PER

88-334

BAnQ

15¢

La Revue Populaire

La plus grande revue canadienne



ART
LETTRES
SCIENCES
HISTOIRE

*"J'eus tout à coup l'impression
que mon mari
avait **HONTE**
DE MOI"*

*"... et c'est le soir même de
ce jour que je fis venir votre
Echantillon de Beauté qui
m'enseigna la plus impor-
tante leçon de ma vie."*

Par MME JEANNETTE DE CORDET

J'E fis cette pénible constatation un jour que, dans une ville étrangère. Robert et moi fûmes invités à dîner chez un de ses vieux camarades de collège. "Viens avec ta femme", lui dit-il, "que je n'ai pas encore le plaisir de connaître."

Robert, voulant que son ami gardât une bonne impression de sa femme, me fit porter mes plus jolies toilettes. Mais, quand il me présenta, j'eus l'impression qu'il était désappointé. Et, ce qui me fut plus pénible encore, je m'aperçus que mon mari avait honte de moi!

Pouvais-je le blâmer, dans ce chic restaurant où nous dinions et où toutes les femmes étaient charmantes à voir? Pour la première fois, je me rendis compte que j'avais complètement négligé le soin de ma beauté, et je m'expliquai pourquoi Robert n'insistait plus pour sortir avec moi. Pourquoi aussi il préférait faire seul ses voyages d'affaires.

C'est le soir même que je fis venir votre Echantillon de Beauté et votre Brochure qui m'apprirent la plus importante leçon de ma vie! D'abord, mon type de beauté et, ensuite, les moyens de le faire ressortir.



Avec cela, quoi de plus facile que d'être attrayante! N'est-il pas aussi facile de choisir les teintes qui vous conviennent que les mauvaises? De recourir aux cosmétiques qui vont avec votre genre de beauté? Je suis bien convaincue que mon mari ne se souvient même plus qu'il fut un temps où il pouvait rougir de moi!

Ces auxiliaires de beauté apportent le bonheur

Les moyens qui firent le bonheur de cette femme, vous les trouvez dans ma petite brochure, "Votre Type de Beauté", et mon Echantillon de Beauté.

Cette brochure est un catalogue de beautés typiques, joliment illustrées en couleurs. Vous y trouverez votre propre type, car VOUS en avez un. Je vous y indique aussi la nuance de Poudre et de Rouge Pompeian à employer.

Parmi les diverses nuances de Poudre et de Rouge Pompeian, il s'en trouve une pour vous. Il existe cinq nuances exquises de Poudre Pompeian, préparée chacune



pour relever un teint particulier. Cinq nuances de Rouge aussi, de teintes si bien étudiées qu'il s'en trouve une pour chaque figure.

Lisez cette brochure d'abord, et essayez ensuite votre nuance de Poudre Pompeian. L'Echantillon contient les cinq nuances de Poudre Pompeian dans cinq jolis petits tubes. Essayez tout de suite votre nuance! Voyez comme elle sait donner à votre teint une vie et un éclat nouveaux.

Une réponse à tous les problèmes de beauté

Songez donc! Voici que des autorités vous éclairent sur toutes ces questions qui vous intriguent depuis si longtemps... "Quel est mon type?"... et "Quelle nuance de Poudre et de Rouge devrai-je adopter?" Le coupon vous apportera tous les secrets de beauté que vous devez connaître.

*Ce coupon
vous vaudra
des conseils
inestimables sur
la beauté!*



Mme Jeannette de Cordet, Dépt. P-120
353, rue St-Nicolas, Montréal

Veuillez m'envoyer votre Etui-Echantillon de Beauté et votre brochure "Votre Type de Beauté". Ci-inclus 10 cents (argent ou timbres) pour emballage et affranchissement.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____

Prov. _____

Soleil

Luxe et Confort



LE grand salon des nouveaux wagons-observatoire-solarium récemment mis en service par le Pacifique Canadien offre le summum du confort en chemin de fer.

Vous y trouvez de moelleux divans et de souples fauteuils, capitonnés de superbe velours multicolore... les lampes diffusent une lumière douce... d'épais tapis couvrent les

planchers... les boiseries sont d'une grande richesse. Quel plaisir que de voyager entouré d'un tel luxe!

Dans ce même wagon vous avez encore l'avantage de pouvoir, le matin, prendre une douche rafraîchissante et, après le déjeuner, d'aller faire la sieste dans l'observatoire-solarium, à l'arrière. Vous pouvez griller une cigarette au fumoir... emprunter un roman ou un magazine à la bibliothèque... faire une partie de bridge avec de charmants compagnons... converser et admirer les panoramas. Et c'est ainsi que les heures s'écoulent agréablement... que la journée se passe... pendant que vous roulez de ville en ville, d'un océan à l'autre.

PACIFIQUE CANADIEN

EQUIPEMENT de Luxe

P A C I F I Q U E C A N A D I E N

T'a'pas ?

par — **RACEY** —



T'AS-PAS DÉJÀ RENCONTRÉ UN DE CES GAILLARDS QUI NE VEULENT PAS ADMETTRE QUE TROIS PERSONNES PUISSENT SE SERVIR DE LA MÊME ALLUMETTE ?



PUIS, QUELQUES MINUTES PLUS TARD, TE TROUVER FACE-À-FACE AVEC UN AUTRE TYPE QUI CROIT QUE ÇA PORTE MALCHANCE QUE DE CROISER UNE CONNAISSANCE DANS UN ESCALIER ? TU TROUVES RIDICULES CES SUPERSTITIONS —



ET POUR BIEN MONTRER LE CAS QUE TU FAIS DE CES IDÉES-LÀ, TU TE LANCES RÉSOLUMENT SOUS L'ÉCHELLE D'UN LAVEUR DE VITRES OCCUPÉ À SON TRAVAIL. MAIS DÉSASTRE — QUELLE DOUCHE !



T'AS-PAS ESSAYÉ UNE **BLACK HORSE** ? C'EST AUSSI CHANCEUX QUE DE "TOUCHER LE BOIS"

42/4

dites simplement —

“

Bière

Black Horse Dawes,

s.v.p. ”!

La Revue Populaire

VOL. 22, No 8. Montréal, Août 1929

Directeur: JEAN CHAUVIN

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$1.50
Six mois75

ETATS-UNIS

Un an \$1.75
Six mois90

LA REVUE POPULAIRE est
expédiée par la poste entre
le 1er et le 5 du mois.

Editeurs-Propriétaires:

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion

MONTREAL — CANADA
Tél.: LANcaster 5819

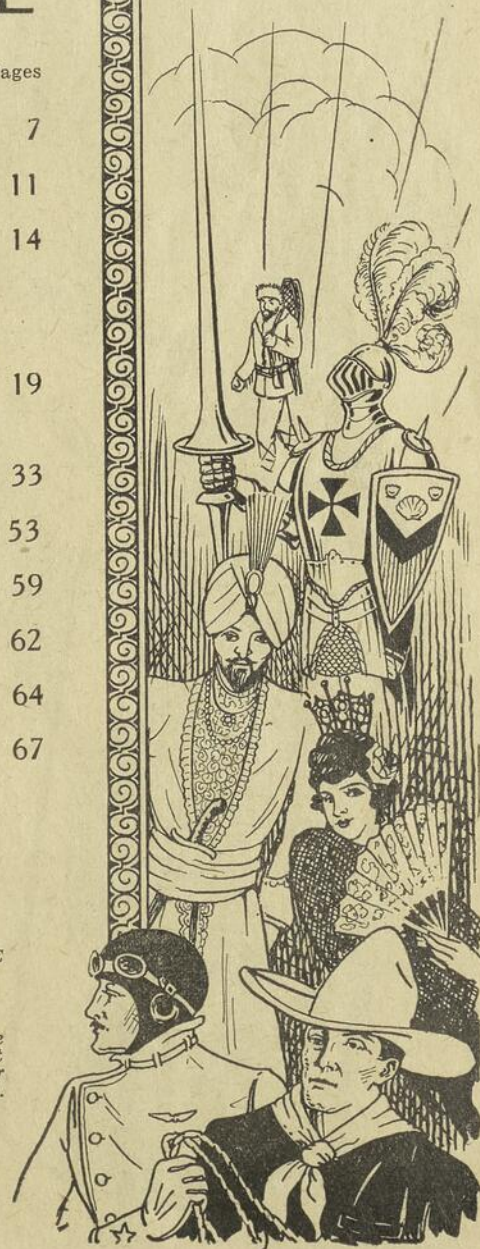
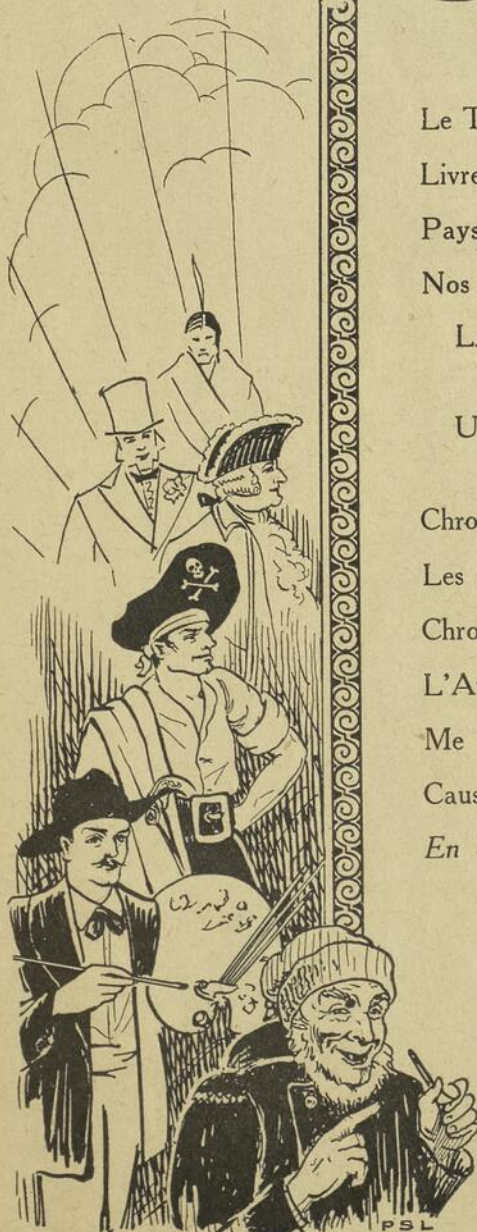
SOMMAIRE

	Pages
Le Totémisme	7
Livres et Revues	11
Paysages de Montréal	14
Nos romans :	
LA REVANCHE DE MYRIAM (fin)	
par Delly	19
UN AMOUR MYSTERIEUX	
par Marie Thiery	33
Chronique féminine	53
Les règles du jeu de golf	59
Chronique d'art	62
L'Aviation d'aujourd'hui et de demain	64
Me voici quand tu m'appelles	67
Causerie financière; Le Maréchal Foch; Etc.	
En Septembre: AMOUREUSE ESPERANCE,	
par T. Trilby	

TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de dix jours, au moins, et tout changement d'adresse doit nous parvenir avec mention complète de l'ancienne adresse.

Entered March 23, 1908, at the Post Office
of St. Albans, Vt., U.S.A., as second class
matter under the Act of March 3rd, 1879.



**Le choix
de ceux
qui s'y
connaissent!**

Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point





Poteaux ou mâts totémiques, à Albert Bay, Colombie britannique. (Photo du gouvernement canadien.)

LE TOTEMISME

des Indiens de l'Amérique du Nord

De nombreux faits illustrent d'une façon singulière l'existence du totémisme chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Nous y retrouvons tous les principes fondamentaux qui régissent les sociétés à totem: la division politique des tribus amérindiennes en clans dénommés d'après l'ancêtre totémique commun, l'étroite solidarité qui unit les membres du clan et l'observation des règles exogamiques qui permettent d'éviter le mélange du même sang.

Cette étude sur le totémisme nord-américain est extrait d'un récent ouvrage, LE TOTEMISME, publié par Maurice Besson, aux Editions Rieder, 7, Place Saint-Sulpice, Paris.

Plus évolué que le totémisme "australien, le totémisme nord-américain" apparaît comme un système social plus complet, plus cohérent et dont nous saisissons mieux le processus et les conséquences générales.

Les légendes amérindiennes sur la descendance totémique abondent et expliquent l'origine des noms de chaque clan. Au point de vue politique et historique l'union de plusieurs clans a été la base de la création de confédérations de véritables peuples, hostiles les uns et les autres, toujours prêts à entrer dans le sentier de la guerre et que nos ancêtres du temps du mar-

quis de Montcalm appelaient la Nation huronne, la Nation iroquoise, la Nation des Delawares, etc. Ainsi les Indiens Creeks dont il existe encore quelques tribus étaient divisés en vingt clans entre autres ceux de l'Ours, du Cerf, de la Panthère, du Chat Sauvage, du Loup, du Renard, du Castor, du Crapaud, de la Taupe, du Raton; les Iroquois comptent des clans de la Tortue, de l'Ours, du Loup, du Daim; les Iouwas comprenaient des clans dits de l'Elan, du Castor, du Buffle, de l'Aigle. Plus la "nation" était nombreuse, plus considérables se trouvaient être les différents noms portés par les

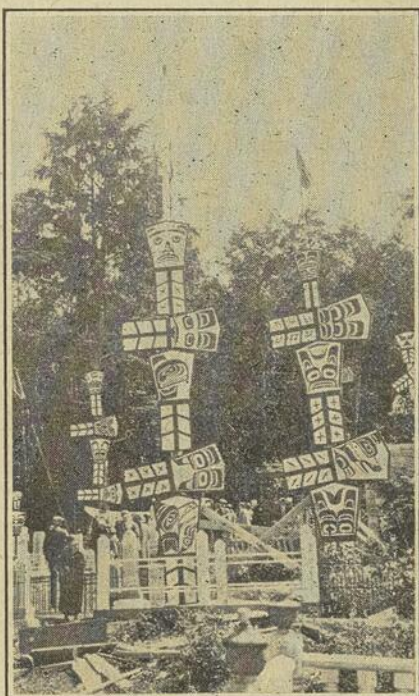
Confédérés et cela en raison de la multiplicité des clans. Chacun de ces derniers conservaient et conservent, s'ils subsistent encore, des traditions fort précises sur leurs origines éponymes, légendes où se montre l'apparentement avec l'animal totem. Tantôt il y a véritablement filiation, tantôt simple association entre un groupe d'hommes et de bêtes: le clan des Ecrevisses chez les Indiens chotaws a été formé parce qu'un jour des Chotaws parvinrent à faire sortir de la vase quelques écrevisses et que, loin de leur faire du mal, ils leur apprirent à marcher sur deux jambes, à se couper les ongles des pieds et à s'arracher les poils; ainsi peu à peu ces crustacés se transformèrent en hommes, d'où l'origine du clan en question. Parfois la filiation est plus complexe: un corbeau ramasse un coquillage qui se transforma en une petite fille qui devint l'épouse du corbeau et donna naissance à un clan d'indiens. Souvent le clan serait créé à la suite de l'union sexuelle d'une bête, l'animal totem, avec une femme, ou d'un homme avec une femelle, Castor, Louve, etc...

Les légendes indiennes sont moins explicites de totems inanimés comme la pluie, le tonnerre, l'eau, le sable; des tribus Creeks désignent comme totems le vent, le sel, la neige. Chez les Indiens Kaws une tente remplit le rôle de totem artificiel, de même un couteau de chasse chez les Maudans ou la balle de fusil chez les Iroquois Onondagas. Il est probable que, dans ces cas, à l'idée de parenté s'est substituée l'idée de protection; la balle totem ne doit pas frapper l'Onondaga qui porte son nom. On a signalé des "totems couleurs". Les Cherokees comptent parmi leurs clans quelques-uns qui ont adopté comme totem les teintes bleue et rouge.

Il importe, chaque clan ayant son totem et chaque membre du dit clan ayant des devoirs vis-à-vis de ses "frères" et de son totem, que

des signes extérieurs permettent de reconnaître le "signe" de ce clan soit sur l'individu, soit sur le campement, soit sur les armes. Le caractère emblématique du totem apparaît donc nettement.

D'autre part, l'homme du clan d'un totem animal s'efforce donc de prendre l'allure de l'ancêtre du groupe et nous retrouvons chez les Peaux-rouges ces tatouages, ces mutilations, ces habillements des tribus totémiques australiennes. Les hommes du clan de la Tortue chez les Omabas portent les cheveux coupés de façon à ce que le crâne imite la carapace de cette bête alors que six mèches de cheveux



Totems du cimetière d'Albert Bay, Colombie britannique.

viennent compléter la ressemblance pour imiter les pattes, la tête et la queue de l'animal en question. Ceux du clan "des Petits Oiseaux" "laissent une toute petite mèche de cheveux au-dessous du front pour figurer un bec; quelques-uns en laissent à la partie postérieure de la tête pour représenter la queue de l'oiseau; des touffes de cheveux au-dessus de chaque oreille imitent les ailes." Dans certaines circonstances, les hommes du clan se peignent, se tatouent et se "camouflent" pour employer un terme moderne de façon à ressembler le plus possible au totem adopté;

ainsi à l'occasion des danses, des fêtes, des funérailles, les clansmen se déguisent en buffles, en loups, en oiseaux et, en règle générale, tout individu porte au moins une partie caractéristique et facilement reconnaissable de son totem. Par ailleurs, le tatouage normal, celui qui est porté tous les jours est utilisé comme marque de reconnaissance entre les membres d'une tribu. Ce tatouage comporte souvent la représentation du totem, ou, du moins, des signes conventionnels et toujours identiques.

L'emblème totémique est gravé ou peint sur les armes, les boucliers de cuirs, ou bien sur les ustensiles usuels, sur les tentes. Frazer a noté, par exemple, à ce sujet que dans la région de l'Alaska et parmi les clans Thlinkits "devant chaque demeure des chefs et hommes principaux on trouve des poteaux qui portent le totem sculpté des habitants de la maison. Comme elles sont habitées quelquefois par plusieurs familles de totem différent le poteau montre souvent un certain nombre de totems l'un au dessus de l'autre. Selon d'autres ces totems superposés représentent les totems paternels de la ligne féminine car, comme la descendance est en ligne maternelle, le totem paternel n'est pas toujours le même de génération en génération. Les Indiens de la côte de la Colombie anglaise sculptent leur totem sur les poutres qui supportent les toits de leur demeure, ils les peignent aussi au-dessus de la porte. Les Pawnies marquent leur hutte, et même leurs vêtements et leurs parures, de leur totem. Les Delawares peignaient autrefois leur totem sur leur maison; le clan de la Tortue représentait une tortue entière, mais le clan des Dindons peignait seulement une patte de dindon; le clan du Loup simplement une patte de loup, ou quelquefois les contours de l'animal entier. Dans les villages Otawas les différents clans totémiques occupaient des



Les totems du Parc Stanley, à Vancouver. (Photo du Pacifique Canadien.)

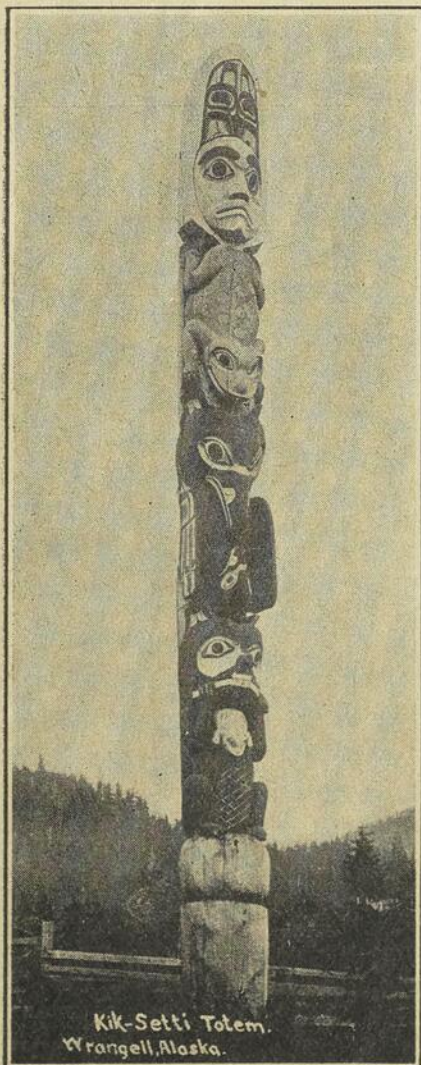
quartiers séparés; aux portes de ces quartiers on érigeait des poteaux qui portaient la figure du totem ou une partie de celui-ci. Chez les Iroquois le signe totémique au-dessus de chaque wigwam consistait, au moins dans quelques

cas, en la peau du totem (castor, chevreuil, ours). Quelquefois on empaille la peau et on la met sur un pieu devant la porte''. Les poteaux dont il s'agit sont souvent élevés; ils ont de neuf à trente pieds de haut. Un village Haïda

est tout hérissé de ces poteaux.

Les Iroquois Onondagas appartenant aux clans du Loup, de la Tortue, de la Bécasse, du Castor, de la Balle ne devaient prendre femmes que dans les clans du Cerf, de l'Anguille ou de l'Ours, consti-

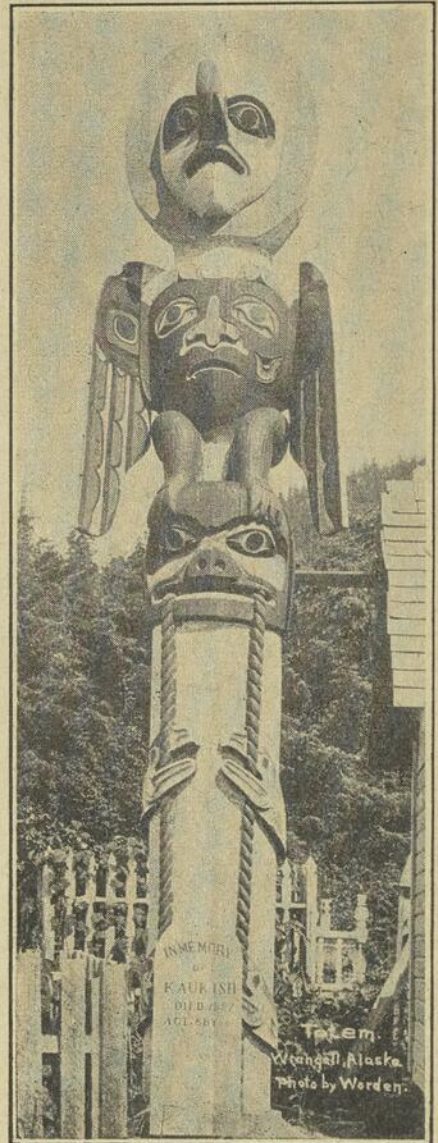
tuant la seconde phratrie de la Tribu Onondagas. De même les Thlinkits se subdivisent en deux phratries, celle du Corbeau avec les clans du Corbeau, de la Grenouille, de l'Oie, de l'Otarie, du Hibou, du Saumon et celle du Loup avec les clans du Loup, de l'Ours, de l'Aigle, de la Baleine, du Requin; les affiliés des clans à la phratrie du Corbeau ne peuvent épouser que les membres des clans passés dans la phratrie du Loup et vice-versa. Ces phratries se sont créées, suivant l'opinion de Morgan, par la subdivision d'un clan et cette division serait due à ce que l'animal totem unique aurait été diversifié par la présence de variétés de cette race animale, loups blancs, loups gris, buffles bruns, buffles noirs, chez les Ojibeways du Minnesota par exemple, le clan de l'Ours s'était fragmenté en deux celui de l'Ours commun et celui de l'Ours Grizzly, ou chez le clan



(Photo C. P. R.)

primitif de la Tortue de la tribu des Omabas qui s'est subdivisé en ceux de la grande Tortue, de la Tortue tachetée à yeux rouges, de la Tortue qui ne s'enfuit pas. Ce mouvement de segmentation a même été plus loin et l'animal ou l'objet totem a été "dépecé", si l'on peut s'exprimer ainsi, un clan prenant les pattes, l'autre les cornes, un troisième la queue, l'estomac, etc. D'autre part, comme nous indique Hale dans son *Iroquois Book of Rites*, chez les Haïdas il s'est produit des fusions, les Ours noirs se sont fondus dans le clan des Rocquais.

On a parfois confondu les phratries des tribus amérindiennes avec les associations d'allure magico-religieuse qui manifestent principalement leur activité par des danses. Ces groupes portent le nom d'un animal, ils ont des ornements spéciaux rappelant souvent une partie de la bête patronymique; les membres n'en sont pas unis par un lien totémique et réunissent généralement les gens du même âge, parfois de sexe différent. Ce sont de véritables associations, dont les unes n'ont qu'un but; se réunir et danser, et dont les autres jouent un rôle dans la vie sociale en intervenant pour maintenir l'ordre dans le camp ou régler les opérations de la chasse. "On doit, nous dit Frazer, probablement chercher l'origine de ces associations dans le sentiment de l'insuffisance protectrice du totem; on tâche par là d'obtenir une protection plus efficace. De là vient que certaines de ces bandes ont des "médecines" dont on se frotte le corps avant d'aller à la bataille pour se rendre invulnérable." Cette question de l'emploi de médecine a amené le groupement de certains individus, chez les Dacotas entre autres, utilisant "la même médecine" les "mêmes gris-gris". Ces associations se rattachent quelquefois avec les premières car les affiliés nouveaux n'étaient admis à participer aux bienfaits de ces "médicaments" et



(Photo C. P. R.)

de ces "sorts" qu'à la suite d'une danse rituelle dirigée par les sorciers du groupe choisi. Par ailleurs, chaque groupement cherchait, et le caractère magiffue de l'institution apparaît ici, à nuire à ses adversaires par l'effet de ses "médecines" qu'il jugeait plus puissantes que les leurs.

Dans les tribus totémiques amérindiennes se pratiquent des danses qui sont particulières à chaque clan et qui ont pour objet principal de conférer au novice une puissance secrète sur les animaux qu'il sera appelé à rencontrer ou à chasser. En subissant les épreuves de l'initiation le jeune Peau-Rouge cherche à bénéficier de la protection du totem du clan. On a discuté sur le caractère de cette protection que les Sioux nomment "Wakan", les Iroquois "Orenda"

(Suite à la page 80)



Livres et Revues

LITTÉRATURE

CANADIENNE

par Marcel Dugas.

C'est aux anciens collaborateurs du *Nigog*, tenus autrefois pour suspects par tous les gens bien-pensants, que la littérature canadienne doit aujourd'hui d'être un peu connue en France. Grâce à Paul Morin, René Chopin, Robert de Roquebrune, Léo-Pol Morin et Marcel Dugas, de qui on dit jadis pis que pendre parce que leurs vers et leurs proses ne sentaient pas assez leur terroir et ne célébraient pas, comme il eût convenu, "Baptiste et sa créature", les éditeurs et critiques français n'ignorent plus l'existence d'une jeune littérature canadienne.

Ce livre de Marcel Dugas, pour n'être pas une histoire proprement dite de notre littérature, n'en retrace pas moins toutes ses grandes lignes, à la faveur de quelques études. On y trouve exposés ses grands problèmes: la littérature canadienne existe-t-elle? doit-elle être strictement régionaliste? utilitaire, c'est-à-dire catholique et patriotique?

Marcel Dugas n'eût pas intitulé son livre: *Littérature canadienne*, s'il eût douté de son existence.

Mais cette littérature, une fois admise, doit-elle être strictement régionaliste?

Littérature Canadienne, par Marcel Dugas. 1 vol., 200 pp. Chez Firmin-Didot, éditeurs, 56, rue Jacob, Paris. Dans toutes les librairies canadiennes.

"Il faudrait d'abord s'entendre," écrit Marcel Dugas, "sur le régionalisme et l'importance que l'on y attache. Est-ce vraiment si sérieux que ça, et devons-nous en attendre, confits dans la plus béate des certitudes, le miracle spirituel qui en imposera aux siècles? Je m'interroge. Tout n'est-il pas régionalisme ou quelque chose d'approchant?"

Régionalisme! Terroir! Que voilà de grands mots redoutables. Ceux qui craignent les influences neuves, les révolutions en art, les orientations multiples et ne veulent voir la sagesse que dans des formes consacrées professent, d'habitude, le plus violent mépris à l'égard du romantisme, du symbolisme, etc. Ils doutent, ils sourient, ont des gaîtés de petites folles au seul énoncé de ces mots en "isme". Ils ne prennent pas garde qu'en attachant une importance démesurée au régionalisme et au terroir, ils tombent dans la même faute qu'ils savent reprocher en termes sanglants à leurs prétendus adversaires qui, au fond, n'en sont pas. Ils crient contre la chapelle, le cénacle, la coterie, et ils constituent eux-mêmes un état dans l'état, et d'autant plus dangereux qu'ils se croient en possession de la vérité intégrale.....

Nous attendons le chef-d'œuvre canadien et lui préparons des triomphes. Seulement, nous voulons, pour nous, la liberté des sujets, l'individualisme, la fantaisie et tout ce qui nous plaît, nous amuse et nous empêche de crouler définitivement dans l'ennui.

Cette littérature canadienne doit-elle se mettre au service de la morale, de la religion et du patriotisme? Nous citons encore Dugas :

"M. Paul Morin a raison, avec Boileau et autres esthéticiens de tous les temps, de se refuser à faire de l'art une dépendance de la morale, de la religion et du patriotisme. L'art se suffit à lui-même: il n'est pas un serviteur, plus ou moins maniable, des goûts de la multitude, des passions politiques ou religieuses. Il constitue un état dans l'état.... Philosophie, histoire,

questions politiques et morales peuvent être bien servies par la littérature, mais elles ont une existence en soi, indépendante, viable. L'art, lui aussi, se meut par lui-même, et il a parfait, depuis longtemps, sa glorieuse et libre aventure."

La manière de Marcel Dugas s'est modifiée. Que tous les lecteurs indolents se rassurent : sa prose n'est plus aussi symbolique, i. d. hermétique. Son style est plus clair, plus facile. Faut-il déplorer ce qu'il perd peut-être ainsi en éclat et en sonorité? Marcel Dugas a évidemment beaucoup changé. Voyons ce qu'il écrit sur la poésie de Paul Morin :

"Et pourtant, qui sait si nous n'aimons pas trop les mots, lui (Paul Morin) et nous? Il faudrait discuter cela un jour. Les tentants exemples ne manquent pas: Hugo, Leconte de Lisle et tous ceux qui au-dessus de tout ont attaché le plus grand prix à la forme. Chose certaine, M. Morin lui-même nous fournirait une preuve qu'il a raison contre nous et contre lui.....

M. Paul Morin se répand, en prodigue, dans le monde des mots et des choses. Mais, au sein de telles richesses dont il s'est fait un peu l'esclave émerveillé, va-t-il se saisir entièrement, dominer la matière, les brillantes et ensorceleuses contingences? De rares fois. Il se soumet, plutôt, sans hésiter à elles; il est un homme pour qui "le monde visible" existe et, chargé de tous ses prestiges et couleurs, il est le chantre, toujours conscient, soigné, dandy, qui trépide dans les nuances mobiles de la terre, et qui, dressant sa lyre sur la nue, la fait vibrer à tous les vents. Mais les grands Olympiens n'ont pas asservi entièrement à leur discipline ce joueur de lyre; l'émotion va le surprendre, le mordre au moment qu'il taquine ses paons et nous en-

tretient de roses et de grenades. Elle va lui venir d'une petite fille aux cheveux plats qui, un jour d'hiver, rieuse et fébrile, aura galopé près de lui sur un beau cheval blanc."

Morin donc, dans *Poèmes de cendre et d'or*, s'est humanisé. Si peu pourtant! C'est surtout Dugas qui s'est humanisé. Il vibre, il se laisse prendre aux émotions, il nous fait sentir sa magnifique sensibilité d'homme et d'artiste. Il reste le bel ouvrier de la forme qu'il a toujours été—et il ne lui en coûte rien de s'être "diminué jusqu'à l'humanité".

Nous dirions bien volontiers que la conversation de Marcel Dugas, intelligente et spirituelle, variée et érudite, volontiers profonde, mais jamais sentencieuse, est celle de notre plus agréable prosateur, si Dugas n'avait une si sainte horreur des compliments!

■ ■ ■

DEUX PUBLICATIONS ARTISTIQUES DU PACIFIQUE CANADIEN

Nous accusons réception de deux magnifiques publications des Services Maritimes du Pacifique Canadien. L'une, qui fait valoir les avantages qu'offre le Saint-Laurent à ceux qui vont en Europe ou qui en reviennent, porte le titre "La Route Historique vers l'Europe". L'autre, qui s'intitule "Les Toques Blanches", traite de l'alimentation des passagers en mer et du rôle que jouent les cuisiniers sur les grands paquebots modernes.

La première de ces publications se présente sous une agréable couverture bleue portant au centre une reproduction en couleurs d'une peinture de Norman Wilkinson, représentant l'*Empress of Australia* voguant en pleine mer. La brochure toute entière est illustrée de gravures en couleurs montrant les diverses pièces, salons, salles à manger et cabines de luxe de trois grands paquebots du service de première classe du Pacifique Canadien, l'*Empress of Scotland*, l'*Empress of Australia* et l'*Empress of France*. On y voit aussi plusieurs jolis marines du peintre anglais Norman Wilkinson, ainsi qu'un superbe panorama de Québec par le même artiste.

La brochure "Les Toques Blanches", bien que moins luxueuse sous le rapport de la typographie et de l'illustration n'en est pas moins intéressante par les détails qu'elle nous donne sur le service des cuisines des paquebots de la flotte du Pacifique Canadien.

Renommés dans le monde entier pour l'excellence de leur service, la courtoisie de leur personnel et leur luxe de bon aloi, les paquebots du Pa-

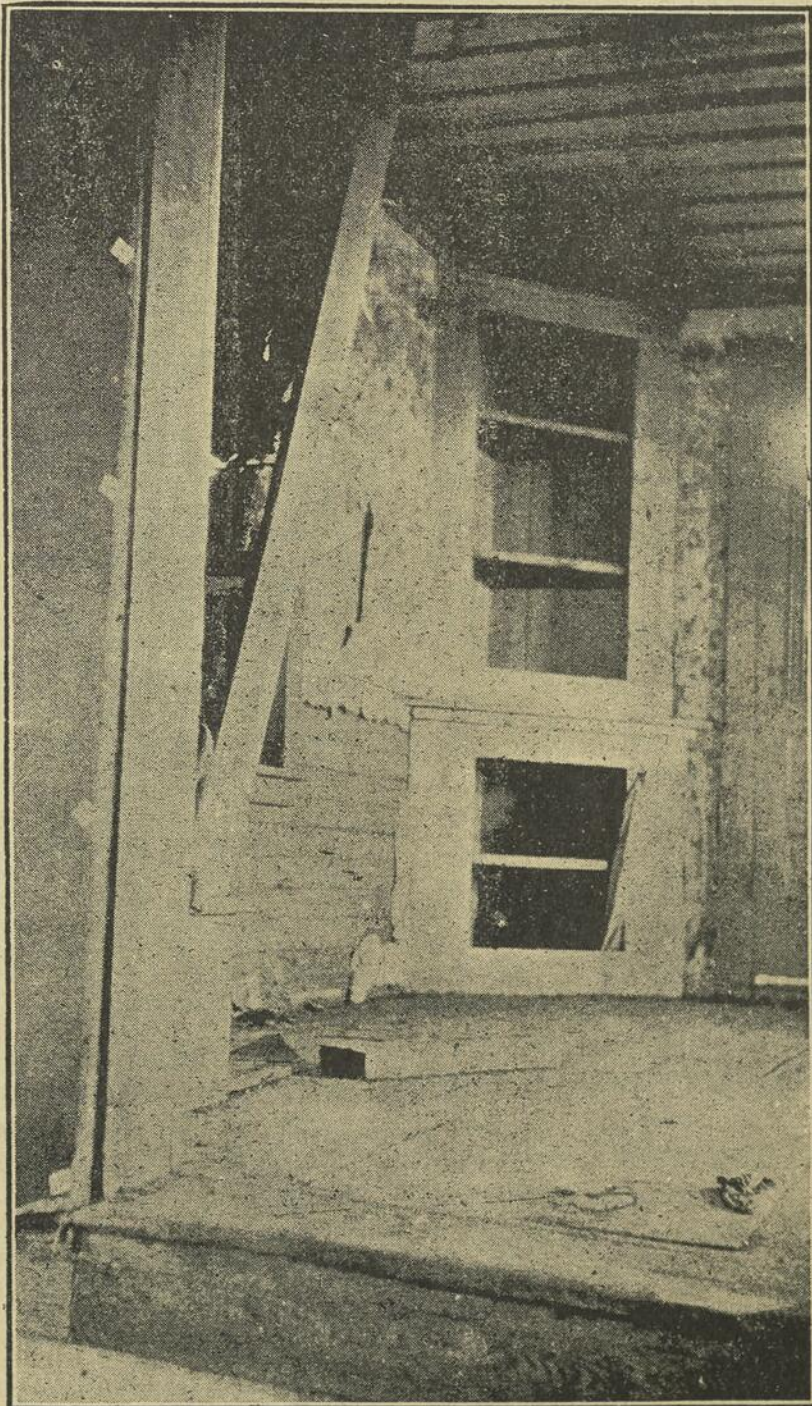
cifique Canadien ne le sont pas moins pour la succulence de leur cuisine. Sur l'Atlantique comme sur le Pacifique, la flotte du Pacifique Canadien a depuis longtemps conquis la faveur du public voyageur et, dans cette popularité, nous devons voir, au moins pour une large part, l'oeuvre des maîtres-cuques auxquels sont confiées les cuisines de ces paquebots. Ce sont des artistes pour qui la science culinaire n'a pas de secrets; des hors-d'oeuvre bien faits pour charmer le palais des gourmets les plus exigeants.

Le but de la plaquette "Les Toques Blanches" est de faire mieux connaître le travail des cuisiniers qui, en arrière de la scène, ont pour mission de veiller à la partie gastronomique du service. Pour dissimulée qu'elle soit, leur part n'en est pas moins des plus importantes et il est juste que crédit leur soit accordé pour la façon dont ils s'en acquittent.

RAPPEL

L'HOMME QUI VA... par
Jean-Charles Harvey.

Nous étudierons, le mois prochain, le beau recueil de contes et nouvelles de M. Jean-Charles Harvey, dont *La Revue Populaire* a déjà parlé à plusieurs reprises. Ces contes et nouvelles, dont nous conseillons fortement la lecture, ont paru récemment aux Editions du Mercure, illustrés par Simone Routier.



La chambre du crime? Non. La misérable chambre à coucher de Louis Hémon, auteur de *MARIA CHAPELAINE*, à Pérignonka

LE HUITIEME RAPPORT DES ARCHIVES DE QUEBEC

Le dernier rapport de l'archiviste provincial, M. Pierre-Georges Roy, le huitième de la série, contient des notes d'un très grand intérêt historique. M. Pierre-Georges Roy nous présente cette fois-ci la série des lettres échangées entre la Cour de France et le Gouverneur Frontenac pendant la deuxième administration de ce dernier, de 1689 à 1694. On se rappelle que dans un de ses rapports précédents, l'archiviste provincial avait publié la correspondance échangée entre le Roi de France et Frontenac pendant la période de 1672 à 1682, ou la première administration du célèbre Gouverneur. La fin de cette correspondance, pour la période qui s'étend de 1694 à 1699, paraîtra l'an prochain. Les lettres en question sont passionnantes à la lecture parce qu'elles permettent de se faire une idée juste de la façon dont la Cour de France entendait diriger les affaires de sa jeune colonie et du caractère de l'homme qui avait reçu le commandement suprême de la Nouvelle-France. Celles qui paraissent dans le volume actuel relatent l'organisation et l'exécution des expéditions de Frontenac contre les Anglais de la Nouvelle-Angleterre, expéditions qui couvrirent son nom de gloire et qui firent du comte le gouverneur le plus populaire sous la domination française.

Une partie de la volumineuse Plessis, qui succéda à Monseigneur Denaut sur le siège épiscopal de Québec, apparaît également dans le présent rapport. C'est M. l'abbé Ivanhoe Caron qui a préparé cet inventaire comprenant des lettres adressées à la Cour de Rome, aux prêtres, aux personnages politiques, lettres d'autant plus intéressantes que le pouvoir civil était alors plutôt mal disposé envers l'Eglise Catholique. La suite de cette correspondance sera également publiée dans le numéro de

l'an prochain. Le rapport actuel contient aussi un mémoire sur les postes du Canada par le Chevalier de Raymond que M. Aegidius Fauteux, bibliothécaire de Saint-Sulpice, a communiqué à M. Pierre-Georges Roy. Ce mémoire contient l'histoire du commerce et des relations des autorités de la colonie de la Nouvelle-France avec les nations sauvages dans l'Amérique Septentrionale. Le journal de Joseph Gaspard Chaussegros de Le-ry, officier dans les troupes du détachement de la marine (1754-1755) a aussi été mis à la disposition de l'archiviste provincial par Monseigneur Amédée Gosselin.

Enfin, le rapport de M. Roy se termine par la publication des notes de MM. Baby, Taschereau et Williams sur l'enquête conduite dans les paroisses de la Nouvelle-France par les officiers du Roi qui correspondance de Monseigneur avaient pris le parti des Bostonnais à cette époque troublée et aussi de reformer les cadres de la milice. C'est encore M. Aegidius Fauteux qui a permis à l'archiviste provincial d'en donner la publication dans son rapport.



JE ME SOUVIENS, par André Wald (Marcelle Lesage, éditeur, Place Dauphine, Paris.)

Un roman canadien écrit par un Français. Très juste. C'est à lire.



ETUDES SUR GARNEAU

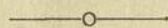
par l'abbé G. ROBITAILLE

La nouvelle réédition de "l'Histoire du Canada" de Garneau, a soulevé quelques mises au point. M. l'abbé Georges Robitaille, ancien professeur d'histoire au Séminaire de Joliette et déjà connu par ses études critiques sur certains points de vue en histoire, vient de réunir en volumes ses observations sur l'oeuvre historique de Garneau. L'argumentation serrée, "la

documentation abondante et précise", l'impartialité et la sincérité des critiques de M. Robitaille, présentées dans un style vigoureux et bien personnel, font de ce nouveau "document historique" l'un des meilleurs de l'année.

En lisant ces pages de critique, on connaîtra davantage, entre autres choses, l'influence de Thierry sur Garneau, les motifs qui l'entraînèrent à écrire une "histoire du Canada", ses méthodes, son idéal, ce qu'il faut penser des historiens de Mgr de Laval et des points de vue de Garneau sur notre premier évêque. L'auteur, dans sa concision, tente de corriger quelques légendes et nous croyons qu'il réussit à rétablir la vérité historique des faits et la justice dans leur appréciation.

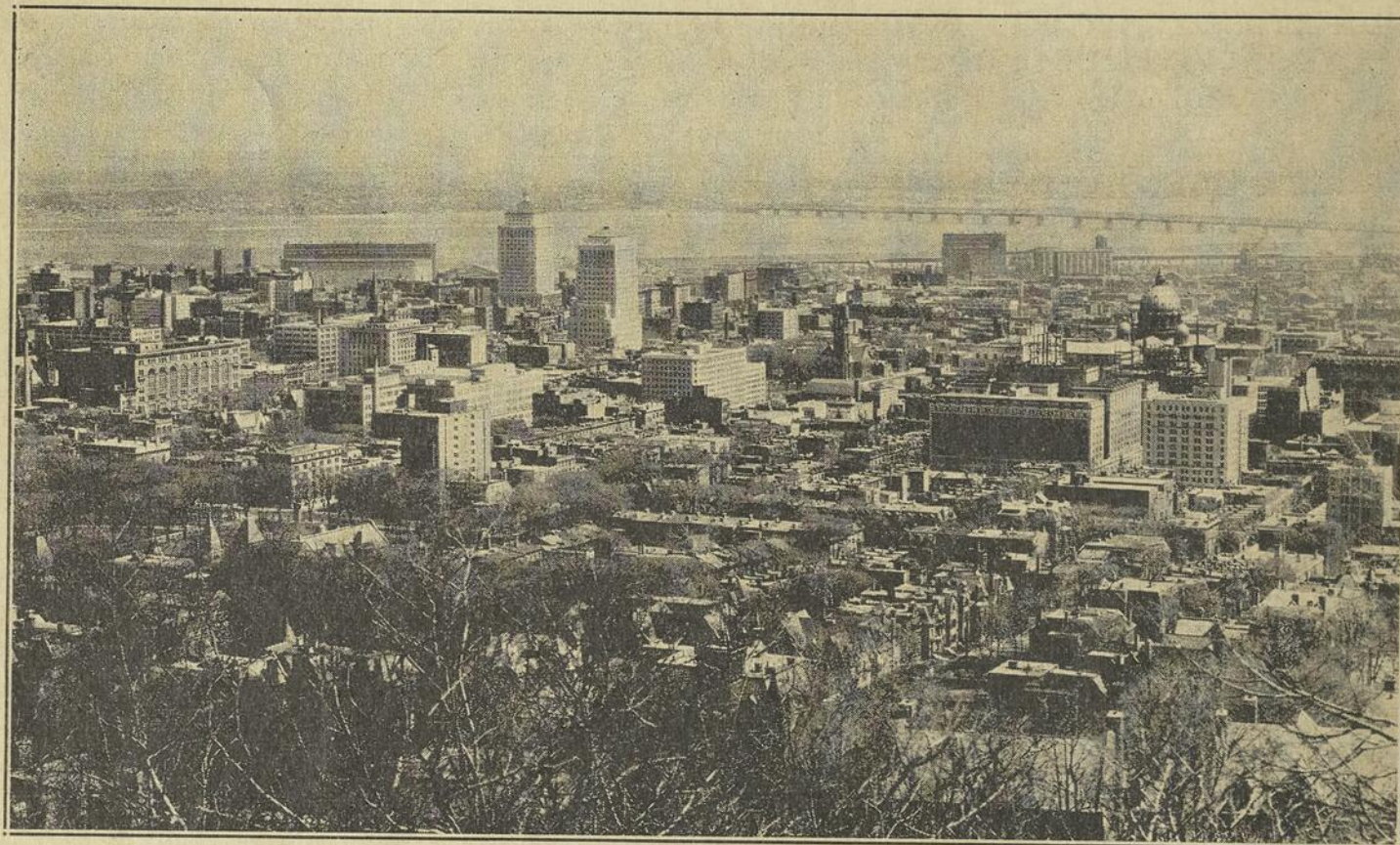
Belle édition d'une toilette typographique soignée de la Librairie d'Action canadienne-française.



ON PUNIT EN NORVEGE LES MEDECINS QUI N'ECRIVENT PAS LISIBLEMENT

On commente longuement, dans les milieux radicaux, une nouvelle loi qui vient d'être promulguée en Norvège et au terme de laquelle les médecins seront désormais tenus d'écrire lisiblement leurs ordonnances. Etant donné que les pharmaciens ont toujours fait preuve de beaucoup d'habileté dans la lecture des formules écrites par les disciples d'Esculape, on pourrait croire qu'il n'y aura pas grand-chose de changé si la loi ne précisait que dorénavant les ordonnances médicales devront être intelligibles non seulement pour les pharmaciens, mais encore pour les profanes, les patients directement intéressés, par exemple. Il y a plus: le législateur qui vient bouleverser résolument toutes les traditions exige que même la signature soit lisible.

De sévères peines de prison sont prévues contre les médecins qui enfreindront la loi.



MONTREAL, vue d'ensemble prise de la montagne. (Photo Pacifique Canadien.)

PAYSAGES DE MONTREAL

Si mobile est l'aspect de Montréal depuis quelques années que nous avons voulu du moins fixer, au moyen de quelques photographies inédites, l'image que présente en 1929 cette immense cité de plus d'un million d'habitants, appelée à de magnifiques destinées en ce vingtième siècle qui est, a-t-on dit, celui du Canada.

Ces documents nous ont été fournis par le Pacifique Canadien et la Compagnie Aérienne Franco-Canadienne, dont le siège social est à Montréal et qui entretient une base à la Pointe-aux-Trembles (13838 est, rue Notre-Dame) pour le transport des passagers et du fret, une base secondaire à Lachine et une troisième à Sillery, près Québec.

La ville était autrefois dominée par les tours, dômes et flèches de ses églises, catholiques et protestantes. Elle le sera demain par les énormes monolithes des gratte-ciel qui se dresseront comme un rempart entre la montagne et le fleuve. Et ainsi, pour son mal-

heur peut-être, Montréal, comme Toronto, comme toutes les neuves cités de la Prairie et de la côte du Pacifique, offrira l'aspect de toutes les villes américaines construites en série.



Montréal,—primitivement Hochelaga, puis Ville-Marie,—fut fondé par M. de Maisonneuve, gentilhomme français. Dès que la navigation le permit, une petite flottille, portant M. de Maisonneuve et tous ses colons, quitta Québec pour se rendre à Montréal. M. Puiseaux, madame de la Peltrie et le père Vimont, supérieur des Jésuites, faisaient partie de l'expédition. Dès l'aube du 18 mai 1642, on atteignait l'endroit désigné d'avance pour le nouvel établissement.

Les invasions iroquoises aux environs de Ville-Marie forcèrent M. de Maisonneuve à passer en France pour obtenir des recrues. Il revint à Montréal (1653) avec 100

hommes de bonnes moeurs, robustes, courageux, et sachant manier la houe et le fusil. La paix signée avec les Iroquois permit à M. de Maisonneuve de mettre ses hommes à l'ouvrage en arrivant: l'hôpital fut agrandi et mis en état de défense. Ville-Marie devint dès lors comme le bouclier de la colonie et la sauva en 1660. En 1663, la population totale de la Nouvelle-France est de 2,500 âmes. Un siècle plus tard, le pays était cédé aux Anglais. En 1760, Montréal capitule et le Canada tombe sous la domination anglaise.

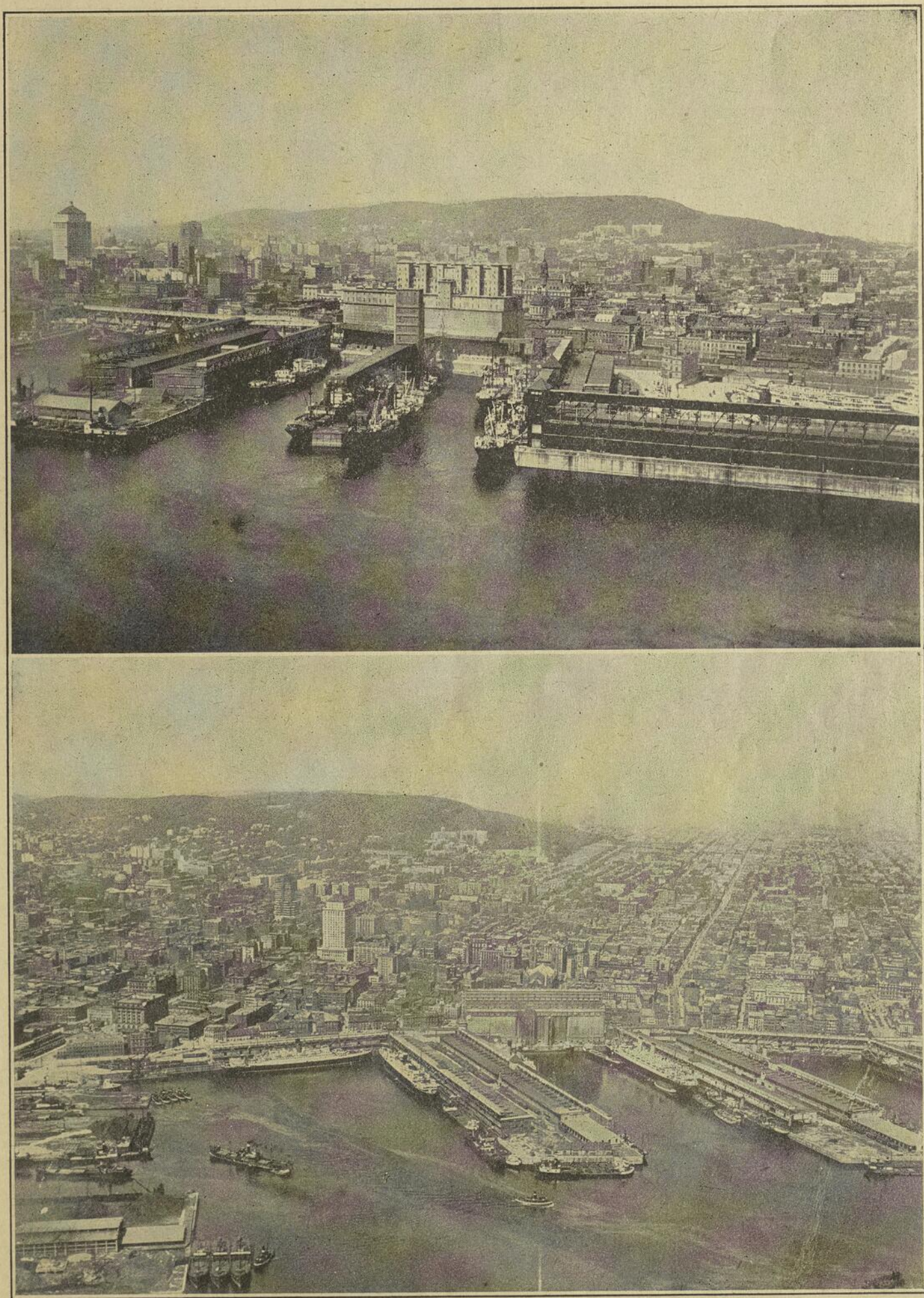
Montréal est choisi, en 1843, comme capitale du Canada. En 1849, après l'incendie des édifices parlementaires, il est décidé que Toronto et Montréal seront alternativement, tous les quatre ans, le siège du gouvernement. Mais, dès 1857, Ottawa est choisi par la Reine comme capitale du Canada. Inauguration du Pont Victoria, en 1860. En 1876, fondation de l'Université Laval.



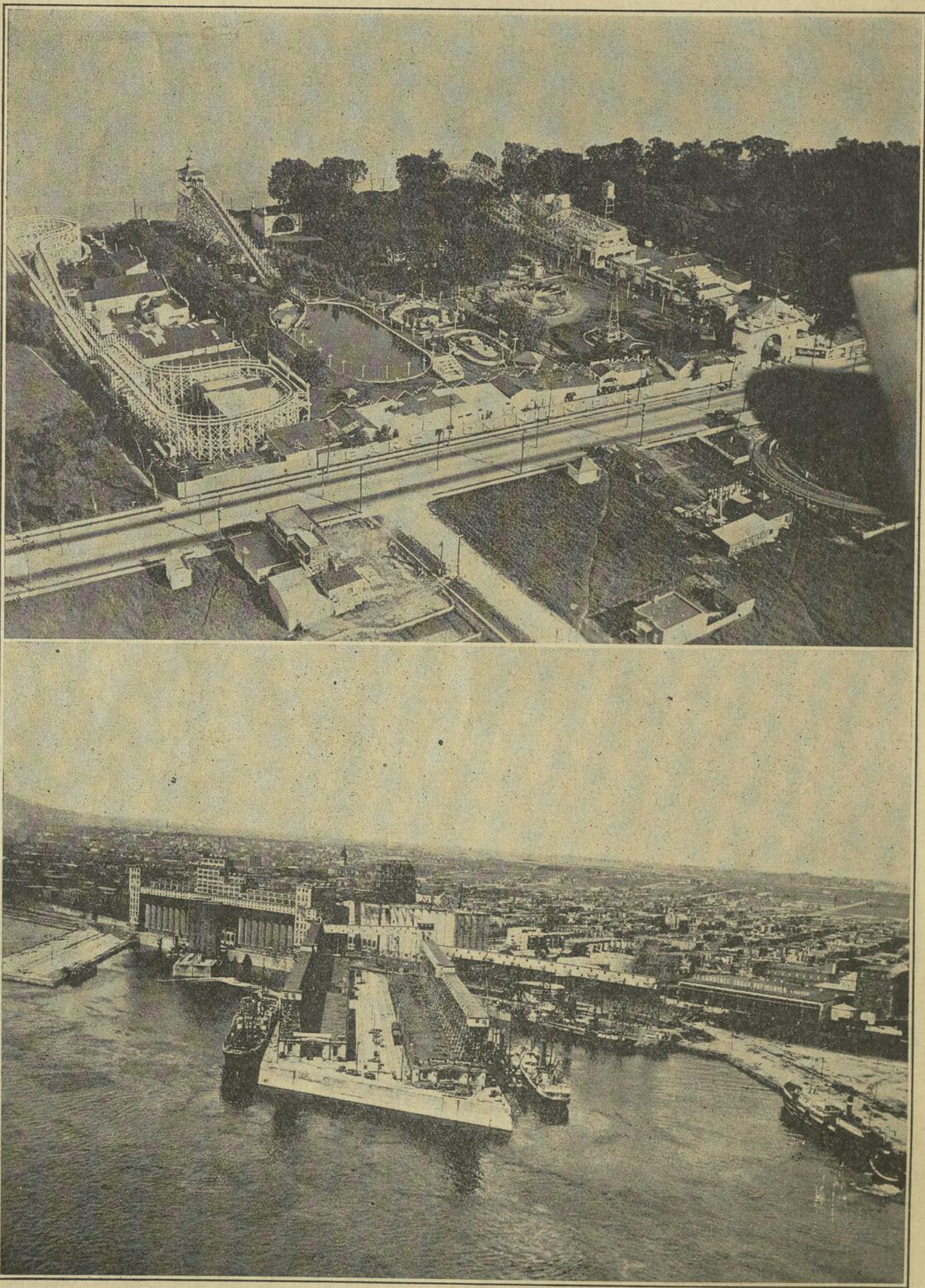
En haut.—L'église Notre-Dame et la Place d'Armes. En bas.—Le Parc LaFontaine.
(Photos de la Compagnie Aérienne Franco-Canadienne.)



Le "quartier des affaires" avec, au centre, l'immeuble de la Banque Royale du Canada. Au-dessous.—Les établissements Canadian Vickers, à l'extrémité est du port. (Photos prises d'avion de la Compagnie Aérienne Franco-Canadienne.)



Le Port et la Ville. (Photos C. A. F. C.)



Le Parc Dominion, sur le Saint-Laurent. Au-dessous.—L'extrémité est du port de Montréal. (Photos prises d'avion de la Compagnie Aérienne Franco-Canadienne.)



La Revanche de Myriam

par Delly

(Suite et fin)

(Commencé dans le numéro de Juin)

Myriam rougit violemment, et ses yeux étincelèrent de fierté indignée.

—Ah! vraiment? Le prince de Hornstedt consigne à la porte mes amies? Il agit ici en maître... comme si je n'étais pas libre...

Mme Sulzer dit d'un ton lugubre:

—Vous ne le serez que tant qu'il le voudra bien.

Ces mots cinglèrent la fierté de Myriam.

—C'est ce que nous verrons! Il n'est pas admissible qu'il vienne me régenter ici, après ce qui a été convenu entre nous. S'il est nécessaire, je le lui ferai comprendre.

Un éclair de satisfaction passa dans le regard de son interlocutrice.

—Si vous en avez le courage, vous n'avez pas tort d'agir ainsi, déclara Mme Sulzer. Car il faut bien que je vous le dise, Madame, les visites de Son Altesse ici ne passent pas inaperçues, grâce à cette bavarde de Dorothee, et suscitent des commentaires... désagréables pour vous.

Myriam rougit plus fort, tandis que Mme Sulzer poursuivait:

—On se doute bien que ce n'est pas pour Rachel seulement que le prince vient dans cette maison... Et alors, qu'est-ce qu'on peut penser? Rien qui soit agréable pour vous, Madame. Mieux vaudrait donc essayer d'éloigner Son Altesse, de façon discrète, en lui faisant entendre que vous tenez à votre liberté. Mon cher prince est très autoritaire, et du moment où il ne vous verra pas disposée à plier, il se retirera.

En elle-même, Mme Sulzer se félicitait de son machiavélisme. Mettre en contact la fierté de Myriam et l'orgueil du prince lui apparaissait, en effet, comme le plus sûr moyen d'empêcher cette réunion des deux époux qu'elle redoutait comme une catastrophe. Il lui était insupportable de penser que son maître, celui qu'elle mettait au-dessus de tous les autres mortels, pouvait se laisser fléchir par le charme de Myriam, renoncer à l'ostracisme dédaigneux adopté par lui tout d'abord... Et c'était avec un véritable frisson d'horreur que Mme Sulzer songeait à cette éventualité: la petite-fille du vieil Eliezer amenant, par le pouvoir de sa beauté, le prince de Hornstedt à lui donner en face de tous le nom auquel, en réalité, elle avait droit.

La tactique de la vieille femme devait réussir. Myriam se trouvait profondément froissée par la manière d'agir de Siegbert, et tourmentée à la pensée de ce qu'on pouvait imaginer à son sujet. Elle aurait voulu le faire entendre au prince... mais de quelle manière?

—Pourtant, il faut qu'il cesse de venir!... ou du moins qu'il espace ses visites!" songeait-elle fiévreusement.

Mais cette pensée lui donnait une singulière impression d'angoisse, d'émoi douloureux.

La caisse de musique annoncée arriva le lendemain matin, et Myriam se mit aussitôt à ranger les partitions et morceaux dans un des placards du parloir. Elle accomplissait machinalement cette besogne. Son esprit était loin de là... il s'en allait vers ce château de Hoendeck où demeurerait celui qui, après tout, était le maître de son destin... car Mme Sulzer avait raison, quand elle lui disait: "Vous ne serez libre que tant qu'il le voudra bien".

La jeune femme, tout à coup, eut un léger sursaut. La porte du parloir s'ouvrait sous une main ferme, le prince entra, le visage encore animé par la course qu'il venait de faire à cheval, ainsi qu'en témoignait sa teinte.

—Sulzer a décidément la spécialité des portes ouvertes! dit-il en se découvrant. Il faudra lui en faire l'observation; ce n'est aucunement prudent.

Il s'avança vers Myriam, dont le teint s'était vivement coloré, et prit la jolie main délicate qui se tendait vers lui d'un geste machinal. En même temps, son regard, animé d'un intérêt passionné, enveloppait la physionomie quelque peu bouleversée de la jeune femme, qui luttait contre son émoi pour prendre l'air de froideur qu'elle voulait opposer au prince, aujourd'hui plus que jamais, après ce que lui avait appris Mme Sulzer.

—Etes-vous fatiguée? demanda Siegbert. Vous n'avez pas fort bonne mine, ce matin...

—Fatiguée, non... Je souffre seulement de quelques névralgies, répondit-elle brièvement.

Elle retirait en même temps sa main, que Siegbert retenait dans la sienne.

—Est-ce habituel chez vous?

—Non, je n'en ai que depuis peu de temps.

—Il faudrait consulter Blück... Peut-être vous fatiguez-vous trop? Je vois là des broderies qui doivent exiger une somme d'attention excessive pour une personne un peu délicate.

En parlant ainsi, il jetait sa cravache sur un fauteuil et s'approchait de la table sur laquelle étaient étalés des parures de corsage, une nappe d'autel, des objets de layette ornés des plus exquises broderies.

Myriam avait tout préparé pour l'emballage de ces objets, destinés à la maison qui lui donnait du travail. Le couvercle du carton était là, bien en vue, portant cette indication: Muller—Brenden—Broderies et dentelles—Vienne... Et au-dessus se trouvait cette mention: envoi de Mme de Hakenau.

Le cœur de Myriam se mit à battre plus vite, la rougeur se fit plus brûlante sur son visage. Il allait voir cela... et demanderait une explication. Tant mieux, ce serait le prétexte cherché pour lui faire entendre ce qu'elle voulait.

Mais en même temps, une sensation d'angoisse, de profonde souffrance envahissait la jeune femme.

Siegbert se pencha vers la nappe d'autel et la considéra avec attention.

—C'est un travail ravissant! Je ne doute pas qu'il soit dû à votre habileté, servie par un sens artistique vraiment raffiné?

Elle répondit, en essayant de contenir le frémissement de sa voix:

—En effet, Altesse.

—C'est réellement admirable! Vous avez, décidément, les plus rares talents.

Il s'interrompit. Son regard venait de tomber sur l'adresse. Se tournant aussitôt vers Myriam, il rencontra le regard fier et résolu de la jeune femme, qui se raidissait pour faire face à l'orage prévu.

—Qu'est-ce que cela?... Imagineriez-vous, par hasard, de faire du commerce? demanda-t-il impérativement.

—En effet, je vends ces broderies.

—Dans quel but?

—J'ai l'intention de subvenir, par mon travail, à mes besoins et à ceux de ma soeur. Dans quelques années, j'espère arriver à donner des leçons de chant et de piano; je pourrai dès lors prier Votre Altesse de cesser le versement de ces revenus qu'elle a cru devoir me servir, mais qui me sont pénibles à recevoir.

Pendant un moment, Siegbert demeura sans parole, ses yeux chargés de sourde irritation attachés sur la jeune femme si belle dans sa courageuse fierté.

—Pourquoi cela vous est-il pénible!

Le ton, bref et dur, fit tressaillir Myriam.

—Parce que vous me les accordez comme une compensation pour la fortune de ma mère, à laquelle vous m'avez interdit de toucher. Mais cette fortune, je n'aurais quand même jamais voulu en user. Quand nous en aurons la libre disposition, Rachel et moi la distribuerons à des oeuvres charitables. Ainsi donc, je n'ai pas à recevoir de compensation pour un sacrifice que je suis résolue à accomplir de mon plein gré. Vous m'avez fait dire autrefois par Mme Sulzer que j'étais libre. Eh bien, j'use de cette liberté pour arriver à conquérir mon indépendance pécuniaire, que je trouve indispensable à ma dignité, dans la situation qui est la mienne.

—Et moi je vous déclare que je ne le permettrai jamais ! Comment Sulzer s'est-elle prêtée à ce trafic ? Je vais lui défendre de laisser désormais sortir d'ici quoi que ce soit, pour une destination de ce genre.

Myriam eut un mouvement d'indignation.

—Vous ne le ferez pas, Altesse ! Ce serait outrepasser indignement vos droits !

Il fit un pas en avant et dit, avec un accent de sourde violence :

—Mes droits ? S'il m'a plu de les abandonner jusqu'ici, vous saurez désormais que j'entends les exercer entièrement.

Sans baisser les yeux devant le regard où étincelait une orgueilleuse irritation, Myriam répliqua avec une fermeté hautaine :

—J'ai toujours pensé, Altesse, que celui qui a cru bon d'écarter les devoirs n'avait pas de droits à revendiquer.

Les traits de Siegbert se contractèrent légèrement, tandis qu'une rougeur montait à son teint mat. Reculant de quelques pas, la physionomie tout à coup durcie, il dit avec un accent un peu rauque :

—Vous avez raison, Madame. Pardonnez-moi de l'avoir oublié.

Il s'inclina, prit sa cravache et sortit du parloir.

Myriam prêta l'oreille au bruit des pas qui s'éloignaient, des éperons qui résonnaient sur les dalles du vestibule. Puis le galop d'un cheval se fit entendre, et se perdit bientôt dans le lointain.

La jeune femme, pâle et frissonnante, s'affaissa alors dans un fauteuil, se couvrit le visage de ses mains.

—C'est fini ! murmura-t-elle.

Et un grand frémissement de douleur passa dans tout son être.

* * *

Les jours suivants, Rachel attendit vainement le prince de Hornstedt. Pen-

chée à la fenêtre, elle écoutait si elle n'entendait pas le bruit des sabots de Mahmoud, le magnifique alevan qu'elle admirait tant... Mais Mahmoud n'apparut pas et Rachel, très déçue, se demanda quelle raison empêchait le prince de venir.

—Voyons, que peut-il avoir, Myriam ?

—Je l'ignore... Il est sans doute occupé par les hôtes qu'il attend, répondait Myriam.

La jeune femme n'avait dit mot à sa soeur ni à Mme Sulzer de la scène qui s'était passée entre elle et Siegbert. Elle faisait dévier aussitôt que possible l'entretien, quand Rachel parlait du prince de Hornstedt et, par un grand effort de volonté, arrivait à dissimuler cette émotion qui l'étreignait dès qu'elle entendait parler de lui.

Mme Sulzer semblait se rasséréner, à mesure que les jours s'écoulaient sans que reparût son maître. Elle témoignait une sollicitude inaccoutumée à Myriam, dont elle remarquait l'air de lassitude, la pâleur plus grande.

—Vous devriez parler de votre santé au docteur Blüch, madame, dit-elle un jour. Vous maigrissez, vous avez des joues beaucoup trop blanches, et la marche paraît vous fatiguer.

—Ce ne sera rien du tout, madame Sulzer. D'ailleurs le bon docteur est malade en ce moment; je ne voudrais pas aller le déranger sans réelle nécessité.

Mais les Oldrecht s'apercevaient aussi du changement de Myriam. Mme Oldrecht en parla à son oncle qui hochait la tête d'un air soucieux.

—Le prince de Hornstedt doit être pour beaucoup dans cela, dit le vieillard. Mais je ne comprends pas que lui, qui a l'expérience de la vie, qui est — qui était du moins une âme honnête et vraiment élevée, compromette ainsi cette toute jeune femme, ignorante, elle, des pièges et des dangers de ce monde.

—Ne pensez-vous pas que mon devoir serait d'avertir Mme de Hakenau, mon oncle ?

—Oui, surtout si le prince recommence ses visites fréquentes, auxquelles il semble avoir renoncé depuis quelque temps. Peut-être a-t-il réfléchi, et sa conscience lui a-t-elle indiqué la voie à suivre. Il avait une nature énergique, autrefois... Mais elle est si merveilleusement belle, cette Myriam ! Notre pauvre Luitpold en était bien épris et j'ai presque été satisfait quand ses chefs l'ont rappelé de cette manière inopinée qui nous a paru si étrange.

—Oui, le cher enfant souffre de cette passion qui ne peut être que sans espoir. Mme de Hakenau, par son origine paternelle, est trop au-dessus de nous... et d'autre part notre fils, issu d'honnêtes gens, ne pouvait épouser la petite-fille d'un voleur, qui lui aurait apporté une fortune illégitimement acquise.

—Oui, oui, d'aucune façon, cela n'était possible. Loin d'elle, Luitpold se consolera, j'espère... Quant au prince de Hornstedt, il sera maintenant occupé avec ses hôtes, ce qui chagnera peut-être le cours de ses idées.

On préparait en effet à Hoendeck les appartements pour les invités du prince. Un dimanche, au retour de la messe, Mme Holmer s'arrêta un instant à la Maison des Abeilles, en disant qu'elle était très, très pressée...

—La comtesse de Hornstedt est arrivée hier soir, et nous attendons dans quelques jours la princesse Cécile, la veuve du défunt prince Maximilien. La pauvre femme, brisée après tous ses malheurs, comme vous pensez, s'est montrée fort touchée de la délicatesse dont le nouveau prince faisait preuve à son égard, et lui a voué une grande affection. Elle a refusé de rester à Goedbrunn, comme il l'en priait, mais elle le voit souvent à Vienne, où elle habite l'hiver... Et cette année, elle vient passer quelque temps à Hoendeck. Une bien aimable personne !... Nous aurons aussi le comte Athory, cousin préféré de Son Altesse, et sa jeune femme, une charmante Française... Puis le comte Marklein, un jeune lieutenant de lanciers qui est gai comme pas un... S'il pouvait donc arriver à changer l'humeur de notre prince ! Celui-ci a son air sombre des plus mauvais jours, tante Martha !... Pourtant, que peut-il bien lui manquer ? On dit que la jeune archiduchesse Maria-Clara ne rêve que de lui, et que l'empereur serait tout disposé à favoriser ce mariage. Pour le coup, je crois qu'il n'aurait plus rien à désirer !

Connaissant l'idolâtrie de sa tante pour le jeune seigneur, Mme Holmer s'attendait à une explosion d'allégresse. Mais à sa profonde surprise, elle vit la physionomie de Mme Sulzer se renfroigner, tandis que la vieille femme marmonnait en levant les épaules :

—Ah ! bien oui !... l'archiduchesse ou une autre !

Cette conversation avait lieu dans la salle à manger, qui communiquait avec le parloir. Après le départ de sa nièce, Mme Sulzer traversa cette pièce et jeta au passage un regard noir sur Myriam, occupée à broder.

La jeune femme n'avait pas perdu un mot des paroles de Mme Holmer...

Et elle songeait avec une douloureuse amertume : "Quel obstacle je suis pour lui !"

Oui, un obstacle qu'il devait détester. Pendant quelque temps, il avait sans doute cédé à la compassion que lui inspiraient l'isolement, la jeunesse de Myriam. Mais sa nature orgueilleuse avait repris le dessus et il s'applaudissait aujourd'hui, certainement, d'avoir rompu les relations avec cette jeune femme qui représentait pour lui une si lourde entrave.

Des larmes montèrent aux yeux de Myriam, tandis qu'elle songeait douloureusement :

"Mon Dieu, si ma petite Rachel n'avait pas besoin de moi, je vous bénirais de m'envoyer la mort, afin qu'il devienne libre et puisse être heureux".

V

La comtesse Sophie, au lendemain de son arrivée à Hoendeck, trouva dans son courrier une lettre de sa filleule dont la lecture lui fit faire tout d'abord une légère grimace.

—Hum ! C'est un peu délicat ! murmura-t-elle en repliant machinalement la feuille parfumée. Pourtant, cela peut réussir. On ne sait jamais, avec les hommes... Et la chère enfant est si habile ! Mais oserai-je en parler à Siegbert ?... surtout dans la disposition d'esprit qui paraît sienne en ce moment ?

Fort perplexe, Mme de Hornstedt des-

cendit dans l'espoir de rencontrer son neveu et de juger d'après sa physionomie s'il était d'humeur à accueillir, sans trop de mécontentement, la requête dont Carolia la chargeait de se faire l'intermédiaire près de lui.

Le hasard la servit favorablement. Siegbert se trouvait sur la terrasse, occupé à indiquer au forestier-chef les coupes à faire parmi les arbres proches du château, qui communiquaient une trop grande humidité à l'habitation.

—Vous partez en promenade, ma tante? demanda-t-il distraitemment.

—Non, mon cher enfant, je te cherchais... pour te demander quelque chose...

Son air embarrassé n'échappa point au prince.

—Voulez-vous m'accorder deux minutes, et je suis à vous?... C'est donc convenu, Marshall, vous allez faire marquer les arbres indiqués et l'abattage sera commencé dès cette semaine. M'avez-vous apporté les notes relatives à Léopold Gloster?

—Oui, Votre Altesse, les voici...

Siegbert prit les papiers que lui tendait le forestier-chef et les parcourut du regard.

—Vous insistez beaucoup sur sa mauvaise santé. L'empêche-t-elle vraiment de faire son service?

—Souvent, du moins, Altesse. Il me paraît indispensable de lui donner un remplaçant...

Un geste du prince l'interrompit.

—De cela, il ne saurait être question. Gloster conservera son emploi, mais vous lui donnerez tous les congés nécessaires. De plus, en raison de ses charges de famille, je double ses appointements. Un garde supplémentaire assurera le service jusqu'à ce que sa santé lui permette de la reprendre... Au reste, dites-vous bien, Marshall, que cet homme sera toujours de ma part l'objet d'une bienveillance particulière, et qu'entre vous et lui, s'il survenait des ennuis, je n'hésiterais pas à choisir.

Le forestier-chef devint écarlate, en balbutiant :

—Mais vraiment, il n'y a rien... Votre Altesse peut être certaine...

Qui donc avait pu renseigner le maître sur les petites persécutions qu'il faisait subir à Gloster, dont il voulait la place pour un de ses protégés? Quelle puissante influence avait agi en faveur du garde près du prince, qui ne s'occupait jamais de ces détails?

Congédiant du geste Marshall ahuri, Siegbert se tourna vers la comtesse, qui attendait un peu plus loin, très satisfaite de constater que son neveu avait la physionomie moins sombre en ce moment.

—Je suis à votre disposition, ma tante. De quoi s'agit-il?

—Je viens de recevoir une lettre de la comtesse de Sargen... Elle est revenue de Biarritz et passe quelques jours à Rennbrau, chez les Govicz... Si près de Hoendeck, elle souhaiterait revoir la vieille demeure tant aimée d'elle autrefois...

—Hé ! hé ! murmura ironiquement Siegbert, dont un éclair sarcastique traversait le regard.

Mme de Hornstedt poursuivit, en baissant un peu les yeux et en frois-

sant fébrilement la lettre qu'elle avait sortie de sa poche :

—Elle n'ose cependant venir sans invitation. Elle craint que... que...

—Que je la mette à la porte? Je ne serais pas capable de cette incivilité, croyez-le.

La comtesse, gênée par l'air narquois de son neveu, balbutia :

—Oh! Siegbert! Nous savons... Je sais bien que tu es trop gentilhomme pour... Non, non, Carolia ne redoute pas cela... mais seulement de te déplaire...

—Me déplaire? Oh! je vous avoue que sa présence me sera parfaitement indifférente. Si cela vous fait plaisir, vous pouvez lui répondre que vous l'attendez... vous, pas moi, ne confondons pas, surtout!

La comtesse le remercia d'un air enchanté. Cet acquiescement, en dépit du ton de Siegbert, lui semblait de bon augure. Puis, ici, les anciens souvenirs revivraient mieux, Siegbert se laisserait peut-être plus facilement toucher par les regrets de son amie d'enfance, par cet amour si vif qu'elle avait avoué à sa chère marraine.

En septembre

AMOUREUSE ESPERANCE

Roman complet

par TRILBY

▲ ▲

Rose, Madame

par COLETTE YVER

"Il y a vraiment quelque mérite de ma part à aider ainsi cette pauvre enfant", se disait Mme de Hornstedt avec complaisance. "Car, enfin, mon neveu pourrait faire un mariage autrement brillant! Mais je viens d'apprendre qu'il a décliné les offres impériales au sujet de l'archiduchesse. Refus incompréhensible et fou!... Alors, j'aime autant que ce soit ma filleule plutôt qu'une autre qui devienne princesse de Hornstedt."

La bonne dame n'aurait plus conservé cet espoir, s'il lui avait été donné de connaître en ce moment les pensées de Siegbert. Tandis qu'il regagnait ses appartements, il songeait avec une satisfaction railleuse :

"Ah! elle veut revoir Hoendeck, cette belle comtesse! Qu'elle vienne!... qu'elle vienne donc! Je lui montrerai—puisqu'elle s'obstine à ne pas le comprendre—que l'ancien Siegbert est bien mort, et profondément enterré... qu'il ne reste qu'un homme professant pour

les ambitieuses et les lâches coquettes de son espèce le plus intense épris!"

Sur son bureau, dans son cabinet de travail, se trouvait une enveloppe scellée aux armes impériales. C'était une lettre autographe du souverain, comme celui-ci en adressait assez fréquemment au prince de Hornstedt... En la regardant Siegbert eut un sourire de plus vive ironie. Il pensait aux regrets affolés de Carolia... il s'imaginait les combinaisons de cet esprit ambitieux et faux, pour reconquérir l'homme autrefois dédaigné, devenu le favori de l'empereur, possesseur de biens immenses, disposant d'une influence due autant à ses rares qualités personnelles qu'à son rang élevé... Oui, elle avait dû plus d'une fois pleurer de rage et de désespoir, la blonde Carolia.

En levant les épaules, Siegbert songea avec mépris :

"Elle est comme bien d'autres. La ruse, la comédie, voilà leurs armes... Pourtant, j'en connais une qui est toute franchise, toute lumière. L'ambition ni la coquetterie n'ont de place dans son âme, je l'affirmerais... Myriam... ma pure et incomparable Myriam!"

Il se mit à marcher de long en large, nerveusement à travers son cabinet. Depuis la scène avec Myriam, il avait essayé de combattre l'amour inspiré par cette jeune femme qui avait si fortement froissé en lui un orgueil jusqu'alors indomptable. Il se traitait de fou, pour avoir imaginé de renoncer à la ligne de conduite prise au moment du mariage. Myriam, ce rejeton du comte Würmstein et de Salomé Ohhacz, devait continuer de vivre dans la solitude, dans l'obscurité. Là s'écoulerait sa jeunesse, là se fanerait sa beauté... Lui, pendant ce temps, mènerait son existence brillante en apparence, morné et douloureuse en réalité—cent fois plus douloureuse maintenant qu'il avait connu la femme idéale, qu'il l'avait aimée avec toute la chaleur d'un cœur ardent, exclusif, qui jusqu'alors ne s'était pas donné.

Mais plus il s'efforçait d'écarter le souvenir de Myriam, plus ce souvenir s'imposait à lui, délicieux et troublant. La fière attitude de la jeune femme, cette énergie morale qui existait chez elle, unie à tant d'exquise douceur, augmentaient chez lui l'estime qu'elle lui inspirait déjà—et aussi donnaient une force plus irrésistible à sa passion. Pour avoir résisté à des prétentions qu'elle jugeait injustes, pour lui avoir répondu avec tant de noble dignité, sans souci d'une irritation qui aurait fait courber tant d'autres fronts, Myriam lui devenait encore plus chère... Et de nouveau il songeait à la revoir, à solliciter son pardon—lui, l'orgueilleux Hornstedt—à lui dire qu'il ne pouvait vivre sans elle...

Mais maintenant qu'il la connaissait mieux, Siegbert se demandait avec perplexité si elle accepterait la situation ambiguë qu'il voulait lui faire.

Et lui-même, dont l'amour se mêlait de fervent respect pour cette âme délicate et fière, envisageait aujourd'hui avec une sorte de répugnance la solution à laquelle il s'était arrêté.

Eh bien, alors, il ne restait qu'un moyen: faire connaître à tous Myriam sous le nom de princesse de Hornstedt.

Cette idée soulevait encore chez Siegbert une vive protestation... Non, non,

il ne pouvait aller jusque-là! Myriam le comprendrait et accepterait de lui faire ce sacrifice.

Oui, peut-être... si elle l'aimait.

Cet amour il avait cru le voir parfois dans les yeux admirables au regard si expressif. Mais la froideur habituelle de la jeune femme, à son égard, le laissait perplexe. Depuis surtout leur dernière entrevue, il craignait qu'elle lui en voulût beaucoup, ainsi que le laissaient supposer quelques-unes des paroles prononcées par elle. Ah! c'est qu'elle n'était pas une femme ordinaire, cette Myriam... une femme que l'on prend avec l'appât du luxe, des plaisirs, de l'orgueil d'être distinguée par l'un des hommes les plus recherchés, les plus adulés de l'Europe. Non, elle n'avait jamais témoigné qu'elle s'aperçut de l'admiration passionnée dont elle était l'objet, sinon pour en paraître gênée... Fallait-il en conclure qu'elle n'éprouvait pour lui qu'indifférence, et peut-être qu'antipathie?

Ah! il le saurait!... il fallait qu'il le sût! Aujourd'hui même, il retournerait vers elle. Aussi bien avait-il la nostalgie de son regard, de son sourire, de sa voix... Près d'elle, il se sentait devenir meilleur, il retrouvait son cœur généreux et vibrant d'autrefois, que le scepticisme avait glacé—seulement à la surface, grâce au ciel! Oui, Myriam le reverrait, non plus en maître qui prétend imposer sa volonté, mais en homme qui reconnaît ses torts et veut les réparer, de tout son pouvoir.

* * *

Une heure plus tard, Dorothée, la servante de Mme Sulzer, introduisait le prince dans le parloir où Rachel se trouvait seule.

La fillette l'accueillit par un cri de joie.

—Ah! je croyais que vous ne revendriez jamais!

—J'ai été occupé, ma petite Rachel. Mais vous voyez, me voilà... Comment allez-vous, ma mignonne?

—Un peu mieux, Altesse. Mais je m'ennuyais bien de ne pas vous voir! ajouta-t-elle calmement.

—Pauvre Rachel! dit-il en caressant la joue de l'enfant. J'espère, ma chérie, ne plus rester si longtemps sans venir vous faire une petite visite... Mais votre grande sœur serait-elle sortie?

—Non, pas du tout; elle est au jardin, où elle cueille des fleurs pour l'église. Je vais dire à Dorothée de la prévenir...

—Non, non, j'y vais moi-même. A tout à l'heure, Rachel!

Il ouvrit la porte-fenêtre et s'éloigna d'un pas rapide, le long des allées étroites bordées de plates-bandes garnies de fleurs, parmi lesquelles dominaient les préférées des abeilles, Mme Sulzer ayant depuis deux ans rétabli les ruches autrefois existantes au fond de l'enclos.

C'était un vieux jardin avec une charmille, des bordures de buis, des poiriers en quenouilles. L'air, très chaud cet après-midi, était embaumé des parfums pénétrants qui s'échappaient des corolles autour desquelles bourdonnaient les diligentes abeilles.

Siegbert s'arrêta tout à coup. L'étroite allée tournait, conduisant à une petite roseraie. Myriam se trouvait là, debout, un peu penchée, promenant son sécateur à travers les fleurs. Elle

était vêtue d'une robe de batiste mauve, très simple, mais qui semblait encore augmenter sa beauté. Sur sa nuque, découverte par le col un peu échancré, tombait en souples torsades la chevelure aux tons d'or roux, sur laquelle le soleil mettait en ce moment de merveilleux reflets. Elle paraissait ainsi plus jeune encore, plus ravissante, et Siegbert ébloui s'oubliait à la contempler...

Mais elle tourna la tête et l'aperçut. Sur ses lèvres une exclamation mourut; son teint s'empourpra, et la petite corbeille pleine de fleurs qu'elle tenait à la main glissa à terre.

En quelques pas, il fut près d'elle.

—Pardonnez-moi! Vous ai-je fait peur?

Il s'interrompit, en voyant des larmes dans les yeux qui se levaient sur lui.

—Qu'avez-vous? Pourquoi pleurez-vous?

Il prenait la main tremblante, en attachant sur la jeune femme un regard anxieux.

—Je pensais à mes pauvres amis Oldrecht et au bon docteur Blück, qui sont si malheureux!

—Que leur est-il donc arrivé?

—Le fiancé de Valérie, un excellent et très honnête garçon, s'est trouvé compromis dans une affaire de malversations dont il ignorait pourtant le premier mot. Un de ses chefs, qui le déteste, le charge autant qu'il peut. C'est un homme qui possède de belles relations et a toujours fait son possible pour nuire au pauvre Ludwig Marlbach. Celui-ci est coupable seulement d'une imprudence, ainsi qu'il ressort des renseignements qu'a pu se procurer le docteur Blück.

—Mais il doit pouvoir le prouver?

—Il l'essaye, mais il lui est difficile de lutter contre l'acharnement de son accusateur... Mes pauvres amis sont bien inquiets, et c'est en pensant au chagrin de Valérie que je pleurais tout à l'heure.

De nouveau, ses yeux se remplissaient de larmes.

Siegbert se pencha vers elle, en disant avec émotion:

—Ne pleurez plus, Myriam! Je vais m'occuper de cette affaire, et si ce jeune homme est innocent, comme je me plais à le croire, il sortira indemne de cette vilaine passe.

Un regard rayonnant se leva sur lui.

—Vous feriez cela? Quel bonheur! En ce cas, M. Marlbach sera certainement sauvé!... Combien je vous remercie!

D'un geste spontané, elle tendit la main à Siegbert. Il s'inclina et appuya longuement ses lèvres sur les doigts délicats.

—N'auriez-vous pas osé me le demander, Myriam?

Il se redressait, en couvrant d'un regard passionné le beau visage bouleversé par une vive émotion.

Elle murmura, en baissant un peu ses yeux troublés par ce regard:

—Non... car on m'avait dit que vous n'acceptiez jamais de vous occuper de ces choses...

—En effet. Mais je le ferai pour vous... et un peu aussi pour ce bon Blück. J'ai appris hier qu'il était malade. Il n'y a rien de grave, je pense?

—Non, et il va heureusement mieux.

—J'irai le voir ces jours-ci... ou plutôt aujourd'hui même, pour lui apprendre que son futur neveu n'a plus rien à craindre, s'il est vraiment innocent de ce dont on l'accuse... Et maintenant que vous voilà consolée, venons à l'objet de ma visite. La dernière fois que je vous ai vue, Myriam, j'ai été dur et violent. Je vous en ai ensuite beaucoup voulu de votre résistance à ma volonté, de vos paroles si fières... et si justes.

Toute rougissante, elle murmura:

—Moi aussi, je n'ai peut-être pas assez mesuré mes paroles...

—Non, non, vous aviez raison! Votre bonté vous porte à chercher des excuses en vous accusant vous-même! dit-il avec un sourire attendri. Mais je reconnais qu'en la circonstance je n'avais pas le droit d'ordonner. Il me restait la ressource de la prière...

Elle crut qu'il voulait encore lui demander de renoncer à ses projets de travail... Et comme elle se sentait frémissante sous la lueur de ces prunelles bleues si charmeuses, si caressantes aujourd'hui, elle eut peur de faiblir et se raidit en une attitude de froide fermeté, en disant vivement:

—Non, c'est impossible! Votre Altesse devrait comprendre...

Il l'interrompit avec impatience:

—Je vous en supplie, pas de ces appellations cérémonieuses quand nous sommes seuls! Nommez-moi Siegbert et réservez le reste pour les occasions où nous nous trouverions en présence d'étrangers.

Elle répliqua froidement, avec un fier regard:

—Comme j'ai peu de dispositions pour la comédie, j'aurais trop peur, en ce cas, d'oublier mon rôle.

Siegbert tressaillit, et sa main se posa, un peu dure, sur le poignet de la jeune femme.

—Avez-vous juré de m'exaspérer? Que vous faut-il donc? Que demandez-vous?

Une stupéfaction mêlée de quelque effroi apparut sur la physionomie de la jeune femme.

—Mais je ne demande rien! balbutia-t-elle.

Puis, se reprenant aussitôt, elle ajouta, avec une soudaine résolution:

—Si, Altesse, j'ai une requête à vous adresser. Voici longtemps déjà que je désirais être renseignée à ce sujet. Pourquoi donc mon père et le vôtre nous ont-ils imposé ce mariage?

Déjà le mouvement de colère était tombé chez Siegbert. Sa main, sans quitter le poignet de Myriam, se fit tout à coup très douce, presque caressante.

—Pardonnez-moi encore! Mais je n'ai pas coutume d'être contredit, j'ignore ce que c'est que de recevoir un blâme ou un reproche... Pour répondre à votre question, je vais vous redire ce que m'apprit mon père mourant...

Myriam, les yeux machinalement attachés sur la corbeille qui gisait toujours à terre, écouta sans mot dire le récit de Siegbert. Quand il eut fini, elle dit avec un visible frémissement, sans lever les yeux:

—Oui, c'était affreux pour vous!

Sa main se trouva tout à coup emprisonnée dans celles de Siegbert, une voix ardente dit avec chaleur:

—Parce que je ne vous connaissais pas, Myriam! Mais aujourd'hui, il n'en est plus ainsi!

D'un mouvement vif, elle dégagea sa main et, reculant de plusieurs pas, très pâle, les yeux étincelants de fierté, en même temps que d'une sorte de défi, elle demanda:

—Pourquoi n'en serait-il plus ainsi, Altesse? Aujourd'hui comme autrefois, je suis toujours la petite-fille d'Eliezer Onhacz, ne l'oubliez pas!

Lui aussi pâlit... et, sans en avoir conscience, il fit, comme elle, quelques pas en arrière.

Les beaux yeux noirs qui le regardaient se couvrirent d'une ombre douloureuse, la bouche frémissante eut une sorte de sourire amer, d'une poignante mélancolie...

A cet instant, Siegbert laissa échapper un brusque mouvement de colère, et ses sourcils se froncèrent violemment.

—Eh bien, que vous prend-il, Sulzer?

Mme Sulzer, la mine inquiète et agitée, apparaissait au tournant d'une allée. Elle s'arrêta, cramoisie et toute tremblante, clouée au sol par la dure apostrophe de son maître.

—...Que venez-vous faire ici?

—Je venais... aider Mme de Hakenau... voir si...

—Mme de Hakenau n'a aucun besoin de vous, du moment où je suis là. Vous ferez bien, une autre fois, d'agir plus discrètement et de ne pas oublier à qui vous avez affaire.

Les mots tombaient, coupants et brefs, des lèvres de Siegbert... Et sous le regard irrité de son maître, l'ancienne femme de charge semblait littéralement assommée.

—Il ne faut pas lui en vouloir; elle ne savait sans doute pas que Votre Altesse était là, dit une voix douce et apitoyée.

La physionomie de Siegbert s'adoucit quelque peu, à cette intervention de Myriam.

—Soit, admettons-le!... Ne faites pas cette tête lamentable, Sulzer, et retournez à vos affaires.

Un geste de la main appuyait ce congé en bonne et due forme. Mme Sulzer s'inclina profondément et s'éloigna d'un pas précipité.

Myriam se pencha pour ramasser les roses éparses à terre. Mais la main de Siegbert se posa sur son bras.

—Laissez, je me charge de cela.

Pendant qu'il s'acquittait de la besogne, Myriam, machinalement, cueillait quelques fleurs... Elle le vit tout à coup près d'elle, la corbeille de nouveau remplie à la main.

—Voilà réparé le petit malheur causé par mon arrivée impromptue. Désirez-vous que j'en cueille d'autres?

—Il ne me faut plus que quelques roses...

—Donnez-moi votre sécateur et dites-moi celles qui vous plaisent... Tenez, cette blanche nacrée...

Prestement, le sécateur tranchait la tige de la fleur indiquée.

Myriam dit vivement:

—Oh! pas celle-là! Mme Sulzer ne veut pas qu'on cueille ces roses auxquelles elle tient beaucoup.

—Elle ne veut pas? Se permettrait-elle, par hasard, de vous refuser quelque chose?

—Je m'en abstiens de moi-même, sachant que je lui causerais un déplaisir.

Il sourit, avec une ironie légère, tandis que son regard s'éclairait de cette flamme ardente qui émouvait et troublait si profondément Myriam.

—Vous lui direz que celle-ci a été cueillie par moi, elle sera consolée tout de suite... Et vous lui direz qu'elle l'a été pour vous.

Avant que Myriam put faire un mouvement, il glissait dans sa ceinture la tige de la rose. Puis, soulevant son chapeau, il s'éloigna rapidement.

...Dans la soirée de ce même jour, la famille Oldrecht reçut la visite du prince de Hornstedt. Il se montra aimable pour tous, témoigna une particulière cordialité au bon docteur Blück et apprit à Valérie qu'ayant connu par Mme de Hakenau les ennuis de son fiancé, il allait s'occuper de cette affaire et prendre en main la cause de Ludwig.

—Ne vous tourmentez donc plus, mademoiselle, ajouta-t-il, en s'adressant à la jeune fille stupéfaite et tremblante de joie. Cette désagréable histoire va se régler au mieux pour votre fiancé, j'en suis persuadé.

Quand, un peu plus tard, les jeunes filles rentrées dans leur chambre, le docteur se trouva seul avec sa nièce, il dit d'un air soucieux:

—Le prince a donc revu Mme de Hakenau? Je voulais espérer qu'il avait eu la sagesse de s'éloigner... mais, hélas! je craignais bien au fond que le charme fût trop fort.

Mme Oldrecht, en hochant la tête, déclara:

—Je crois qu'il faudra que j'avertisse un de ces jours cette pauvre jeune femme. C'est un devoir pour moi, étant donné son âge et son inexpérience.

Sur la route de Gleitz à Hoendeck, le prince, absorbé dans une profonde songerie, laissait aller ses chevaux presque à leur gré. Le valet de pied qui l'accompagnait dit ce soir-là aux gens de l'office:

—Son Altesse avait l'air bien distrait, aujourd'hui. Heureusement que les bêtes connaissent la route... Mais il y a un passage près des carrières où je n'aurais pas été tranquille, si je ne savais combien, en toutes circonstances, notre prince reste homme de sang-froid, quelles que puissent être ses préoccupations.

Claudia, la femme de chambre de la comtesse Sophie, sourit d'un air entendu.

—Il est facile de deviner le motif de sa distraction. Notre puissant seigneur rêvait à de beaux yeux... Oh! de très beaux yeux, on ne peut dire le contraire!

Le valet chuchota:

—Cette jeune femme qui habite près du parc? Je l'ai aperçue l'autre jour. Oui, elle est merveilleusement belle! Et vous croyez que le prince?...

Murken, le valet de chambre que la faveur de son maître investissait d'une grande autorité sur le personnel domestique, interrompit d'un ton péremptoire:

—Vous n'avez pas à vous occuper de ce que peut penser ou faire Son Altesse. N'oubliez pas, vous tous, que le prince a horreur des bavards, et que s'il t'avait attendu tout à l'heure,

Klaus, ton compte aurait été vite réglé.

Klaus baissa le nez, sans répliquer, tandis que Claudia ripostait, avec un clignement d'yeux, plein de malice:

—Oh! vous, Murken, vous voudriez que tout le monde fût aussi discret que vous!

VI

Mme de Hornstedt n'avait pas perdu de temps pour répondre à Carolia, et celle-ci devait se trouver toute prête au départ, car on la vit arriver quelques jours plus tard, en même temps que la princesse Cécile de Hornstedt.

La réception affectueusement empressée faite par Siegbert à cette dernière fit mieux ressortir l'indifférence avec laquelle il reçut son amie d'enfance. Très nettement, sous son impeccable politesse d'homme bien élevé, il sut lui faire comprendre qu'elle était l'invitée de sa tante, non la sienne... Aussi Carolia, en se retrouvant seule avec la comtesse Sophie, se jeta-t-elle à son cou en gémissant:

—Il ne veut pas oublier! Ah! chère marraine, que je suis malheureuse!

—Ne te désole pas, ma belle chérie! Un homme de ce caractère ne peut céder tout de suite, comprends-le bien; il te faudra beaucoup de souplesse, de douceur, d'humilité, pour arriver à te faire pardonner. Mais tu finiras par vaincre, chère enfant; tu seras princesse de Hornstedt.

—Ah! puissiez-vous dire vrai! murmura Carolia dont les yeux étincelèrent.

L'enivrante perspective! Toutes les satisfactions de luxe et d'orgueil que peut souhaiter une femme se trouveraient comblées par ce mariage... Et cette fois, l'ambition serait pleinement d'accord avec le cœur. Plus Siegbert lui témoignait de froideur, plus Carolia sentait augmenter la passion qu'il lui inspirait. Oui, vraiment, elle serait la plus heureuse des créatures, le jour où il lui dirait: "Je vous pardonne... et je vous aime comme autrefois, Carolia".

Tout à son rêve éblouissant, Mme de Sargen choisit avec soin la toilette qu'elle devait revêtir pour le dîner. Siegbert avait un goût très sûr, très affiné, qu'il ne fallait pas risquer de heurter... Quand elle se vit dans sa vaporreuse robe blanche garnie de dentelles, la belle comtesse eut un sourire de satisfaction. Quelque difficile que fût le prince de Hornstedt, il ne pouvait manquer de trouver que son amie d'enfance était après tout une bien jolie personne.

Comme Carolia, une fois ce jugement flatteur porté sur elle-même, attachait à ses poignets de riches bracelets, cadeaux du défunt prince de Storberg, Mme de Hornstedt entra, rouge et visiblement agitée.

—Que vous arrive-t-il, ma chère marraine? demanda Carolia.

D'un coup d'oeil, la comtesse désigna la femme de chambre.

—Je n'ai plus besoin de vous, Mariechen, dit Mme de Sargen. Tout à l'heure, vous viendrez ranger ici.

Puis, la servante disparue, elle vint s'asseoir près de la comtesse qui s'était écroulée dans un fauteuil.

—Voyons, qu'y a-t-il?

—Claudia vient de m'apprendre des nouvelles!... Te rappelles-tu ces petites filles dont mon beau-frère s'était imaginé de prendre la tutelle, peu de temps avant sa mort?

—Les petites Würmstein?... les petites-filles de cet affreux usurier?...

—C'est cela! Après la mort de son père, Siegbert, repoussant loin de lui une telle tutelle, la confia à Glotz. Or, il paraît qu'il a imaginé cette année de la reprendre—celle de la plus jeune, du moins, car l'autre a été mariée et est veuve. On ne sait même pas, entre parenthèses, ce qu'était ce M. de Hakenau—c'est le nom que porte cette jeune femme—ni où et comment s'est fait le mariage. Les deux soeurs vivent chez Sulzer... Et depuis qu'il est ici, Siegbert se rend très fréquemment à la Maison des Abeilles.

—Comment est-elle? demanda Carolia, dont le teint frais se couvrait de pâleur.

—Claudia assure qu'il est impossible de rêver beauté plus admirable! murmura Mme de Hornstedt avec un accent désespéré.

Une lueur de colère jalouse traversa les yeux de Carolia. Mais presque aussitôt elle redressa la tête en disant résolument:

—Je me sens de taille à lutter contre n'importe qui!... en admettant que Sieg... que le prince de Hornstedt ait conçu quelque inclination pour cette petite-fille de voleur, ce qui n'est aucunement prouvé.

—Cependant, cette idée de se faire le tuteur de la petite...

—Une fantaisie quelconque... Il faudrait tâcher d'interroger Sulzer, marraine. Personne mieux qu'elle ne doit être au courant.

—Sulzer ne dit jamais que ce qu'elle veut bien; il ne faut guère compter sur elle, mon enfant.

—Nous verrons... En tout cas, je vais tâcher d'apercevoir cette jeune femme, pour juger si Claudia n'a pas exagéré. Demain, à la messe, peut-être...

Mais Mme de Sargen, à l'entrée et à la sortie de la grand'messe, chercha en vain sa rivale présumée. Myriam avait coutume d'assister pendant l'été à la première messe, et ce n'était pas aujourd'hui qu'elle aurait changé ses habitudes, sachant que les hôtes de Hoen-deck viendraient à la seconde, le prince, vu la brièveté de son séjour au vieux château, n'ayant pas jugé utile d'y faire venir un chapelain.

Mais Rachel se trouvait là, avec Mme Sulzer, et l'on remarqua le signe affectueux amical adressé par Siegbert à la petite fille qui s'en allait entre Valérie et Aennchen vers la demeure du docteur Blück.

Carolia demanda, en s'adressant au prince:

—Ne serait-ce pas là cette petite Würmstein que nous rencontrâmes jadis avec sa soeur?

Siegbert, debout près du phaéton dans lequel il avait amené une partie de ses hôtes, causait avec le comte Athory et sa femme, arrivés la veille dans la soirée en même temps que le comte Marklein, fringant officier de lanciers, dont la nature franche et gaie avait l'heur de plaire au prince de Hornstedt. Celui-ci, à la question de Carolia, répondit laconiquement:

—C'est bien elle, en effet.

—Il me semblait la reconnaître... Toujours contrefaite, pauvre petite! Et sa soeur?

Le prince riposta tranquillement:

—Oh! Sa soeur n'est pas contrefaite du tout.

—Je m'en doute!

A peine la réplique était-elle lancée, que Carolia aurait donné tout au monde pour pouvoir la reprendre. Car un regard surpris et railleur se fixait sur elle, tandis que Siegbert demandait avec un léger accent de sarcasme:

—Pourquoi vous en doutez-vous, Madame?

—Mais... elle n'avait rien qui annonçât, autrefois... et elle a dû devenir fort jolie...

Comme s'il n'avait pas entendu, Siegbert se tournait vers la princesse Cécile, qui se trouvait à quelques pas de là, près de Mme de Hornstedt.

—Je vous emmène dans ma voiture, n'est-ce pas, ma cousine? Il faut que je vous fasse faire connaissance, dès ce matin, avec mon vieux parc.

—Mais bien volontiers, mon cher Siegbert, répondit-elle avec un sourire qui enleva pour un instant à son doux visage flétri, l'habituelle expression mélancolique.

—Et vous, Gabrielle, êtes-vous des nôtres? demanda Siegbert, en s'adressant à la comtesse Athory, occupée à examiner la façade ancienne de l'église.

—Certes! Ce doit être délicieux, une promenade en voiture dans ce parc... Venez-vous aussi, Mathias?

—Ma chère amie, je m'excuse pour ce matin. Nous devons, Marklein et moi, monter jusqu'aux ruines pour voir le point de vue.

—Liberté complète! déclara le prince. Ici, nous faisons fi de l'étiquette... Naturellement, vous ne quittez pas votre marraine, Madame?

Avant que Carolia eût pu répondre, Mme de Hornstedt protestait vivement:

—Oh! il n'est pas du tout nécessaire qu'elle se prive pour moi d'une distraction! J'en serais trop fâchée, vraiment!

—Mais puisqu'elle vient ici pour vous, nous ne voudrions pas vous empêcher de jouir de sa présence le plus possible... N'est-il pas vrai, Madame?

Quelle ironie dans le regard qu'il dirigeait vers la jeune veuve!

Un frémissement d'impuissante colère agita Carolia, tandis qu'avec un doux sourire elle répondait gracieusement:

—Certes, il me serait pénible de perdre quelques-uns des instants trop courts que je passe près de ma chère marraine!

Cependant, quand l'élégant équipage conduit par Siegbert se fut éloigné, quand la calèche attelée de paisibles bêtes se fut engagée à son tour sur une route déserte de la forêt, Carolia ne cacha pas à Mme de Hornstedt sa très vive angoisse.

—Vous voyez comme il me traite! Et hier soir, il ne m'a pas adressé trois fois la parole!

La comtesse Sophie essaya de la consoler. Mais au fond d'elle-même, elle n'était pas sans inquiétude sur l'issue des tentatives matrimoniales de sa filleule.

Quand Siegbert et ses compagnes revinrent de leur promenade, ils virent sur la grande terrasse du château, un fort aimable tableau. Mme de Hornstedt, étendue béatement dans un fauteuil, écoutait la lecture que lui faisait Carolia, toute fraîche dans une coquette toilette rose.

—J'ai fait avec grand plaisir la connaissance d'une partie de ce parc superbe, chère comtesse, dit la princesse Cécile, en s'asseyant près de Mme de Hornstedt. Vraiment, je comprends que mon jeune cousin aime cette résidence, en dépit de son aspect austère... Cependant vous l'aviez délaissée pendant plusieurs années, Siegbert?

—Oui, je m'en étais quelque peu désintéressé. Mais pendant le court séjour que j'ai fait ici au début de mars, cette année, le charme de ma vieille forêt m'a repris, et l'enchanteresse m'a irrésistiblement attiré, cet été, à l'ombre de ses belles futaies.

Il souriait—d'un sourire énigmatique, parut-il à Carolia qui sentit un frisson d'inquiétude courir sous son épiderme.

—Mais elle ne va pas garder à jamais Votre Altesse, cette chère forêt?

La question était faite par Mme de Sargen, du ton gracieusement déferent qu'elle prenait toujours en s'adressant à Siegbert.

Il riposta, avec un accent de gaieté moqueuse:

—Qui sait! Elle me tient, elle ne me lâchera pas!

—Et que dirait Sa Majesté? s'écria la comtesse Athory. Notre souverain ne permettrait certainement pas une pareille retraite de celui qui a toute sa confiance.

—Vous oubliez, ma chère cousine, que je suis l'indépendance personnifiée, et que tous les désirs, tous les ordres impériaux eux-mêmes n'auraient pas raison d'une résolution bien fermement prise par moi.

—Oh! nous savons que vous n'avez rien d'un courtisan... et nous nous en félicitons, mon cousin.

—Oui, Siegbert est fier, dit la princesse Cécile.

Ses doux yeux bleus, fatigués par les larmes versées, s'attachaient, sympathiques et approuvateurs, sur son jeune parent.

Elle ajouta:

—C'est une fierté permise, et même recommandée, car elle témoigne d'un caractère élevé, d'une âme énergique... Ah! voici, je crois, nos deux promeneurs.

Les comtes Athory et Marklein apparaissaient en effet au débouché d'une allée. Quand ils furent à quelques pas de la terrasse, Siegbert s'écria en riant:

—Vous avez l'air bien agité, Marklein! Auriez-vous rencontré la fée du malheur qui rôde, assurant nos bons paysans, dans les ruines du vieil Hoen-deck?

—Une fée du malheur! Ah! non, par exemple! Votre Altesse ne tombe pas bien! Une fée, oui... mais une fée d'idéale beauté, une fée de lumière, une merveille, un rêve!

—O ciel, quel enthousiasme! s'écria Carolia en éclatant de rire.

—Demandez au comte Athory si je ne dis pas vrai, Madame. Il l'a vue comme moi...

—En effet, et les termes dont se sert le comte Marklein ne sont pas exagés.

rés, déclara Mathias en souriant. Nous avons aperçu cette jeune inconnue près des ruines du château — ce que j'ai trouvé assez imprudent, car tout cela croûle lamentablement là-haut, Siegbert.

—Des cheveux roux... mais de quel roux admirable! continuait l'enthousiaste lieutenant. Et un teint idéal! et des yeux! Non, vous ne pouvez vous imaginer l'impression produite par cette apparition toute vêtue de mauve pâle, au milieu de ces vieilles pierres dorées par le soleil!

—Vous êtes complètement emballé, comte! s'écria gaiement la comtesse Athory. Mais je voudrais bien, moi aussi, connaître cette merveille... Comme seigneur du pays, vous devez savoir qui elle est, mon cousin?

Le prince avait un peu tressailli, en entendant la description faite par son jeune hôte. Mais instantanément il s'était fait une physionomie impassible. A la question de la comtesse, il répondit laconiquement:

—Je ne connais guère les habitants de Gleitz.

—Oh! celle-là n'est pas une villageoise! Si vous aviez vu avec quelle aristocratique aisance elle répondait à notre salut, bien qu'elle fût très visiblement surprise et intimidée par notre apparition!

La comtesse Sophie, qui venait d'échanger un coup d'oeil avec Mme de Sargen, dit avec un accent de dédain:

—Je suppose qu'il s'agit de cette sorte d'aventurière, une dame de Hakenau...

Siegbert se tourna vers elle, d'un mouvement presque violent.

—Mme de Hakenau n'est aucunement une aventurière, mais bien une jeune femme digne de tous les respects... Et si c'est vraiment d'elle qu'il s'agit, Marklein, je puis vous assurer que sa valeur morale surpasse encore son charme physique.

La comtesse Sophie, atterrée, baissait les yeux sous le regard de son neveu, étincelant d'irritation. Le comte Athory, lui, à ce nom de Hakenau, n'avait pu réprimer un brusque mouvement de surprise et considérait son cousin d'un air passablement ébahi. Quant à Carolia, elle était devenue blême et devait faire appel à toute sa science mondaine pour ne pas laisser voir son trouble.

—Votre Altesse la connaît? s'écria le comte Marklein.

Le prince répondit brièvement:

—Oui, je suis le tuteur de sa soeur.

—Est-elle veuve? interrogea la comtesse Athory, secrètement intriguée, car elle avait remarqué le mouvement de son mari et s'étonnait de voir le prince de Hornstedt prendre avec tant de feu la défense de cette étrangère.

—Non, elle ne l'est pas.

La comtesse Sophie balbutia:

—Comment?... On m'avait dit?

—Eh bien, on s'est trompé, voilà tout, ma tante. Son mari est bel et bien vivant et n'a aucune envie de mourir.

—Mais que fait-il? Le connaissez-vous? demanda la comtesse Athory.

—Quelque peu, oui... C'est un pauvre aveugle, qui avait trop longtemps ignoré le trésor que Dieu lui avait donné. Mais enfin, il a vu clair, grâce au ciel!

—Cette pauvre jeune femme était donc abandonnée? s'écria le jeune officier.

—Oui... Mais c'est fini maintenant, dit Siegbert, avec une tranquille fermeté.

—Ah! il est revenu près d'elle? Et quelle sorte d'homme est-ce donc?

—Un homme comme les autres, mon cher, répondit le prince, d'un ton bref, tout en ouvrant le porte-cigarettes qu'il venait de prendre dans sa poche.

La voix de Carolia s'éleva, douce et légèrement moqueuse.

—Non, pas tout à fait comme les autres, certainement... car, enfin, tout le monde n'aurait pas eu le triste courage d'épouser la petite-fille d'Eliezer Onhacz!

Une pâleur intense couvrit pendant quelques secondes le visage de Siegbert... Et son cousin Mathias appuya si brusquement la main sur une petite table placée près de lui que le bois léger fit entendre un craquement.

Mais presque aussitôt, la couleur revenait au teint du prince et la voix vibrante s'élevait, dure et nette:

—J'estime qu'un honnête homme n'a pas failli en épousant la comtesse Myriam Würmstein, dont les rares qualités morales, les vertus exquises compensent l'indignité de son aïeul et les fautes de son père.

—Ni en usant de la fortune gagnée par l'estimable usurier? murmura Carolia avec un petit rire mauvais.

Un regard de hautain mépris s'abaissa vers elle.

—Le mari de Mme de Hakenau n'a jamais touché à cette fortune mal acquise, et cette jeune femme, elle-même, ni sa soeur n'en vivent plus depuis qu'elles en connaissent la source. Ces deux admirables créatures sont douées d'une grandeur d'âme et d'une délicatesse de conscience que pourraient leur envier bon nombre de femmes qui n'ont pas cependant un Eliezer dans leur ascendance... Venez-vous fumer une cigarette, Marklein?... et toi, Mathias?

Très calme en apparence, bien que ses yeux, devenus d'un bleu sombre, témoignassent d'une violente émotion, Siegbert se tournait vers son cousin et le jeune officier. Tous deux acquiescèrent et suivirent leur hôte hors de la terrasse.

Carolia regagna presque aussitôt son appartement—pour donner un ordre à sa femme de chambre, dit-elle. Mais quand elle se trouva seule, la jeune veuve tomba dans un fauteuil et se laissa aller à une crise de désespoir.

Elle avait conscience qu'elle venait de commettre une épouvantable maladresse et que le prince lui en voudrait mortellement. Mais qu'existait-il donc, entre cette jeune femme et lui, pour qu'il prit sa défense de cette façon?... au point même de paraître considérer comme négligeable son origine maternelle!

Et qu'était-ce que cette histoire de mari mystérieux que nul, sauf lui, ne connaissait, qui abandonnait sa femme et revenait tout à coup? Pourquoi donc, en ce cas, Mme de Hakenau avait-elle passé jusqu'ici pour veuve?

—Oh! il faut que je sache la vérité!" songea Carolia en tordant le fin mouchoir dans lequel ses dents s'étaient enfoncées tout à l'heure. "Mais d'abord, il faut que je la voie, cette fem-

me" dont la valeur morale surpasse encore le charme physique. "Avec quelle chaleur il a dit cela, lui qui fait profession de mépriser les femmes!"

VII

L'atmosphère ce matin-là était d'une accablante lourdeur. Dans le ciel d'un bleu trop foncé, des nuages cuivrés montaient, annonçant pour l'après-midi une de ces tempêtes effrayantes comme il s'en produisait de temps à autre dans cette contrée.

Escortée par Hamid, Myriam, un peu lasse, avançait lentement sur une route de la forêt. Elle revenait de chez les Gloster, qu'elle avait trouvés tout radieux. Le prince de Hornstedt augmentait le traitement de Léopold, il donnait au pauvre homme malade un congé jusqu'à complet rétablissement... Et le forestier-chef, si arrogant auparavant, se montrait maintenant tout sucré et tout miel.

Emma avait demandé à Myriam:

—Qui a donc pu donner l'idée à Son Altesse de s'occuper de nous? Ne serait-ce pas vous, madame?

Myriam avait répondu négativement. Mais presque aussitôt elle s'était souvenue qu'un jour Rachel et elle avaient parlé devant Siegbert de la triste situation des Gloster. Il n'avait pas semblé alors y accorder d'attention... Mais elle constatait que le fait s'était trouvé quand même noté par lui.

Il savait se montrer bon, très bon, quand il le voulait—quand sa nature hautaine et volontaire ne l'emportait pas. Grâce à lui, la famille Oldrecht, elle aussi, renaissait à l'espérance... Oui, incontestablement, il possédait de grandes, de nobles qualités.

Un regret douloureux serrait le coeur de Myriam. Puisqu'elle devait être séparée de lui, mieux aurait valu qu'elle ne connût pas ce Siegbert trop charmeur, qu'elle restât sur l'impression de l'homme injuste et violent d'autrefois. Alors, elle n'aurait pas éprouvé cette sensation de souffrance aiguë, à la pensée que bientôt il s'éloignerait de Hoen-deck—pour toujours peut-être.

Hamid, qui marchait fort sagement près de sa jeune maîtresse, jeta soudainement un joyeux aboiement et s'élança vers une personne qui apparaissait au débouché d'un sentier.

—Ah! c'est Mme Oldrecht! dit Myriam. Vous venez de chez votre tante Anna? Comment va-t-elle?

—Je trouve qu'elle baisse un peu, physiquement. Toutefois, elle reste gaie et vaillante.

—Et le docteur?

—Lui va beaucoup mieux, grâce au ciel! Ce matin, il était ravi—et nous aussi! Son Altesse lui a écrit un petit mot charmant pour lui apprendre que tout s'annonçait pour Ludwig sous les meilleurs auspices et qu'il n'y avait plus lieu de conserver aucune inquiétude. Vous vous imaginez la joie de ma Vallérie!

—Oh! combien j'en suis heureuse! dit Myriam avec émotion.

—Ca bonheur, nous vous le devons en partie... car enfin, c'est vous qui avez parlé au prince...

—J'ai simplement exposé le cas. C'est de lui-même qu'il a offert son intervention.

—Oui, évidemment... évidemment...

Mme Oldrecht semblait soucieuse et embarrassée. Pendant un moment, elle marcha sans mot dire près de Myriam, en tourmentant nerveusement le gland de son parapluie.

Enfin, paraissant prendre une résolution, elle leva les yeux sur la jeune femme qui cheminait un peu pensive, les yeux fixés droit devant elle vers la profondeur verdoyante de la route forestière.

—Ma chère enfant, j'ai à vous parler... Je voulais le faire depuis quelque temps déjà...

—Qu'y a-t-il donc, chère madame ? demanda Myriam avec surprise.

—Peut-être vous paraîtrai-je un peu indiscret... mais vous me pardonnerez en faveur de ma profonde amitié pour vous. Il me semble parfois que vous êtes un peu ma fille... N'avez-vous pas songé parfois, Myriam, qu'étant donné votre âge et votre situation, les fréquentes visites du prince de Hornstedt à la Maison des Abeilles devaient étonner?... peut-être provoquer des commentaires désagréables pour vous ?

Une brûlante rougeur monta au visage de la jeune femme, qui s'arrêta brusquement.

—Ah ! on s'étonne ? Oui, je comprends... Mais je ne puis rien. Il a le droit... comme tuteur de Rachel...

—Par l'intermédiaire de Mme Sulzer, vous pourriez peut-être lui faire comprendre... Je le crois trop honnête homme pour ne pas tenir compte du tort qu'il cause à une jeune femme isolée, sans famille, telle que vous l'êtes.

Myriam dit avec un accent frémissant :

—Oui, je... je le pense aussi... et je vous remercie, chère et bonne amie.

Mme Oldrecht prit la main un peu tremblante, en attachant un regard affectueux sur le beau visage qui témoignait d'une pénible émotion.

—Il ne faut pas vous tourmenter de cela, mon enfant. Je voulais simplement prévenir votre inexpérience du péril possible... et des commentaires que pourraient susciter des rapports trop fréquents avec un homme de l'âge et de la situation du prince.

Myriam dit avec effort :

—Vous avez bien fait. Je n'avais pas, en effet, envisagé sous ce jour... Merci encore, chère madame Oldrecht.

La nièce du docteur prit congé de la jeune femme pour s'engager dans un sentier qui la conduisait directement à Gleitz, tandis que Myriam continuait vers la Maison des Abeilles.

Une sourde irritation se mêlait en elle à la souffrance plus vive. Ainsi donc, il n'était venu, ce prince de Hornstedt, que pour troubler de toutes façons l'existence de la femme délaissée ! Si, comme elle le pensait quelquefois, il avait été dirigé par une sorte de compassion à son égard, eh bien, il fallait convenir qu'il avait singulièrement réussi, en rendant sa position plus difficile, plus délicate que jamais !

Et maintenant, elle devrait lui faire entendre qu'elle ne pouvait plus recevoir ses visites. Car Mme Sulzer n'accepterait jamais de se faire son intermédiaire près du maître qui — elle le savait pour en avoir fait tout récemment encore la pénible expérience — ne supportait pas qu'elle eût l'air de jouer

un rôle de mentor près de Myriam — près de sa femme.

Car enfin, elle était sa femme. Il avait le droit... oui, le droit absolu de l'emmener où il lui plairait... celui aussi de continuer ses visites à la Maison des Abeilles, s'il lui convenait de tenir pour non avenue la prière de Myriam.

—Il ne le fera pas ! Il comprendra... songea-t-elle.

Une sorte de détresse, de regret déchirant l'oppressait. Tout à l'heure, elle allait elle-même briser les rapports qu'il avait plu à Siegbert d'établir entre eux. Ce serait donc fini, elle ne le verrait plus... elle ne rencontrerait plus de regard qui la troublait et faisait courir en elle un frisson de joie — ce regard qu'il avait eu pour elle l'autre jour dans la roseraie. Comme il avait été violent, à ce moment ! Violent et tendre, énigmatique plus que jamais ! Et comme, aussi, elle l'avait vu reculer, quand elle lui avait rappelé qui était son grand-père !

Myriam eut un long frémissement de douleur à ce souvenir, à la pensée que son origine la rendait pour lui un objet de répulsion.

Mais il fallait que cette situation prit fin. Elle ne pouvait aboutir à rien... qu'à plus de souffrance. Siegbert s'intéressait à elle, très vivement, Myriam ne pouvait le méconnaître. De son côté, elle s'avouait avec un émoi profond qu'il ne lui était pas indifférent. Puisqu'ils ne pouvaient vivre l'un près de l'autre, il était nécessaire que lui se retirât, qu'il laissât Myriam à son abandon.

Mais avec un poignant déchirement, elle se disait que, maintenant, son souvenir ne la quitterait plus.

Hamid, tout à coup, dressa les oreilles. On entendait le bruit des sabots de chevaux frappant le sol...

Précipitamment, Myriam se jeta sous bois. Elle se blottit derrière un large tronc d'arbre et, appelant Hamid, le retint par son collier.

Un groupe de cavaliers et d'amazones apparut bientôt. La route forestière étant relativement étroite à cet endroit, ils avançaient deux par deux. En tête se trouvaient une gracieuse jeune femme brune et un cavalier en qui Myriam reconnut aussitôt le cousin du prince qui avait servi de témoin à celui-ci pour son mariage. Ils étaient suivis du prince Siegbert et d'une jeune femme blonde dont l'amazone foncée faisait ressortir la fraîche beauté.

Les mains de Myriam se crispèrent un peu sur la poignée de son ombrelle.

Mme Halmer, en annonçant à sa tante l'arrivée de la comtesse de Sargen, avait raconté à Myriam, sans que celle-ci l'en priât, toute l'histoire de Carolia d'Eichten.

—Elle vient chercher à rattraper le beau poisson qu'elle a si sottement laissé échapper ! avait-elle ajouté en riant. Ce sera difficile. Mais sait-on jamais avec les hommes ! La belle comtesse est très coquette et mettra tout en oeuvre pour arriver à ses fins.

A quoi Mme Sulzer avait riposté en levant les épaules :

—Notre prince n'est pas un homme à oublier comme cela, tu peux m'en croire !... Et ce n'est pas moi qui lui souhaiterais pour femme une sans coeur de cette espèce !

Elle était bien jolie, pourtant, cette Carolia ! Et de quel air doux — humble même — elle parlait en ce moment au beau cavalier dont la cravache frappait au passage des branches d'arbustes, comme s'il eût voulu se venger sur eux... de quoi ?... peut-être de cette odieuse contrainte de son mariage avec la pauvre Myriam ?

Qui sait, en dépit de ce qu'affirmait Mme Sulzer, s'il n'aurait pas été disposé à renouer avec son amie d'enfance les projets d'autrefois ?

Hamid, qui sentait son maître tout près, tirait fortement sur le collier que retenait avec peine Myriam. Il lui échappa enfin et bondit sur la route avec un sonore aboiement de joie.

—Hamid ! Toi, ici !

Siegbert avait arrêté son cheval et se penchait pour caresser la superbe tête qui se dressait vers lui. Puis il jeta autour de lui, vers le sous-bois, un long regard de recherche.

—Ton Hamid est ici, mon cher Siegbert ? Comment ne l'avons-nous pas encore vu ? demanda le comte Athory.

—Il ne m'appartient plus, répondit laconiquement Siegbert.

—Vraiment, tu as vendu cette bête à laquelle tu tenais tant, et qui t'était si attachée ?

—Vendue, non, mais donnée. Du reste, elle n'a pas perdu au change... Va-t-en, maintenant, Hamid, mon bon chien.

Hamid leva sur lui ses yeux qui semblaient dire : "Pourquoi ne viens-tu pas, toi ?" Puis il s'éloigna, suivi du regard par son maître, jusqu'à l'arbre derrière le tronc duquel se cachait Myriam.

Les promeneurs s'étaient déjà remis en marche depuis un long moment que la jeune femme se trouvait encore là, songeuse et triste — oh ! si profondément triste ! Enfin, elle reprit sa route, d'un pas rendu plus las encore par la lourdeur de l'atmosphère.

Une heure plus tard, dans sa chambre, elle achevait d'écrire le billet destiné au prince. Des larmes glissaient de ses yeux, et l'une d'elles tomba sur le feuillet couvert de sa fine écriture, un peu tremblée aujourd'hui.

Cela, c'était la fin. En gentilhomme qu'il devait être, Siegbert comprendrait qu'il ne pouvait plus chercher à revoir celle qu'on appelait Mme de Hakenau.

Mais comment lui faire parvenir cette lettre ? Par la poste, elle passerait entre les mains des domestiques, et qui sait ce qu'imagineraient encore les commérages, à la vue de cette écriture féminine et du timbre de Gleitz ? Le plus sûr moyen serait que Mme Sulzer acceptât de l'aller remettre au prince en mains propres.

Mais elle était sortie pour faire quelques achats à Gleitz et ne rentrerait que tout à l'heure... Sa lettre à la main, Myriam descendit, pour aller rejoindre Rachel dans le jardin.

Comme elle atteignait le vestibule, la sonnette de l'entrée retentit. Sachant Dorothee occupée au fond de l'enclos, Myriam se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

Elle eut un léger sursaut, et un involontaire mouvement de recul, en voyant devant elle la jeune femme blonde qu'elle avait devinée être la comtesse de Sargen, d'après le portrait qu'en avait fait Mme Halmer.

Quel que fût l'empire que son habitude du monde lui permettait de conserver sur elle-même, Carolia ne put, au premier moment, maîtriser l'impression produite par cette ravissante apparition. Ce fut Myriam qui, se remettant la première, et un peu surprise de l'étrange façon—rien moins que bienveillante—dont la considérait l'étrangère, demanda avec une politesse froide :

—Que désirez-vous, Madame?

—Mme Sulzer est-elle ici? demanda la comtesse d'une voix sèche, qui semblait passer difficilement entre ses lèvres blêmes.

—Non, madame, mais elle ne tardera certainement pas à rentrer. Si vous voulez l'attendre?

—C'est inutile, je reviendrai...

Son regard, à ce moment, tomba sur Hamid qui se tenait derrière Myriam, en attachant des yeux défiants sur l'étrangère.

—Mais c'est le chien du prince de Hornstedt? Comment se trouve-t-il ici?

—Le prince a jugé que dans cette maison fort isolée, la présence d'un chien vigoureux n'était pas inutile, répondit Myriam dont la voix se troublait légèrement, tandis que son regard, gêné, se détournait légèrement, des yeux inquisiteurs de Carolia.

La comtesse laissa échapper un petit rire sarcastique.

—Quelle sollicitude pour cette excellente Sulzer! Abandonner en sa faveur un chien de ce prix, auquel il tenait beaucoup, paraît-il...

—Il ne l'a pas abandonné, puisqu'il est libre de le reprendre quand il lui plaira, dit froidement Myriam.

—Tiens, il nous a dit ce matin qu'il ne lui appartenait plus! Qui croire, de lui ou de vous?

—Je ne connais pas les intentions du prince de Hornstedt à ce sujet, répondit Myriam avec la même froideur.

Une sourde impatience la saisissait, et maintenant elle regardait en face, avec une fermeté hautaine, cette femme à la physionomie curieuse et ironique, en qui, aussitôt, elle pressentit une ennemie.

—Vraiment? dit Carolia d'un ton railleur. Cependant, vous devez le voir assez souvent, puisqu'il est, paraît-il le tuteur de votre soeur?... Je me souviens fort bien de vous deux, quand le comte Siegbert et moi vous avons rencontrés jadis dans le parc de Hoen-deck. Depuis lors, je n'avais plus entendu parler de vous. Et je vous retrouve veuve maintenant... car vous êtes bien veuve, n'est-ce pas?

Oh! ce douloureux mensonge qui pesait sur elle, depuis deux ans! Avant qu'elle revît Siegbert il lui était moins pénible... Mais maintenant...

Ses lèvres tremblantes se refusèrent à laisser passer le "oui" menteur et elle se contenta d'incliner faiblement la tête.

De nouveau, le rire moqueur s'éleva. Carolia, en se penchant, saisit la main de Myriam et la serra entre ses doigts, fort durs en ce moment.

—Chère madame de Hakenau, vous auriez bien dû vous concerter avec le prince de Hornstedt pour vos petits mensonges! Voyez donc, vous prétendez être veuve, et lui nous a raconté que votre mari vivait, qu'après vous avoir abandonné, il était revenu près

de vous, pour toujours, paraît-il... Où donc est la vérité, dans tout cela?

—Il... vous a dit? bégaya Myriam, pâle de saisissement.

—Mais oui! Et là-dessus, j'ai laissé voir mon étonnement que vous ayez trouvé à vous marier. Il faut, en vérité, que vous soyez tombée sur un bien piètre sire, uniquement désireux des jouissances que pouvait lui procurer votre fortune!

Quelle joie mauvaise elle éprouvait à voir s'altérer ce merveilleux visage, à remarquer l'angoisse qui apparaissait dans ces yeux dont le charme incomparable avait conquis Siegbert—de cela il n'y avait pas à douter!

—Enfin, voyons, qui a raison, de vous ou de lui?

En réussissant, par un courageux effort, à reprendre sa présence d'esprit, Myriam répondit, avec un fier regard sur la physionomie méchamment ironique de la comtesse :

—Demandez-le à lui-même, Madame, seul il peut vous répondre s'il le juge bon. Moi, je n'en ai pas le droit.

—Comment, vous n'avez pas le droit de me dire si vous êtes veuve ou non? Voilà qui est fort, en vérité! Et qu'est-ce que le prince de Hornstedt peut bien avoir affaire là-dedans?

Myriam eut un frisson de détresse. Ah! dans quelle inextricable situation la mettait ce Siegbert par son étrange, inexplicable idée d'apprendre à la comtesse de Sargen que le mari de Mme de Hakenau vivait encore... et de prétendre qu'il ne la quitterait plus!

—Je ne puis que vous répondre encore, madame, de le demander au prince, puisqu'il vous a déjà si bien renseignée.

Sur ces mots, n'en pouvant plus et voulant couper court à de nouvelles questions, Myriam inclina légèrement la tête et se dirigea rapidement vers l'escalier.

Carolia eut un rire sarcastique.

—Ah! vous vous en tirez par la fuite! Mais soyez sans crainte, je saurai... Oui, je suis excessivement curieuse de savoir lequel ment, du prince Siegbert ou de vous!

Et, tournant les talons, elle s'éloigna dans un frou-frou de soie.

Quand Myriam fut arrivée dans sa chambre, elle se laissa glisser à genoux devant son crucifix, et, longtemps, elle pria et pleura, confiant à Dieu, son seul consolateur, toute l'amertume de son cœur douloureux.

* * *

Vers deux heures de l'après-midi, ce même jour, Mme Sulzer quittait son logis et prenait le chemin du château. Elle allait porter à son maître la lettre de Myriam—fort à contre-cœur, il faut l'avouer. Mais elle n'avait osé refuser ce service à la jeune femme, dont la mine défaite l'avait quelque peu impressionnée.

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien lui écrire, cette Myriam? Depuis l'autre jour qu'il l'avait vue dans la roseraie, il n'avait pas reparu. Trouvait-elle le temps long sans lui, et lui demandait-elle de venir?

Mais en ce cas, elle n'aurait pas eu cet air-là... car enfin, elle devait bien se douter que Son Altesse ne répondrait pas "non" à son appel... hélas! hélas!

Un gros soupir gonfla la poitrine de Mme Sulzer. Comment tout cela allait-il finir, Seigneur? Le prince aurait-il assez d'énergie pour rompre l'enchantement, pour fuir la jeune femme dont le charme l'attirait, le retenait ici?

Tandis qu'un peu après, l'ancienne femme de charge attendait dans le vestibule du château le retour du laquais chargé par elle de demander audience à son maître, la comtesse Athory et Mme de Sargen rentrèrent, venant du parc où commençaient de s'élever les premiers souffles de la tempête. Carolia s'approcha de Mme Sulzer et dit gracieusement :

—Bonjour, ma bonne Sulzer. J'ai été ce matin vous faire une petite visite. Mais vous n'y étiez justement pas.

—Ah! oui, Madame la comtesse, on m'a dit, en effet... Je regrette beaucoup... et je vous suis très reconnaissante...

—Si je ne vous ai pas trouvée, j'ai eu le plaisir de voir cette jeune femme... cette Mme de Hakenau, dont on parle beaucoup en ce moment. Elle est restée veuve, m'a-t-on dit, peu de temps après son mariage?

Mme Sulzer répondit sèchement :

—Oui, Madame.

—Vraiment! Pauvre enfant!... Il était bien, son mari?

Mme Sulzer répondit, d'un air imperturbable :

—Très bien, Madame. On ne peut pas être mieux.

—Ce dut être un grand chagrin pour elle?

—Je le suppose, Madame la comtesse.

Là-dessus apparut le valet, venant informer Mme Sulzer que le prince l'attendait. La vieille dame salua Carolia et suivit son introducteur, tout en songeant avec un certain contentement :

"Elle voudrait me faire parler, cette belle comtesse. Mais il en faudrait encore de plus fortes qu'elle pour m'ouvrir la bouche, quand mon maître m'a ordonné de la tenir fermée".

Siegbert se trouvait dans son cabinet de travail, d'où il venait de congédier son secrétaire après le dépouillement du courrier. Sa main frêlée un peu, en prenant la lettre que Mme Sulzer lui présentait après avoir exécuté sa plus profonde révérence.

Il dit avec un geste bienveillant :

—Merci, Sulzer... Et rentrez vite, car la baisse extraordinaire du baromètre nous annonce une terrible tempête.

Quand il fut seul, il décacheta vivement l'enveloppe et parcourut en un instant les feuillets...

Une violente émotion apparut sur sa physionomie. Avec ferveur, il appuya ses lèvres à l'endroit où une larme de Myriam formait une petite tache.

"Pauvre bien-aimée, comme je vous fais souffrir par mes lâches hésitations en face de ce qui est mon devoir... et mon bonheur! Mais c'est fini, maintenant, vous avez vaincu!"

Il se leva, ouvrit une porte et se trouva dans un petit vestibule éclairé par de hautes verrières. Un escalier donnait là, qui conduisait à l'appartement de Siegbert et à celui, tout voisin, qui avait été celui de sa mère. Il demeurait inhabité depuis la mort de la comtesse Ilka; mais Mme Halner, à sa vive surprise, avait reçu l'ordre de

le tenir en état "tout comme si Son Altesse avait l'intention d'y loger prochainement quelqu'un", confiait-elle à son mari, le sommelier-chef.

C'était dans cet appartement que se rendait Siegbert. Il jeta un coup d'oeil sur les pièces d'un luxe discret, puis, satisfait de son examen, redescendit et sortit du château.

Peu après, une forme féminine enveloppée d'un manteau apparut au seuil d'une porte de service. Elle jeta un coup d'oeil autour d'elle, puis voyant les alentours déserts, s'en alla d'un pas hâtif, suivant de loin le prince qui se dirigeait vers le parc.

VIII

La tourmente prévue se préparait. Un vent brûlant soulevait une impalpable poussière et dans le ciel aux teintes de cuivre, les nuages rapides devenaient d'un sombre gris de fer.

En peu de temps Siegbert atteignit la Maison des Abeilles. Il sonna et demanda à Dorothee qui vint ouvrir :

— Mme de Hakenau est-elle là ?

— Non, Votre Altesse, il n'y a que Mlle Rachel.

— Voyons, que je lui parle...

Ecartant vivement du geste la servante, il entra dans le parloir où Rachel, rendue fort lasse par la température, se reposait sur sa chaise longue.

— Bonjour, ma chère enfant. Pourriez-vous me dire où est votre soeur ?

— Elle est sortie, voici dix minutes, Altesse. Depuis ce matin, elle était toute pâle, toute nerveuse, et elle m'a dit :

"Je vais monter aux ruines, car j'ai besoin de marcher, de prendre un peu l'air".

— Aux ruines ! Quelle imprudence, avec le temps qui s'annonce !... Je cours vite la chercher ! A bientôt, Rachel.

Mais la main de la fillette le retint et des yeux suppliants se levèrent sur lui.

— Elle avait pleuré, ma Myriam... Dites, prince, ne pourriez-vous l'empêcher de pleurer ?

Siegbert se pencha, prit à deux mains la petite tête et mit un baiser sur les cheveux blonds.

— Oui, ma chérie, elle ne pleurera plus par ma faute, je vous le promets ! A tout à l'heure, petite soeur.

Et souriant aux yeux couleur de pervenche qui laissaient voir une joyeuse surprise à cette appellation inaccoutumée, Siegbert s'éloigna rapidement.

Il n'avait pas fait cent mètres qu'un subit et violent coup de vent courba les branches bruisantes des vieux arbres et le fit presque chanceler. La bourrasque se déchainait, impétueuse et brutale.

Il essayait de se hâter, mais vainement, car le vent était devant lui. L'anxiété le saisissait, à la pensée que Myriam pouvait se trouver exposée à cette effrayante bourrasque avant d'atteindre les ruines.

Enfin, il prit pied sur le sommet rocheux. La tempête se déployait là dans toute sa fureur et il dut se courber, ramper presque pour passer à travers les décombres et gagner l'ancienne salle des Seigneurs.

Myriam s'y trouvait, enveloppée dans sa grande mante noire, debout près de la cheminée immense. Dans cette salle en ruines, le vent entraînait en toute li-

berté, rugissant et très rafraîchi depuis un moment.

D'un bond, Siegbert fut près de la jeune femme. Elle eut une exclamation étouffée, en le regardant avec une surprise à laquelle se mêlait une sorte de soulagement joyeux.

— Quelle folle imprudence de monter ici par ce temps ! Myriam, voulez-vous donc me faire mourir d'inquiétude ?

Il lui prenait les mains et l'attirait vers lui, en plongeant ses yeux brûlants d'ardente tendresse dans les belles prunelles veloutées qui, pleines d'émoi, essayaient de se détourner.

Myriam balbutia, sans trop savoir ce qu'elle disait :

— Il n'y a rien à craindre... Je suis à l'abri. J'espère que... que vous ne vous êtes pas dérangé pour moi ?

— Et pour qui donc me dérangerai-je, si ce n'est pour celle que j'aime plus que ma vie ? Je viens vous chercher, Myriam, et je vous emmènerai dans mon vieil Hoendeck, ma chère princesse, ma bien-aimée, sans qui je ne peux plus vivre.

Elle eut un brusque mouvement pour se dégager des mains qui la retenaient.

— Mais vous savez bien que c'est impossible ! dit-elle d'une voix étouffée.

— Impossible ? Pas le moins du monde. Avant de recevoir votre lettre, j'avais déjà reconnu que là se trouvait mon devoir.

Elle répliqua d'un ton véhément :

— Jamais je n'accepterai d'être pour vous une entrave... et un regret perpétuel ! Déjà, ce malheureux mariage brise votre existence. Mais du moins, on l'ignore... et loin de moi, vous pouvez essayer d'oublier que j'existe.

— L'oublier, maintenant ? Vous ne comprenez donc pas combien je vous aime ? S'il le fallait, j'irais vivre dans la plus complète solitude, pourvu que vous acceptiez de m'y suivre. Que m'importe tout ce qui se dira au sujet de notre mariage ! Nous nous mettrons au-dessus de l'opinion du monde, voilà tout... et nous serons heureux.

— Non, vous ne le serez pas, car vous ne pourrez oublier de qui je suis la petite-fille. Autrefois, j'ai été pour vous un objet de mépris et de haine. Souvenez-vous de ce jour où vous m'avez jetée dehors... Tenez, je porte toujours la marque de la blessure que je me fis, en tombant contre la balustrade. Eh bien, maintenant comme ce jour-là, je suis toujours la fille du comte Würmstein et de Salomé Onhacz. Je suis la femme qu'on vous a imposée comme épouse...

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

Il portait les mains de la jeune femme à ses lèvres et les baisait passionnément.

— ...Quoi, je vous ai blessée, Myriam ? Fou, misérable fou que j'étais !... Et ce souvenir doit vous faire hésiter à suivre l'homme dont vous avez éprouvé ainsi la violence et l'injustice ? Cependant, si vous saviez !... si vous saviez, ma bien-aimée, quelle femme heureuse je souhaite faire de vous !

Myriam frissonnait d'une joie profonde sous le regard d'ardente prière. Elle dit d'un ton bas et tremblant :

— Je crois à votre sincérité... je sens bien que vous m'aimez vraiment. Mais si j'accédais à votre demande, bientôt, vous regretteriez... Oui, quand vous verriez votre brillante carrière de di-

plomate, d'homme du monde, détruite à cause de moi, vous finiriez par vous dire : "J'ai eu tort de céder au sentiment chevaleresque qui me portait à enlever cette jeune femme d'une position fautive". Vous souffririez... je le verrais et je... oui, je ne pourrais pas le supporter !" acheva-t-elle avec un long frémissement de douleur.

D'un mouvement ferme et doux, Siegbert l'attira contre lui en l'entourant de ses bras.

— Non, je ne regretterai rien, ma chérie. Pour vous, je renonce à tout, sans regret. Vous suffirez à remplir ma vie, vous m'êtes infiniment plus chère que tout au monde. Dites-moi vite que vous avez confiance en mon amour, que vous allez me suivre pour prendre sous mon toit la place qui vous est due ? Myriam, je vous en supplie ?

Elle murmura :

— Non, non, je ne peux pas... je ne dois pas...

Elle essayait de lutter encore et détournait son regard plein d'angoisse des yeux trop éloquents qui l'imploreraient passionnément.

— Que pourrais-je donc vous dire vous convaincre ? Myriam, je vous ai aimée dès la première fois où je vous ai vue chez les Gloster. Ce jour-là, votre âme charmante, vos idéales vertus m'ont charmé à jamais, autant que votre beauté... C'est pour vous, pour vous seule que je suis revenu. Allez-vous me repousser maintenant, me condamner à la souffrance et à la solitude ? Dites-le moi, vous qui êtes, qui serez toujours mon unique amour ?

— Je voudrais tant vous croire ! Mais j'ai peur...

Elle s'interrompit avec un léger cri... Dans une des ouvertures béantes de la salle s'encadrait une forme féminine enveloppée d'un long manteau clair. Sous le capuchon se montrait le visage de Carolia, blême et crispé. Les yeux luisaient de sourde fureur et les lèvres s'entr'ouvraient en un rictus mauvais.

— Elle ! dit Siegbert entre ses dents. Eh ! elle nous espionnait ! Tant mieux !

Serrant plus fort contre lui Myriam qui avait eu un instinctif mouvement pour se dégager, il éleva la voix pour dominer les hurlements de la tempête.

— Approchez donc, Madame, vous serez ici un peu mieux à l'abri... Et j'aurai le plaisir de vous présenter ma femme, la princesse Myriam de Hornstedt.

La main de Carolia s'agrippa au mur, comme si la jeune femme se retenait pour ne pas chanceler.

— Votre femme ?

— Mais oui, parfaitement. Vous pourrez vous renseigner à ce sujet près du comte Athory qui fut un des témoins de notre union, célébrée il y a deux ans.

— Ah ! vraiment ! C'est... c'est inouï... Et Votre Altesse n'avait pas cru devoir, tout d'abord, nous faire connaître cet... étonnant mariage ?

Les derniers mots sifflèrent entre les lèvres blémies de Carolia.

Le prince riposta d'un ton hautain :

— Non, Madame. Cette union m'avait été imposée par mon père, et je supportais difficilement la pensée de me trouver ainsi engagé, sans possibilité de faire prévaloir mon choix. Mais quand j'ai connu celle qui était

ma femme, je n'ai plus rien regretté, plus rien désiré.

—Oui, elle vous a fait oublier les petits... inconvénients de ce mariage.

Ces paroles, et la voix mauvaise de Carolia, firent tressaillir Myriam. Elle murmura désespérément :

—Vous voyez ! Vous voyez !

Siegbert dit tendrement à son oreille :

—Ne craignez rien, ma Myriam, les paroles de cette femme ne peuvent me toucher... pas plus que les jugements du monde, si souvent faux et intéressés...

Il s'interrompit. Une rafale d'une extraordinaire violence s'abattait tout à coup sur le vieux bâtiment. Pendant l'espace de quelques secondes, il parut à ceux qui étaient là, saisis d'épouvante, qu'une bande infernale et rugissante se ruait sur les murs antiques.

Carolia, incapable de résister à la violence du vent, s'était accroupie et se tenait comme elle pouvait à la muraille en ruines.

Un craquement épouvantable se fit entendre... Toute la partie encore intacte de la salle s'écroula, entraînant dans sa chute la vieille cheminée.

D'un geste plus prompt que la pensée, Siegbert avait entraîné sa femme. Une énorme pierre arriva cependant jusqu'à eux, mais s'arrêta aux pieds de Myriam.

Carolia, jetant un cri de terreur, s'enfuit dans la direction du sentier, en dépit des rafales qui s'acharnaient sur elle.

Myriam, tremblante, se serrait contre Siegbert en murmurant une ardente prière, qui était aussi une action de grâces pour le danger auquel ils venaient d'échapper.

Mourir tous deux, là, aurait été bien doux, pourtant... Mais Rachel, la chère petite sœur !...

—Nous ne pouvons demeurer ici, dit la voix anxieuse de Siegbert. Ce qui reste de ces vieux murs menace de s'écrouler d'une minute à l'autre. Vous allez vous appuyer sur moi le plus possible, et nous tâcherons de gagner Hoendeck... Vous n'aurez pas trop peur d'affronter la tempête ?

—Non, pas avec vous.

Ils sortirent des ruines, sur lesquelles la tourmente s'acharnait toujours. Mais à peine s'étaient-ils engagés dans le sentier qu'une accalmie parut se produire, de telle sorte qu'en se hâtant ils purent atteindre sans trop de peine le parc, moins exposé à la violence des rafales.

Siegbert demanda, avec un accent de prière frémissante :

—Vous venez, Myriam?... vous venez à Hoendeck?... chez nous ?

Les beaux yeux veloutés se levèrent sur lui, et il y lut une dernière, une poignante hésitation.

—Vous le voulez ? Vous ne regretterez rien ?

—Non, jamais, jamais ! Vous seule me suffirez, Myriam, mon incomparable trésor !

—En ce cas, j'irai avec vous, où vous voudrez... Mais il faut auparavant que j'aie rassuré ma petite Rachel, qui s'inquiète certainement...

—Ne craignez rien, je vais envoyer immédiatement un domestique pour la prévenir. Ce n'est pas moi qui vou-

drais être cause d'une souffrance pour notre chère petite sœur !

Cette affirmation, et la douceur affectueuse de l'accent, dilatèrent le cœur de Myriam, déjà palpitant de bonheur. Dans son regard Siegbert put lire le plus fervent des remerciements, et une tendresse profonde qui donnait un charme irrésistible à ces yeux admirables. Il murmura, avec une sorte d'ivresse : "Ma Myriam... enfin, enfin !" Et ses lèvres baisèrent longuement les paupières tremblantes.

Puis, sans un mot de plus, ils prirent le chemin du château.

Les alentours de la vieille demeure se trouvaient déserts, chacun s'étant retiré à l'abri de la tourmente. Dans le vestibule, un valet accourut à la sonnerie impérieuse du prince. En dépit de son impassibilité de serviteur bien stylé, cet homme ne put dissimuler complètement sa stupeur, à la vue de cette jeune femme, si belle et si pâle, qui s'appuyait au bras de son maître.

—Préviens Mme Halmer qu'elle vienne me parler à l'instant et dis à Murken de nous servir le thé dans mon appartement, ordonna le prince.

Et tandis que le valet, visiblement ahuri, s'en allait dans la direction de l'office, Siegbert conduisit Myriam au premier étage, dans un salon, très vaste, décoré avec un luxe sévère. Des peaux d'ours étaient jetées sur les tapis anciens, quelques œuvres d'art précieuses que le prince aimait à voir toujours autour de lui, décoraient les antiques crédences et les bahuts aux sculptures délicates. Des vases et des coupes en cristal de Bohême étaient garnis de violettes dont le parfum léger se répandit à travers l'atmosphère atténuée par un clair feu de bois que Murken avait eu la précaution d'allumer tout à l'heure, en constatant le refroidissement de la température.

Siegbert fit asseoir la jeune femme près de la cheminée, après l'avoir débarrassée de son manteau. La chevelure superbe, à demi détachée par la tempête, se répandit en partie sur les épaules de Myriam. Comme celle-ci faisait le geste de la relever, Siegbert intervint avec vivacité :

—Non, je vous en prie !... Tout à l'heure, je vous mènerai à votre appartement, et vous pourrez vous recoiffer à loisir. Mais laissez-moi maintenant admirer cette merveille...

D'un geste prompt, il enleva les épingles qui demeuraient encore et la magnifique chevelure d'or roux se répandit en larges ondulations jusqu'à la taille de la jeune femme.

—Siegbert, que faites-vous ? dit Myriam avec confusion. Mme Halner va venir, et votre valet de chambre...

—Ils mettront cela sur le compte de la tempête... et ils admireront, eux aussi.

Il souriait, en considérant avec une amoureuse complaisance la jeune femme rougissante et profondément émue, cette délicieuse Myriam au cœur si pur, à l'âme candide et forte, qui serait la compagne idéale et pour laquelle il se sentait prêt à tous les sacrifices.

S'asseyant près d'elle, il prit ses mains froides et frissonnantes.

—Vous allez boire quelques tasses de thé pour vous réchauffer bien vite.

Puis il faudra prendre meilleure mine, maintenant. Vous avez maigri et pâli, en ces derniers temps... et je crains que ce soit par ma faute. Mais je vous aimerai tant que j'espère arriver à vous faire oublier mes torts.

—Oh ! j'ai tout oublié !

Le charmant visage pâli s'éclaircit d'un rayonnement d'amour et la chaude lumière des yeux veloutés fit tressaillir Siegbert d'une joie passionnée.

—Ma femme chérie !

Avec ferveur, il baisa la cicatrice de la blessure que lui avait montrée tout à l'heure Myriam.

—Cela aussi est-il tout à fait pardonné ?

—Tout, tout !... Et... je suis si heureuse ! acheva-t-elle avec un soupir de bonheur.

—Répétez-moi encore cela, mon amour ? Dites-moi bien que vous n'aurez plus peur de moi, de mon mauvais caractère ?

Elle eut un rire frais, que Siegbert n'avait jamais entendu.

—Mais si, j'en ai très peur, au contraire ! Aussi faudra-t-il bien vous garder de me le montrer jamais !

IX

Peu après, dans tout le château, se répandit l'incroyable nouvelle : cette belle jeune femme, qui jusqu'alors portait le nom de Hakenau, était en réalité une très légitime princesse de Hornstedt. Le prince l'amenait prendre à Hoendeck la place qui lui était due, et Mme Halner avait reçu l'ordre d'apporter les derniers aménagements à l'appartement de la défunte comtesse, qui lui était destiné.

Par l'entremise de sa femme de chambre, la comtesse Sophie, elle aussi, fut bien vite au courant. Tout d'abord, elle ne voulut pas y croire. Mais Claudia précisait :

—Mme Halner l'a vue... Elle se trouvait dans l'appartement de Son Altesse, assise près du feu, belle comme une princesse des contes de fées, avec ses cheveux déroulés sur ses épaules... Le prince était près d'elle, et il n'avait plus du tout, paraît-il, son air sombre de ces derniers temps.

Mme de Hornstedt, abasourdie, leva les mains au plafond.

—C'est inimaginable ! C'est fou !... Mais enfin, admettons qu'il se soit laissé prendre par cette habile intrigante... il n'est pas possible que lui... lui, songe à nous la présenter sous le nom de princesse de Hornstedt !

—Cependant, Son Altesse a bien dit à Mme Halner : "Voici ma femme, la princesse de Hornstedt, à laquelle vous devez la même obéissance et le même dévouement qu'à moi-même".

La comtesse Sophie n'était pas encore revenue de son premier saisissement quand apparut le comte Athory. Il venait lui apprendre, au nom de Siegbert, le mariage secret dont il avait été autrefois l'un des témoins et la décision qu'avait prise le prince de le rendre maintenant officiel.

—Ainsi donc, c'était vrai ? s'exclama la comtesse, dont le blême visage rougissait de colère. Mais c'est une chose épouvantable ! Lui, Siegbert, époux de la petite-fille d'Eliezer Onhacz !... Comment pouvez-vous rester calme devant

une pareille abomination, comte Athory ?

—Je ne méconnaissais pas, croyez-le, les désagréments que mon cousin rencontrera du fait de cette pénible origine. Mais d'autre part, la jeune princesse est un être d'élite, à tous points de vue, et elle rendra fort heureux ce cher Siegbert, qui en est des plus épris. Du moment où, comme je vous l'ai expliqué, il était obligé à ce mariage, par le serment de son père, mieux valait que la situation se dénouât de cette manière.

—Mais il ne pourra pas reparaitre à la cour ! Tout son magnifique avenir est brisé, anéanti !... Et il faudra que je voie cette aventurière prendre la première place ici ? Et vous croyez que je pourrai vivre côte à côte avec ce rejeton du vieil Eliezer ?

Mathias dit froidement :

—Je vous conseille, chère comtesse, de modérer votre contrariété. Vous connaissez mieux que moi le caractère de Siegbert ; par conséquent, vous n'ignorez pas qu'il entendra que la femme jugée digne par lui d'être amenée dans la demeure de ses ancêtres soit entourée d'égards, et qu'elle n'ait à souffrir aucun froissement. Je ne crois pas me tromper en pensant que les personnes assez mal avisées pour témoigner même quelque froideur à cette charmante princesse auraient à s'en repentir sérieusement.

Mme de Hornstedt pâlit, s'agita sur son siège et enfin déclara d'un ton fort adouci :

—Personne n'aura cette idée... non, personne, mon cher comte, vous pouvez en être certain. Siegbert est libre, naturellement. Mais au premier moment, la surprise...

Le comte riposta, en retenant un sourire :

—C'est chose très compréhensible. Je vais maintenant informer de la nouvelle les hôtes de Siegbert. Ce soir, nous excuserons mon cousin près d'eux. Il reste avec sa femme, que la tempête a fatiguée. Demain seulement, la princesse de Hornstedt leur sera présentée.

Aussitôt que le comte Athory fut sorti, Mme de Hornstedt se précipita vers l'appartement de Carolia. Mais la femme de chambre lui apprit que Mme de Sargen, souffrant d'une violente migraine, s'était enfermée dans sa chambre, en défendant qu'on la dérangeât.

Et la comtesse Sophie revint chez elle, en se répétant avec désolation :

—Quelle catastrophe ! Ce malheureux Siegbert est fou !

* * *

En tout cas, il semblait un fou très heureux, ainsi qu'en témoignait sa physionomie tandis qu'il attendait le lendemain matin, dans son cabinet de travail, Myriam qui s'habillait pour se rendre avec lui à la Maison des Abeilles.

Il sourit en la voyant entrer dans la grande pièce un peu sombre qui parut tout éclairée par sa fraîche robe mauve et sa radieuse beauté.

—Vous avez choisi ma couleur favorite, dit-il en baisant les petites mains qu'il avait prises entre les siennes.

—Ah ! tant mieux ! Je ne connais pas encore vos goûts, Siegbert ; il faudra me les apprendre. C'est Rachel qui m'a tourmentée pour que je quitte mes robes noires.

—Vos robes de veuve ! Ma pauvre chérie !... Mais ne pensons plus à cela et allons vite embrasser notre petite soeur.

Comme ils sortaient du cabinet de travail, un domestique apparut, venant informer le prince que Léopold Gloster demandait à lui parler pour une importante communication.

Siegbert donna l'ordre de l'introduire.

La nouvelle de l'existence d'une jeune princesse qui n'était autre que Mme de Hakenau s'était déjà répandue jusqu'à Gleitz, Gloster, passant par le village ce matin-là, en avait été informé. Aussi ne manifesta-t-il aucune surprise en trouvant chez le prince Myriam, qui l'accueillit par un amical sourire.

Le garde avait une mine à la fois joyeuse et agitée, que remarqua aussitôt Siegbert.

—Eh bien, que vous arrive-t-il, Gloster ?

—Une chose bien extraordinaire, Votre Altesse !... Ce matin, en m'en allant faire ma tournée, voilà que je regarde vers les ruines, et je m'aperçois que tout un grand pan de mur avait croulé. Pour mieux me rendre compte, je monte jusque-là et je constate que c'est la partie la mieux conservée, celle où se trouvait la grande cheminée. Comme le temps me pressait, j'allais me retirer, quand je remarque, dans un pan de mur encore debout, comme l'ouverture d'une cavité. Je m'approche et je vois... le candélabre, le fameux candélabre d'or !

Myriam et Siegbert laissèrent échapper une exclamation.

—Et moi qui considérais cela comme une légende ! dit le prince en riant. Vous êtes sûr, Gloster ?

—Oh ! bien sûr, Votre Altesse ! je ne rêvais pas !... Et je suis accouru bien vite, parce que, si quelque rôdeur venait par là...

—Certes ! Prenez avec vous un domestique et rapportez-moi cela ici... Je suis enchanté que ce soit vous qui ayez fait cette découverte, Gloster, car vous aurez sujet de vous en souvenir... agréablement.

Gloster, ravi de la promesse d'une généreuse récompense, contenue dans cette phrase, salua profondément et s'éloigna pour accomplir l'ordre donné.

—Voyez-vous, Myriam, moi qui faisais l'esprit fort en traitant de crédules ceux qui croyaient à l'histoire de ce fameux chandelier d'or ! s'écria gaiement Siegbert. L'autre jour encore, j'en plaisantais avec la comtesse Athory. Mais je vais être maintenant assiégé par tous les enfants d'Israël, désireux de posséder cette relique de leur passé national et religieux. Les collectionneurs, également, se mettront de la partie. Malheureusement, la découverte va s'ébruiter ; il ne me restera que la ressource de refuser impitoyablement ma porte à tous les solliciteurs.

—Quel bonheur que ce soit ce brave Gloster qui l'ait trouvé !... Car j'ai compris que vous seriez très généreux pour lui, mon cher Siegbert.

—Oui, plus encore que pour un autre. Je n'oublie pas que c'est chez lui que je vous ai connue. Du reste, je suis prêt à faire tout ce qui vous sera agréable pour ceux que vous me recommanderez, Myriam très aimée.

—Eh bien, je vous prends au mot, sans tarder. Vous avez trouvé dignes d'attention les dessins de Luitpold Oldrecht ; ne pourriez-vous aider ce pauvre garçon à réaliser sa vocation artistique ? Toute sa famille en serait si heureuse !

—Certainement, je m'en occuperai avec plaisir.

—Que vous êtes bon ! Je n'osais trop vous en parler, parce que j'avais cru remarquer chez vous une sorte d'antipathie pour lui.

Siegbert retint un sourire. Il ne voulait pas lui dire qu'il avait été un instant jaloux de Luitpold Oldrecht et que le brusque rappel de celui-ci, par ses chefs, était dû à l'intervention du tout puissant prince de Hornstedt.

—Mais non, il ne me déplait pas du tout ! Je vous assure que je serai très heureux de lui rendre service. Partons vite, maintenant, car ce légendaire chandelier nous a retardés.

Comme la voiture que conduisait Siegbert quittait les abords du château, une fenêtre s'ouvrit au premier étage, une tête blonde se pencha un peu... des yeux brillants de rage et de désespoir, suivirent l'élégant équipage jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les allées du parc.

Alors la fenêtre fut brusquement refermée. Et la femme de chambre, appelée par une sonnerie impatiente, reçut l'ordre de commencer immédiatement les malles, la comtesse de Sargen partant par le train de l'après-midi.

* * *

Siegbert avait résolu que sa femme serait dès ce jour présentée à ses hôtes et qu'elle remplirait aussitôt son rôle de maîtresse de maison. Myriam affrontait cette épreuve avec appréhension, en dépit des assurances que lui donnait son mari à ce sujet. Quelle serait l'attitude de la parenté du prince, devant cette jeune femme qui arrivait là comme une intruse et que Siegbert entendait mettre aussitôt à la première place ? Que dirait-il, lui, s'il la voyait mal accueillie ?

Mais elle fut vite rassurée. La princesse Cécile et la comtesse Athory étaient femmes de trop de tact et de cœur pour ne pas chercher à éloigner tout motif de froissement. Au reste, elles subirent aussitôt le charme de Myriam et ce fut très spontanément, avec une maternelle tendresse, que la princesse Cécile embrassa la jeune femme, avant de se retirer ce soir-là, en disant à Siegbert qui les regardait avec émotion :

—Vous me permettrez de la considérer un peu comme ma fille, n'est-ce pas, mon cher enfant ?

—A la condition que vous me permettez d'être pour vous un fils très affectueux, répondit-il en lui baisant les mains.

Quant à la comtesse Sophie, qui étouffait de colère, elle s'était d'abord montrée suffisamment aimable dans le seul but de ne pas exciter le courroux de son neveu. Cependant, à la fin de la soirée, elle était déjà presque conquise, et en regagnant son appartement, elle songeait :

—Quand on la connaît on comprend un peu la folie de Siegbert... Et il est bien certain que Carolia ne pouvait lutter avec elle !

X

Dans tout l'Empire, la nouvelle de l'étrange mariage du prince de Hornstedt provoqua la plus vive stupéfaction. Quant aux habitants de Gleitz, le premier étonnement passé, ils s'en montrèrent fort satisfaits en constatant que la nouvelle princesse restait exquisement bonne et charitable, que le jeune seigneur, jusque-là fort indifférent, se révélait plein de bienveillance pour tous. Nul n'ignorait que ce changement était dû à Myriam, il en résulta que la jeune femme, peu connue en dehors des pauvres qu'elle visitait, devint, sa grâce et sa beauté aidant, l'idole de tout le pays.

Les Oldrecht, tous les premiers, ne manquaient pas une occasion de témoigner leur reconnaissance à la jeune princesse et à son mari. Celui-ci avait fait reconnaître sans peine l'innocence de Ludwig Marlbach et l'officier qui poursuivait celui-ci de sa haine venait d'être envoyé en disgrâce dans une petite garnison perdue. Mais le prince n'avait pas borné là son intérêt. Valérie, dont il devait être l'un des témoins, avait reçu l'assurance que sa protection suivrait toujours Ludwig au long de sa carrière. Quant à Luitpold, recommandé par lui à un célèbre peintre viennois et pourvu d'une excellente sinécure administrative, il travaillait avec ardeur en essayant d'oublier le rêve qui avait envahi son cœur.

Les hôtes d'Hoendeck continuaient d'entourer la jeune princesse de sympathie et d'admiration. Myriam se sentait vraiment heureuse dans cette vieille demeure, en cette calme existence où les seules distractions étaient la musique, la chasse, les promenades.

Heureuse ?... Non pas cependant quand lui revenait cette crainte atroce que Siegbert éprouvât un jour des regrets. Alors, le cœur battant d'angoisse, elle épiait tous les mouvements de sa physionomie, toutes les intonations de sa voix.

Il avait décidé qu'ils passeraient l'hiver à Goelbrunn parce qu'il lui était impossible de présenter à Vienne la petite-fille de l'usurier, de l'homme qui avait eu pour victimes nombre de membres de l'aristocratie autrichienne. En ce moment, il ne mesurait peut-être pas l'étendue du sacrifice qu'il accomplissait ainsi, pour l'amour de Myriam. Il ne voyait encore qu'elle seule et dans son bonheur oubliait tout. Mais si, un jour, il venait à l'aimer moins ? Si cet homme jeune, actif et d'une si profonde intelligence, regrettait le rôle prépondérant qu'il semblait être appelé à jouer dans son pays ?

Ces retours d'inquiétude étaient vite devinés par la vigilante sollicitude de Siegbert. Il multipliait alors les tendres attentions, et jamais mieux qu'en ces instants Myriam ne comprenait la force et la délicatesse de son amour.

Souvent, ils montaient aux ruines, pour revivre pendant quelques moments les émotions éprouvées là. Du vieil Hoendeck, il ne restait plus guère aujourd'hui que des débris. Le candélabre d'or, enlevé de sa cachette, se trouvait maintenant dans le grand salon du château. Siegbert, comme il l'avait prévu, recevait de fréquentes sollicitations et de nombreuses offres d'a-

chat. Mais, écrites ou verbales, ces demandes étaient écartées sans examen, et le secrétaire du prince avait ordre d'éconduire tous ceux qui se présentaient à ce sujet.

Cependant, un après-midi, il se trouva fort embarrassé devant l'insistance d'un petit vieillard à barbe blanche, au type sémitique prononcé, qui demandait à voir Son Altesse elle-même.

—Je n'ai pas à cacher que je viens dans le but d'acquiescer ce précieux souvenir de notre patrie, ajouta-t-il. Mais ce que j'offrirai en échange au prince de Hornstedt sera pour lui d'un prix inestimable.

Cette parole fit hésiter le secrétaire. D'autre part, la physionomie du visiteur, son regard surtout, sournois et doux, ne lui plaisaient guère. Craignant d'encourir le mécontentement du prince, il répondit par une fin de non recevoir à l'insistance du personnage.

Mais comme l'étranger sortait, il se rencontra dans le vestibule avec Siegbert qui rentrait du parc. Tout aussitôt il présenta sa requête.

Sans même le laisser achever, le prince déclara sèchement :

—Inutile, cet objet n'est pas à vendre.

Et il allait passer, quand l'inconnu dit à mi-voix :

—Pas même en retour d'une révélation qui ferait le bonheur de Votre Altesse ?

Siegbert eut un léger tressaillement et abaissa un regard scrutateur sur l'énigmatique physionomie.

—Que voulez-vous dire ?

Du geste, le vieillard montra qu'il ne pouvait parler devant les valets présents dans le vestibule.

Siegbert hésita un instant. Puis, se décidant, il dit d'un ton bref :

—Venez.

Dans son cabinet, il demanda, en toisant l'étranger d'un froid regard :

—Expliquez-moi vos paroles.

—Altesse, je suis Eliezer Onhacz.

Le prince eut un sursaut et ses yeux étincelèrent de colère méprisante.

—Vous !... Et vous osez vous présenter ici !

—Que Votre Altesse se rassure. Je n'ai pas l'intention de demander à voir mes petites-filles...

Siegbert serra les poings.

—Pour la raison très simple qu'elles ne me sont rien, acheva paisiblement Eliezer.

—Qu'entendez-vous par là ?

—Votre Altesse va comprendre... Mais auparavant, je voudrais qu'elle me promît le chandelier d'or, en retour de la révélation que je vais lui faire.

—Il me faudrait d'abord juger si elle vaut ce prix.

—Votre Altesse me la payerait beaucoup plus encore, j'en suis persuadé ! Mais j'ai confiance en sa justice, en son honneur, et je vais tout lui dire... Celle que l'on a toujours considérée comme ma fille, Salomé Onhacz, se nommait en réalité Hedwige Baroczy, et elle était la fille du comte Miheli Baroczy et de la comtesse Sarolta Varazyi, sa seconde femme.

Pâle d'émotion, Siegbert s'exclama :

—Quoi ? Que me racontez-vous là ? Prenez garde à vous, si vous forgez quelque tromperie !

—Ce que je dis est l'absolue vérité. Voilà ce qui se passa. Le comte Baroczy et sa femme étant morts à quelques jours de distance, la petite Hedwige se trouva confiée à la tutelle de son frère Béla, né d'un premier mariage. Ce jeune homme, joueur, pourvu de tous les vices et n'ayant conservé aucun scrupule, avait déjà dilapidé une partie de la fortune paternelle et, en quelques mois, dévora le reste.

—Il eut alors recours à moi. Je lui avançai de fortes sommes, puis, le voyant complètement insolvable, je cessai les prêts et fis vendre son domaine patrimonial.

—Un jour, il vint me trouver, la mine bouleversée, pour me supplier de lui donner une somme de trois mille florins—la dernière, assurait-il.—Je fus impitoyable, et il s'en alla en déclarant qu'il ne lui restait plus qu'à mourir.

—Or, le même jour, nous venions de perdre notre petite Salomé, notre unique enfant, et ma femme était plongée dans un sombre chagrin. Je connaissais la petite Hedwige Baroczy, un joli bébé confié par son frère à un mercenaire quelconque, qu'il payait fort irrégulièrement, ou même pas du tout, et qui soignait fort mal la pauvre créature. Devant le chagrin de ma femme—le seul être que j'aie jamais aimé—une idée me vint, et je la mis aussitôt à exécution. J'allai trouver le comte Baroczy et lui offris la somme demandée, à condition qu'il me donnerait sa soeur et ne se réclamerait jamais de ses droits sur elle.

—Tout joyeux, il accepta avec empressement. Dès le lendemain, j'allai chercher la petite fille et la portai à ma femme, qui s'y attacha passionnément. Le comte Bela mourut quelques mois plus tard, tué en duel. Il avait rompu depuis plusieurs années avec sa famille, et Hedwige n'avait plus que des cousins assez éloignés, qui vivaient en France. Personne ne se souciait d'elle et nul ne me disputa la tutelle que je me fis donner sans difficulté, grâce à certaines influences dont je disposais. Peu après je quittai Budapest où j'avais jusqu'alors vécu, pour m'établir à Vienne. C'est là que je connus le comte Karl Würmstein.

—Mais celui-ci connaissait-il la vérité, au moment de son mariage ? interrompit Siegbert qui écoutait avec la plus ardente attention.

—Certainement, je ne la lui avais pas cachée. Il lui plut toutefois de laisser croire qu'il épousait ma fille. C'était une vengeance à l'égard de sa famille et de la société aristocratique qui le repoussaient. Mais en même temps l'orgueil de race qui existait toujours chez lui se trouvait satisfait de ce que, en réalité, ce mariage n'était aucunement une mésalliance.

—Quelles preuves me donnerez-vous de ce que vous avancez là ?

—Si Votre Altesse veut bien jeter les yeux là-dessus...

Il sortit d'un portefeuille plusieurs papiers qu'il tendit au prince.

—Il y a l'acte de décès de ma fille Salomé, l'acte de naissance d'Hedwige, son acte de mariage, fait à son nom véritable... plus une déclaration que j'avais fait signer au comte Baroczy, par quoi il assurait m'avoir remis de bon gré l'entière disposition de sa

soeur et promettait de ne me la reprendre jamais.

Tandis que Siegbert parcourait les pièces qu'il avait prises des mains de l'usurier, une joie immense l'envahissait, le faisait frémir des pieds à la tête.

Quand il eut terminé, il demanda :

—Mais comment expliquez-vous que le comte Würmstein ait toujours gardé le silence sur la véritable origine de sa femme, au risque de causer à ses enfants un tort irréparable ?

—Je lui avais demandé de me laisser le soin de dévoiler cette origine plus tard... quand l'ainée serait la femme d'un grand seigneur très fier, qui me payerait largement une telle révélation.

A cet aveu cynique, Siegbert ne put retenir un geste d'indignation.

—Ah! c'est cela? Odieux, en vérité... Mais qu'était-il donc, ce comte Würmstein, pour accepter cette combinaison infâme ?

Eliezer eut un rictus sardonique.

—Il avait tellement besoin d'argent, Altesse! Par ce moyen, je faisais de lui ce que je voulais... Et puis ça l'amusa de penser que le comte de Hornstedt se croirait uni à ma petite-fille... Un être bien singulier, ce Karl! Il me détestait et ne pouvait se passer de moi!

L'usurier se frotta les mains, en laissant échapper une sorte de rire sourd.

Siegbert eut un froncement de sourcils, en jetant d'un geste sec les papiers sur son bureau.

—C'est bon, vous pouvez vous retirer. Avant de rien conclure, il importe que je prenne des renseignements. S'ils sont satisfaisants, le candélabre est à vous.

—Je le comprends fort bien, et j'attendrai sans crainte que Votre Altesse soit complètement fixée à cet égard, car j'ai en sa parole la plus entière confiance.

Siegbert riposta, d'un ton de dédaigneuse hauteur :

—Je suppose en effet que vous n'avez pas à en douter... Mais n'oubliez pas de me laisser votre adresse.

—Voici, Altesse.

Eliezer sortit une carte de son portefeuille et la présenta au prince qui, d'un geste quelque peu méprisant, lui indiqua qu'il eût à la poser sur le bureau.

Une porte s'ouvrit à cet instant, Myriam et Rachel parurent au seuil du cabinet.

Elles s'arrêtèrent en voyant là un étranger. Eliezer les enveloppa d'un coup d'œil rapide, et dit de sa voix douce :

—Je viens de vous apporter un grand bonheur, madame la princesse. Ne gardez pas trop rancune au vieil Eliezer d'avoir tant tardé à vous faire connaître qu'il n'avait pas l'honneur d'être votre grand-père.

Et, s'inclinant jusqu'à terre, l'usurier quitta la pièce.

A peine la porte se refermait-elle sur lui que Siegbert s'élançait vers sa femme et la prenait entre ses bras.

—Oui, Myriam, le sang de cet Onhacz ne coule pas dans vos veines, ni dans celles de notre petite Rachel! Toutes les ombres sont écartées maintenant... Et il n'y aura plus dans vos

yeux, ma bien-aimée, de ces nuages que j'y voyais trop souvent!

...Dans l'après-midi du lendemain, au retour d'une promenade en voiture, le prince, sa femme et sa jeune belle-soeur s'arrêtèrent devant la Maison des Abeilles. A Mme Sulzer qui accourait aussi vite que le lui permettaient ses jambes raidies, Siegbert dit galement :

—Faites-nous de votre excellent café, Sulzer. Nous allons nous arrêter un instant chez vous... pour vous annoncer une nouvelle. Devinez quoi ?

Tout en parlant ainsi, le prince aidait Myriam et Rachel à descendre. La fillette alla se jeter au cou de l'ancienne femme de chambre.

—Oui, devinez, ma bonne Sulzer! Une chose incroyable!... un rêve!

—Mais je ne sais pas du tout... Je n'ai pas idée...

—Une bonne nouvelle, je vous le répète, Sulzer... une chose qui va vous combler de joie.

—Moi?... moi? balbutia Mme Sulzer, surprise de l'air à la fois moqueur et joyeux de son maître.

—Oui, vous, Martha Sulzer, qui avez fait tout votre possible pour m'écarter de celle qui était pourtant bien légitimement ma femme.

Mme Sulzer recula de quelques pas, en joignant les mains. Elle avait une physionomie tellement consternée que Myriam, toujours charitable, dit à son mari :

—Allons, Siegbert, cesse tes reproches. Cette pauvre Mme Sulzer ne pouvait supporter l'idée que son cher prince aurait pour épouse une descendante d'Eliezer. Il ne faut pas trop lui en vouloir, car il est bien vrai que c'était là pour toi une perpétuelle cause de souffrance. Maintenant qu'elle est écar-

tée, pardonne à cette excellente femme comme je lui ai déjà pardonné moi-même.

Siegbert riposta en riant :

—Oh! toi, tu n'es jamais la dernière quand il s'agit d'indulgence!... Mais calmez-vous, Sulzer, je ne puis en vouloir sérieusement à une fidèle servante comme vous. La preuve en est que vous êtes une des premières à apprendre la nouvelle... la grande nouvelle. Allons, Rachel, tu grilles de la dire! Va, je te le permets.

D'une voix que la joie oppressait, la fillette s'écria :

—Nous ne sommes pas les petites-filles de l'usurier, Sulzer! Notre mère était une comtesse Baroczy!... Dites, n'est-ce pas un rêve?

Les prunelles de Mme Sulzer se dilatèrent, ses mains jointes se levèrent dans un geste qui exprimait bien la stupéfaction la plus complète.

—Hein?... Qu'est-ce que je vous disais, Sulzer?

La voix moqueuse de son maître parut ramener la vieille femme à la réalité. Elle s'inclina en balbutiant :

—Altesse... je suis... je suis trop heureuse!

Siegbert, en s'avançant de quelques pas, lui posa amicalement la main sur l'épaule.

—Allons, ma pauvre vieille Sulzer, vous ne regrettez plus rien maintenant ?

—Oh! plus rien!... plus rien!

Et se tournant vers Myriam qui lui souriait avec bonté, elle ajouta, les larmes aux yeux :

—Je sais bien, madame la princesse, que mon cher maître sera tout à fait heureux près de vous maintenant!

FIN

La Revanche de Myriam

Par DELLY

Sur réception de 75 sous

Nous vous ferons parvenir les trois numéros de La Revue Populaire (juin, juillet et août) contenant le texte entier du magnifique roman d'amour inédit de Delly qui prend fin avec le présent numéro.

Ce roman, *réserve* à la Revue Populaire, est introuvable en librairie.

Commandez-le rapidement. Il sera bientôt trop tard!



Un Amour Mystérieux

I.—PAVILLON A LOUER

Lentement, son cheval butant un peu aux cailloux roulants, Michel Déroches avait gravi la rude et tortueuse montée.

A sa gauche, au delà des monts abaissés jusqu'à elles en successifs agenouillements, les Pyrénées élevaient leurs têtes irrégulières et neigeuses, au-dessus des brumes bleues dont leurs flancs se voilaient, comme pour recevoir plus longtemps les adieux du soleil couchant dont les derniers rayons les coiffaient de rose.

Michel resta longtemps immobile, ébloui, pris du subit et capricieux désir de se fixer dans ce coin sauvage et recueilli, d'y dresser sa tente de désœuvré nomade.

Comme il se redressait, soupirant de l'impossibilité de ce rêve, il aperçut, semblant lui répondre, un écriteau de bois lavé par les pluies et fixé au tronc d'un chêne, sur le bord même du chemin.

La peinture noire des lettres s'effritait; pourtant Déroches put lire: "Pavillon avec jardin à louer". Au-dessous, un index grossièrement tracé indiquait non le pavillon, mais un sentier s'enfonçant, tortueux et plein d'ornières, sous les taillis de la pente.

Il suivait le flanc du coteau, descendant légèrement à droite vers la vallée.

De quel côté se trouvait le mystérieux pavillon? Michel se le demandait, indécis, quand il vit venir, remontant le chemin, un petit âne gris traînant une minuscule voiture. Le harnais de cuir jaune, la forme élégante de la charrette surprirent Déroches.

La voiture était vide. Le petit âne allait bien droit, d'un pas allongé et sûr, en bête qui connaît sa route. La rencontre soudaine d'un cheval, tenu en main, par son cavalier, parut l'émouvoir défavorablement. Il s'arrêta net, renversa ses oreilles et se mit à braire longuement d'une voix désespérée.

—Eh bien! Punch, qu'y a-t-il?

Et Michel, qu'avait absorbé la contemplation de l'équipage abandonné, aperçut venant à lui une jeune fille en grand chapeau de paille blanche, et en robe de toile rouge. Elle avait une jolie silhouette, élégante et fine.

ROMAN COMPLET, PAR

Marie Thiery

En apercevant un étranger, elle parut aussi mécontente que Punch, et certainement plus étonnée. Elle passa pourtant, répondant légèrement au profond salut du jeune homme.

—Pardon... madame... seriez-vous assez bonne pour m'indiquer le pavillon à louer? Est-ce par ici?

Elle se retourna. Cette fois il put voir distinctement le visage levé vers lui. C'était, dans l'auréole de cheveux châtons, ondulants et légers, une pâle et douce figure, aux traits menus comme ceux d'une enfant, avec des lèvres peu colorées et des yeux d'un brun vert très lumineux, en ces instant agrandis par la surprise.

—Le pavillon?

Elle rougit, hésita une seconde, puis finit, brusquement décidée:

—Je vais vous montrer.

Et très vite, tenant son âne par la bride, elle reprit sa marche. Michel suivait à quelques pas, n'osant lui adresser de nouveau la parole. Ils firent ainsi quelques centaines de mètres. Et, presque à la crête du coteau, mais dominant le flanc opposé à celui où était l'écriteau, Michel aperçut des murs gris à demi couverts de lierre, un toit plat en forme de terrasse, à l'angle duquel se dressait un belvédère.

D'abord Michel ne distingua aucune fenêtre à cet étrange logis; mais en approchant, il vit qu'elles étaient fermées de contrevents déteints sur lesquels, à l'unique étage, le lierre courait, envahissant.

Le rez-de-chaussée restait invisible, caché par des lauriers qui poussaient de tous côtés de capricieuses et raides branches. Dans la haie, une grille de bois, jadis verte, était encadrée de piliers en pierre coiffés d'urnes.

La jeune fille arrêta Punch devant cette grille et dit:

—Voilà le pavillon!

—Ah! fit seulement Michel.

Son impression fut immédiatement que cette "maison à louer" devait être inhabitable. Il se retourna: la vue était splendide, les Pyrénées paraissaient tout à coup très rapprochées, dégagées des coteaux. Elles semblaient maintenant un immense bloc d'or en fusion, un cratère monstrueux vomissant une

lave sanglante. Elles seules étaient dans la lumière, les coteaux s'assombrissaient, les entourant d'une ceinture d'ombre.

—Que c'est beau! dit Michel à mi-voix.

—Oui, répondit la jeune fille, c'est beau... Voulez-vous visiter?

Michel hésitait. Il aperçut à quelque distance, sur la même ligne que le pavillon, parmi de grands châtaigniers, des toits de briques et de vieilles murailles.

—Qu'est-ce... cette maison?... Là...

—C'est la Hourquère... chez nous.

—Vous dites qu'on peut visiter, mademoiselle, à qui faut-il s'adresser?

Elle eut un demi-sourire.

—Attendez, là, un instant, dit-elle, et elle s'éloigna suivie de Punch.

Déroches la vit disparaître derrière un portail de bois plein auquel s'arrêtait le chemin. A droite du portail, la haie de lauriers ininterrompue, depuis le pavillon, tournait, descendant la pente jusqu'au taillis où elle se perdait.

Michel attacha la bride de son cheval à une branche et attendit.

Bientôt le sable cria sous un pas dans le jardin même du pavillon. Quelqu'un parut derrière la grille et l'ouvrit. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage brun et maigre, entièrement rasé, aux yeux atones. Il avait les pommettes saillantes, les lèvres minces, un peu rentrées, et portait la coiffure du pays: le béret béarnais en drap bleu. Il salua d'un bref salut, remit son béret et attendit, silencieux, le bon plaisir de Déroches.

—Je puis visiter? demanda celui-ci.

L'homme fit un signe de tête et s'avança vers la maison.

Le jardinet, vu de près, n'était plus qu'une prairie au centre de laquelle se distinguait vaguement le gonflement d'un ancien massif. L'herbe le recouvrant aussi lui donnait l'aspect d'un tombeau abandonné. A cent mètres environ, un mur assez élevé, de construction évidemment récente, barrait la vue, allant des lauriers au coteau qui, du côté Nord, servait de limite au jardin. Vis-à-vis de ce mur, trois marches de marbre gris surgissaient de l'herbe devant le seuil du pavillon. L'homme les franchit en écartant du pied les débris que le vent y entassait depuis peut-être des années. Il chercha à in-

roduire dans la serrure une clef qu'il avait apportée; la serrure sans doute était rouillée, car il fut longtemps à ouvrir. Mais Michel n'y prenait point garde; il examinait l'étrange aspect de cette maison complètement collée au coteau par un de ses angles. On eût dit que cet angle entraînait dans la terre, coupée net et droit comme un mur, jusqu'à la hauteur de la terrasse.

Mais l'homme avait enfin poussé la porte et, sans se préoccuper du visiteur, était entré. Rapidement il ouvrait les fenêtres; les volets écartés faisaient craquer le lierre.

C'était d'abord une pièce étroite et longue, sorte de couloir plutôt, traversant en entier le pavillon. Au bout, une autre porte que l'homme ouvrit pour donner plus de jour. Les murs de ce couloir étaient recouverts de boiserie d'un gris éteint; la peinture par places se lézardait, soulevée en longues écailles qui laissaient voir la couleur plus sombre du bois. A droite et à gauche deux portes. Michel franchit celle de gauche.

"La salle à manger, j'imagine", se dit Michel.

Une porte au fond, donnait dans une petite pièce aménagée en cuisine. Cette cuisine communiquait, non pas avec le corridor, mais directement dehors. Michel revint dans le couloir, le traversa et pénétra dans un salon étroit, long de la longueur du couloir et bizarrement éclairé par deux fenêtres se faisant face à chaque extrémité. Michel se souvint que le mur de ce côté touchait à la pente. On y voyait mal. Déroches entendait l'homme bizarre et muet, gardien de ce lieu mélancolique, ouvrit les fenêtres du haut. Il monta. Au-dessus de la salle à manger et de la cuisine se trouvaient deux chambres Louis XV inconfortables et charmantes.

Michel voulut voir ce qui se trouvait au-dessus du salon. Sur la longueur deux portes. La première, large ouverte, donnait accès dans une sorte de bibliothèque, aux murs couverts de rayons chargés de livres en désordre. Là, commençait l'escalier menant au belvédère et à la terrasse. Devant l'autre porte, Michel trouva le gardien. Les lèvres un peu frémissantes, il semblait vouloir parler, mais il se contenta de hausser les épaules et, après une courte hésitation, laissa passer le visiteur. Michel eut un cri de surprise joyeuse.

On avait, avec des cloisons, effacé les angles et formé un boudoir arrondi dont le plafond peint représentait des amours et des roses sur fond azur. Les murs disparaissaient sous une soie crème à rayures d'un vert mourant sur lesquelles de larges rubans d'un rose atténué se tordaient et s'envolaient en coques régulières. Deux fauteuils bas, un pouf et les draperies de la fenêtre étaient de même étoffe.

Il y avait un bonheur-du-jour en bois de rose, une psyché de même bois et, ce qui ravit Michel, près de la cheminée étroite et haute, se voyait, sous une housse de soie blanche, la forme d'une harpe. Vivement il s'approcha, prêt à soulever la housse. Une exclamation d'horreur l'arrêta. Il se retourna. L'homme était resté sur le seuil, et regardait avec des yeux épouvantés ce délicieux boudoir de jeune marquise et

surtout la harpe, dont le pied doré dépassait le voile qui la recouvrait.

Pour la première fois, l'homme parla.

— Laissez, monsieur... laissez cela!...

Et une telle émotion vibrât dans sa voix que Michel obéit... se recula.

Impressionné, il se hâta vers l'escalier, vers le plein air. Son cheval frappait du pied, impatient. Les Pyrénées étaient maintenant d'un azur plus pâle. L'air était parfumé. Punch, là-bas, dans son écurie, se mit à braire. Michel crut voir les yeux bruns, le visage pâle de l'inconnue qui l'avait amené là. Sa mauvaise impression s'évanouit.

— Qui donc loue ce pavillon? demanda-t-il à son guide.

— Mademoiselle... non, Monsieur.

— Monsieur qui?

— Monsieur Mac-Lervy... là.

Et il indiquait la Hourquère.

— Pourra-t-il me recevoir?

— A cette heure-ci? oh! non... non!

— Est-ce l'heure de son souper? Est-il si tard?

Mais l'homme sans doute était las d'avoir tant parlé. Il hocha la tête et dit seulement:

— Demain... le matin plutôt.

Et, après un bref salut, il ferma sur lui la vieille grille et disparut.

Michel se souvint du grand mur: par où l'homme rejoignait-il la Hourquère?

— Singulière maison — singulières gens! se dit-il — je ne reviendrai certes pas.

Et détachant son cheval, il reprit sa route.

II.—LE BOUDOIR DE FLEURETTE

— Voulez-vous faire passer ma carte à M. Mac-Lervy?

La vieille femme qui avait répondu au coup de sonnette de Michel Déroches à la porte de la Hourquère, prit la carte que le jeune homme lui tendait sans cesser de la couvrir d'un inquiet et triste regard et, s'effaçant, le fit entrer.

La porte, arrondie en cintre vitré, donnait sur une sorte de galerie dallée. Sur les murs, recouverts de boiserie, comme ceux du pavillon, étaient accrochées de vieilles gravures que Déroches apprécia d'un coup d'oeil, tout en suivant la vieille femme qui le guidait maintenant vers le salon.

Une portière se souleva et M. Mac-Lervy parut. C'était un homme de haute taille au visage émacié, d'une pâleur bistrée; il avait une barbe noire, soyeuse et longue.

Il s'avança vers Michel dont il tenait la carte:

— Monsieur Déroches, n'est-ce pas? — Enchanté...

Il tendait la main.

Michel, un peu surpris de cette cordialité d'accueil, s'inclina, serrant la main tendue. Et tout de suite, au contact des doigts souples qui s'attardèrent — deux secondes peut-être — sur les siens, il eut très vite l'impression que cet inconnu prenait place dans sa vie — une place d'où il ne pourrait le chasser, impression fugace, vite oubliée dans la causerie où M. Mac-Lervy l'entraîna.

On parla peu du pavillon; le propriétaire paraissait désirer que cette visite d'affaire fût une visite amicale. Et sous le charme un peu inquiétant émanant de son hôte, Michel suivit

l'impulsion qu'on lui donnait. Quelque chose cependant l'arrêtait, le gênait, comme quelque chose l'avait arrêté dans son admiration pour le jardin merveilleux de la Hourquère. Il comprit ce qui gênait sa sympathie: C'était le regard.

M. Mac-Lervy avait d'admirables yeux d'un gris sombre où passaient de brusques reflets métalliques vite éteints, comme noyés dans une ombre soudaine. Alors les prunelles paraissaient noires et le regard devenait d'une douceur caressante, presque suppliante, comme un regard de femme.

Mac-Lervy avait beaucoup voyagé. Il parlait de l'Inde, où Déroches n'avait fait que passer, en admirateur et en érudit. Et Michel se détendait, jusqu'au moment où la lueur passait, rapide, et lui redonnait une sensation de malaise.

— Vous avez vu Muriel hier? dit tout à coup Mac-Lervy; je voudrais vous présenter à mon autre fille.

— J'en serai très heureux... et puis, n'est-ce pas, je vous demanderai de revoir le pavillon?...

— Certainement, nous irons ensemble.

Il choisit parmi les breloques cliquettantes à sa chaîne de montre un très petit sifflet d'or et l'approcha de ses lèvres. Il siffla deux fois.

— Une habitude, rapportée de mes voyages. Rien ne vaut cette sonnette-là, dit-il souriant.

La portière par laquelle était entré Mac-Lervy se leva de nouveau et un homme parut en tenue correcte de valet de chambre. Mac-Lervy fronça les sourcils.

— J'ai sifflé deux fois, Hamed, donc ce n'est pas pour toi... Depuis quand Mary ne répond-elle plus?

Tandis que le valet de chambre s'éloignait, son maître expliqua:

— Hamed est un Indien ramené par moi; un vrai chien fidèle; un chien hargneux parfois, mais je tiens à lui, finit-il d'un ton insouciant.

"Mary" arriva. Michel reconnut la vieille femme qui l'avait introduit. Elle le regarda de son regard triste qui devint craintif en se fixant sur son maître.

— Mary, voulez-vous prier Mlle Gladys et Mlle Muriel de venir?... Elle aussi, dit Mac-Lervy, je l'ai ramenée de là-bas, mais elle est d'Irlande comme moi. C'était la nourrice de Gladys. Je serais enchanté, poursuivit M. Mac-Lervy, que vous vous laissiez charmer par notre site solitaire, notre belle vue... Il y a fort longtemps que je n'ai fait acte de propriétaire en visitant le pavillon. Cette propriété m'est arrivée par héritage, voilà des ans de cela. Je n'y suis pas venu... tout de suite. Ah!... voici mes filles... M. Déroches; miss Gladys Mac-Lervy, miss Muriel...

Muriel portait encore sa robe rouge. Elle sourit à Michel d'un sourire un peu inquiet en lui tendant la main. Mais Michel répondit distraitement au "shake-hand" de la jeune fille.

Gladys l'obsédait par son incontestable et frappante beauté. Elle était très grande et mince au point que sa taille onduleuse, un peu penchée, donnait une impression de faiblesse et de fragilité.

Sa robe de mousseline blanche aux plis mous, sans autre ornement que le

ruban blanc de la ceinture, dégageait le cou un peu long, gonflé comme celui d'une statue grecque. La tête paraissait très petite, malgré l'extrême légèreté des cheveux très bouffants aux tempes et mordus mollement sur la nuque. Elle était brune; ses yeux, qu'agrandissait un grand cercle de bistre, étaient d'un noir profond comme une nuit d'abîme, et son regard restait doux, implorant et nostalgique. Elle avait une bouche aux lèvres saillantes, trop rouges, entrouvertes sur de fines et courtes dents d'un éclatant émail bléuté.

Dans le pays de son père, elle eût été seulement "picturesque". Là, dans ce coin de pays solitaire, elle était inattendue et captivante. De toutes les surprises éprouvées par Michel depuis sa rencontre de la veille avec Muriel, celle que lui procurait Gladys était la plus profonde.

Quand ils quittèrent tous les quatre, la Hourquère pour se rendre au pavillon, se précisaient, s'affirmaient en Déroches la volonté de louer cette bicoque étrange, quitte à l'abandonner un beau matin avec armes et bagages, au gré de sa capricieuse humeur.

— Passons par ici, dit M. Mac-Lervy en s'engageant dans une allée qui coupait la châtaigneraie.

Il les guida vers la grande muraille masquée du côté de la Hourquère par une haie de bambous. Il en écarta un peu les tiges et démasqua une porte étroite et basse.

— Ces bambous ont tout envahi, dit M. Mac-Lervy, il faudra les faire couper. Si M. Déroches loue, j'entends que nous puissions nous visiter sans faire le tour par le grand chemin.

— Oh! dit Muriel qui paraissait contrariée de la route suivie, ce que vous appelez le grand chemin est bien à nous et personne que nous n'y vient jamais.

— N'importe; et comme cette serrure marche mal! Vous aurez votre clef, monsieur Déroches. La pensée de votre bon voisinage me séduit de plus en plus: voilà des années que je n'ai eu le plaisir d'une causerie comme celle de ce matin.

Il se tut un instant et reprit, la voix tout à coup changée et comme contrainte:

— Je ne sors jamais.

Quand ils furent dans le petit jardin du pavillon, dont l'abandon, sous la splendeur du midi approchant, semblait plus sauvage mais non plus mélancolique, M. Mac-Lervy s'indigna. Comment avoir laissé sans soins ce jardin! Il en était confus, mais on allait le remettre en état... tout de suite.

— Vous entendez, Muriel? Vous ferez venir les ouvriers nécessaires.

— Oui, père.

Michel surprit le regard de détresse que jeta Muriel à son père. Bien qu'il ne comprit pas en quoi l'arrangement de ce jardin pouvait la troubler, il s'écria, entraîné malgré lui:

— Non, s'il vous plaît, ne faites rien toucher pour moi... Si je me décide à m'installer ici, ce me sera un très grand plaisir de remettre en état le jardin suivant ma fantaisie, si vous le permettez.

— Comment donc! vous êtes un locataire délicieux... Faites ici comme chez vous si vous voulez me complaire.

Le pavillon aussi avait perdu son aspect morose. Déjà les fenêtres étaient ouvertes.

Ah! dit M. Mac-Lervy, Jean, le jardinier, vous ayant vu arriver ce matin, est venu ouvrir. C'est à lui que vous avez eu affaire hier soir... Etes-vous monté au belvédère? poursuivit M. Mac-Lervy, tandis qu'on parcourait les pièces en désordre; on y a une vue ravissante.

— Non, dit Michel, je me suis arrêté ici.

Et, le premier, il pénétra dans le boudoir rond.

Gladys le suivait. Elle s'arrêta au beau milieu de la pièce, regarda fixement la harpe; ses sourcils se froncèrent, elle pâlit un peu et ses yeux se durcirent comme sous un effort de pensée — elle passa la main sur son front. Michel la regardait, étonné. Mais son père aussi s'apercevait de l'attitude de la jeune fille. Il s'approcha d'elle et dit seulement à demi-voix: "Gladys!"

Elle leva les yeux, son regard croisa le regard de son père. Il répéta: "Gladys!" Alors elle poussa un léger soupir, baissa la tête et sortit.

Michel, penché à la fenêtre, la vit traverser le jardin sans se hâter ni s'attarder, sans se retourner. Elle ouvrit la petite porte dans le mur et disparut.

— N'est-ce pas, demanda la voix tranquille de M. Mac-Lervy, que cette pièce est charmante? C'est la seule qui soit restée meublée comme elle l'était du vivant de Fleurette... Fleurette de Croix, comtesse de Lesbiac. C'est pour elle que son époux qui, par grande jalousie, l'enleva toute jeune aux joies de la cour, avait fait construire en ce lieu sauvage la Hourquère, encore désignée dans les vieux actes sous le nom de château de Lesbiac. Hourquère veut dire Fourche; un château féodal dont nul vestige ne demeure, existait non loin d'ici, et les fourches patibulaires se dressaient au lieu même où se trouve notre maison. Est-ce ce souvenir qui déplut à Fleurette?

"Elle fit ajouter ce pavillon à la Hourquère qu'elle refusa d'habiter. Son esprit s'était troublé à force d'ennui; elle en vint à accuser son mari de lui vouloir du mal et lui refusait souvent l'entrée du pavillon. On prétend qu'il trouvait moyen, malgré tout, de s'y introduire. C'était un terrible homme dont la réputation avait été quelque peu compromise lors du procès de la Mauvoisin... Cela suffisait pour le faire accuser de sorcellerie. Quoi qu'il en fût, un beau matin, et sans que la porte du pavillon ait été ouverte — la clef était restée à l'intérieur — les femmes de la comtesse trouvèrent la cage vide. Elles n'osaient aller en prévenir le comte, lorsque lui-même les fit appeler: leur maîtresse agonisait doucement dans la chambre de parade du château, à elle destinée et où jamais elle n'avait consenti à demeurer.

— C'est délicieux et inquiétant un peu, cette légende, dit Michel.

— Ce n'est pas une légende.

— Vous avez de vieux parchemins l'attestant?

M. Mac-Lervy sourit un peu.

— Mieux que cela; mais j'espère ne pas vous avoir effrayé ni détourné de

devenir notre voisin par le souvenir de Fleurette.

— Tout au contraire — et si je pouvais espérer que l'ombre de la comtesse parfois revint ici me rendre visite, cela me déciderait.

Il riait. Mac-Lervy dit gravement:

— Il ne faut jamais braver l'inconnu... Mais suivez-moi, continua-t-il, je vais vous montrer quelque chose d'admirable... Muriel nous a déjà précédés sur la terrasse — rejoignons-la.

Le premier il s'engagea dans le petit escalier menant au belvédère, Michel le suivit.

Appuyée à la balustrade de la terrasse, Muriel regardait au loin vers le nord, au delà du coteau dont la terrasse dominait le faite embroussaillé, brusquement abaissé en pente rude. Elle se retourna au cri d'admiration échappé à Michel: "Que c'est beau!" Comme la veille, elle dit de sa voix calme et douce: "Oui, presque trop beau!" Michel comprit ce qui l'avait rapproché d'elle la veille.

Il eut la brusque intuition qu'elle souffrait d'il ne savait quelle secrète souffrance.

L'impression de recul éprouvée plusieurs fois le fuyait; il s'abandonnait au charme des choses, au charme de ses hôtes. Et lorsqu'il partit, Déroches était locataire du pavillon — sans bail — libre de s'en aller quand bon lui semblerait.

Michel s'affirmait cette liberté rassurante. Mais, quoi qu'il en eût, elle lui paraissait illusoire... Qui donc cependant pourrait le retenir...

III.—GLADYS ET FLEURETTE

Contrairement aux prévisions de Michel, Jean s'acclimatait plus vite que son maître à leur vie d'ermite. Dans le jardinet rempli de fleurs par un horticulteur venu de la ville, le valet de chambre-jardinier trouvait à occuper ses loisirs, et l'atavisme aidant, Jean se découvrait une vocation insoupçonnée. Sur des rosiers transportés à grand-peine entre deux floraisons, des roses d'arrière-saison s'annonçaient en boutons bien nourris, que Jean surveillait, échenillait jalousement.

Michel, son installation achevée, trouvait longues parfois les heures, d'autant plus qu'il n'avait pas revu ses voisines. M. Mac-Lervy étant souffrant, chaque jour Jean, envoyé aux nouvelles, rapportait la même réponse: "M. Mac-Lervy se remettait lentement."

C'était le dixième jour que Michel passait dans une entière solitude. Il avait formé le projet de faire une longue excursion à la découverte, en suivant le faite du coteau. Mais dès le matin une pluie fine s'était installée, menaçant d'être tenace. Elle tombait avec un bruit léger de feuilles fouettées. Parfois un peu de vent la déchirait, la repoussait, brusquement épaissie en nuée; puis, le vent passé, les gouttes reprenaient leur régularité exaspérante.

Vers midi, le ciel s'épaissit encore, la pluie redoubla. Jean, debout à l'entrée du pavillon, contemplait d'un air béat cet arrosage céleste sous lequel reverdisaient ses chères plantes.

—Monsieur a vu? Les héliotropes se redressent et sur le rosier du coin, là-bas, il y a un peu de couleur dans un bouton... "elle" sera rouge... Les reines-marguerites comètes ont leurs rubans tout échevelés... Monsieur a vu?

Mais "Monsieur" se lassait un peu du spectacle, et pour oublier le mauvais temps, il se réfugia dans le boudoir. Au hasard, il prit quelques livres dans la bibliothèque et, installé dans une des bergères enrubannées, il en ouvrit un.

C'était un très vieux livre, relié en peau, écrit en vieux caractères dans un style un peu diffus. On y traitait de magie. Magie blanche et magie noire, dont on effleurait les secrets, sans toutefois les approfondir.

"Or, là étant restée la sorcière et sans être éloignée du feu qu'elle attisait, elle commanda à la demoiselle Marguerite de s'en venir là, et oncques n'estant sorti du lieu pour l'aller quérir, elle arriva. Une heure écoulée qu'il fallait pour la route. Elle parut toute dolente et apeurée, ne pouvant es moi comprendre pour quoi elle venait céans."

Le sable cria sous un pas pressé, Michel regarda: M. Mac-Lervy venait sous l'averse. Quelques instants plus tard, Jean l'introduisit.

—Eh bien! mon cher voisin, que devenez-vous par cet affreux temps? Je pensais que vous vous ennuyiez assez pour que ma visite soit vraiment la bienvenue.

—Elle l'eût été en tout temps... Mais êtes-vous parfaitement remis pour sortir sous cette pluie battante?

—Remis? Je n'ai jamais été aussi bien portant. J'ai souvent de ces malaises qui durent quelques jours et disparaissent brusquement, comme ils sont venus... n'y faites pas attention. Vous lisiez, quoi donc? des livres de sorcellerie, de sorcellerie! répéta-t-il en riant, et par un jour maussade comme celui-ci! Brrr... J'ai bien fait de venir. Que lisiez-vous?

—Mon Dieu, tout simplement en vieux style un roman d'hypnotisme.

—Ha! ha! Et... vous y croyez?

—A l'hypnotisme? La science elle-même en a fait la preuve.

—La science! que de choses lui échappent encore!

—J'ai vu dans l'Inde, reprit Michel, à Lucknow, un derviche qui marchait les pieds traversés par des bambous en sifflet; un autre s'est élevé de terre devant moi. Etaient-ils en état d'hypnose ou étais-je, moi, dupe de leur supercherie?

—Vos derviches étaient certainement des hypnotiseurs de premier ordre. Ils suggestionnaient leurs spectateurs. Vous avez cru le voir.

—Oui, un vieillard, un brahme m'a dit cela là-bas... Quelle force qu'un tel fluide!

—Nous en avons, vous et moi, tout autant peut-être, avec cette différence que nous n'avons pas la volonté suffisante pour nous en servir.

—Oh! oui, la volonté...

—C'est la plus grande des puissances.

M. Mac-Lervy eut un demi-sourire et reprit:

—J'aimerais que Gladys soit ici...

Il regarda sa montre.

—Dans deux minutes, dit-il posément, elle sera là.

Michel se souvint de ce qu'il venait de lire: "Elle commanda à la demoiselle de s'en venir là, et oncques n'estant sorti du lieu pour l'aller quérir, elle arriva toute dolente..."

—Me voilà.

Michel eut un sursaut. Il n'avait entendu ni ouvrir, ni refermer la porte... et Gladys était derrière lui.

—Oh! mademoiselle... avec ce temps! Vous êtes mouillée...

Il se troublait. Elle posa sur lui ses grands yeux un peu fixes.

—Mouillée? oh! non.

Sans quitter des yeux son père elle s'assit.

—C'est bien, dit Mac-Lervy. Mais aujourd'hui mieux vaut ne pas troubler davantage notre hôte, que les vieux grimoires paraissent avoir impressionné...

Il riait.

—Vous vous moquez de moi, dit Michel, mais je ne comprends pas...

—N'aimez-vous pas un peu de mystère? interrompit M. Mac-Lervy. Nous reprendrons cette conversation quelque jour... Allons, mon voisin, je vous enlève à votre solitude... Suivez-nous à la Hourquère. Il y a en ce moment une accalmie faite exprès pour nous. Venez, Gladys vous fera de la musique.

Michel se laissa faire.

Dans le vestibule, Mac-Lervy jeta sur lui un long collet dont il rabattit le capuchon.

—Et vous, Gladys, avez-vous un manteau?

Il souriait, en regardant Michel d'un sourire ambigu, et paraissait guetter l'effet de la réponse, pourtant bien simple, de Gladys.

—Un manteau, dit la jeune fille... Mais non.

—Vous n'aviez rien sur vous pour venir? s'écria Michel.

—Rien.

—Mais... vous n'étiez pas mouillée... et il pleuvait à torrents à ce moment-là?...

—Un bon génie la protégeait sans doute, railla Mac-Lervy. Cher ami, prêtez un parapluie à ma fille et... en route, n'est-ce pas?

Jusqu'au moment où ils rejoignirent Muriel dans le grand salon de la Hourquère, M. Mac-Lervy narra sans arrêt comme s'il eût voulu empêcher Michel de poursuivre un sujet inquiétant.

Pauvre Muriel! Plus que jamais, elle parut à Déroches attristée d'une peine secrète. Elle avait, durant les quelques jours qu'il était resté sans la voir, pâli encore et ses yeux agrandis étaient cerclés de bistre.

—Avez-vous été souffrante? lui demanda-t-il anxieusement.

—Malade? Oh! non, je ne suis jamais malade. Seulement...

Elle jeta un craintif regard sur Gladys et sur son père qui cherchaient ensemble de la musique.

—Seulement? reprit Michel.

Elle n'acheva pas. Elle leva les yeux sur lui, ses yeux glauques où toujours il croyait lire une prière.

—Vous êtes bien bon de vous préoccuper de moi, dit-elle.

Et son air de gratitude était si peu en rapport avec la question de Michel qu'il s'en étonna et ne sut que dire.

Quand il revint au pavillon, un peu plus tard, Déroches trouva son domestique en extase devant ses rosiers. Il paraissait oublier la pluie qui tombait toujours, dans une contemplation joyeuse.

—Monsieur... Que Monsieur veuille bien s'approcher...

Plein de condescendance, Michel obéit.

—Monsieur voit? continua Jean.

—Que dois-je voir?

—Là!... cette rose... Dans deux jours elle sera tout à fait épanouie... Monsieur, depuis tantôt quinze ans que j'ai quitté le jardin de mon père pour me placer, c'est la première fois que je vois pousser une rose en pleine terre! Ça m'éblouit, Monsieur, ça me transporte!

—Tant mieux, Jean... Voulez-vous quitter ces transports pour me servir à dîner?

Le lendemain, le premier rayon de soleil éveilla Michel. Le ciel était d'un bleu exquis; de la terre rafraîchie montait de légères vapeurs d'or; l'horizon était rose encore. Plus trace ne restait du mauvais temps de la veille et Michel, tenté par la beauté du matin, se décida à sortir.

Il sonna. Contrairement à son habitude, Jean fut lent à répondre. Il arriva enfin, mais avec un visage si défait que son maître en fut frappé.

—Qu'avez-vous, Jean?

—J'ai... Que Monsieur m'excuse, je ne peux pas l'expliquer à Monsieur.

—Et pourquoi cela?

—Parce que Monsieur se moquera de moi.

—Pas du tout...

—Je m'en suis bien moqué moi-même d'abord... Pas après... parce que... après...

—Je ne me moquerai pas de vous.

—Si! Monsieur ne pourra pas s'en empêcher. Monsieur croit-ils aux revenants?

—Allons bon! Non, je ne crois pas aux revenants.

—Ah! moi non plus, Monsieur, moi non plus!

—Alors, pourquoi en parlez-vous?

—Parce que... parce que... enfin... Monsieur, je n'y crois pas... en général... mais il y a des cas... Cette nuit, je...

—Je ne vous ai jamais vu ivre, Jean...

—Je suis à jeun! cria le valet de chambre offensé.

—J'espère, poursuivit son maître, que vous ne devenez pas fou... Vous avez eu un cauchemar; vous dormiez encore quand je vous ai sonné... Vous...

—Dormir! Je n'ai pas fermé l'oeil depuis... depuis...

Il s'approcha de Déroches et dit très bas: "Depuis minuit."

—Là! c'est complet! Votre revenant est exact au moins.

La figure de Jean était si effarée que Michel se mit franchement à rire.

—Monsieur se moque de moi... J'en avais bien prévenu Monsieur.

—Non, je ne me moque pas; mais je voudrais comprendre.

—Eh bien! monsieur, voilà, fit Jean résolument. Je vais tout vous dire par le menu.

La présence de Michel, le grand jour, produisaient leur effet. La voix de Jean s'affermait.

—Voilà... Cette nuit... à minuit, monsieur, juste... la sonnerie de la grande horloge du château s'entend d'ici, Monsieur sait... A minuit, donc, j'ai été éveillé par la sonnerie de cette horloge... Dong! dong! dong! Monsieur a remarqué comme elle sonne d'une drôle de voix? On dirait une cloche d'église pour un enterrement. A peine le douzième coup fini, voilà que la petite pendule du boudoir, là haut, se met à sonner: Dig! dig! dig! Monsieur sait qu'elle a une petite voix pointue de vieille enrouée?

—Cette pendule ne marche pas!

—Je sais bien. Mais quand Monsieur a voulu la faire marcher, elle a sonné, je m'en souviens bien. Enfin, je la reconnais et je me dis, comme Monsieur, maintenant: "Cette pendule ne marche pas!" et j'ajoute même: "Tu rêves!" Alors, j'allume une bougie pour voir si je suis bien éveillé.

—Et l'étiez-vous? demanda gravement Déroches.

—Oui, Monsieur, ça j'en suis sûr... Mais j'avais un poids sur le coeur... là... et puis la tête lourde...

—La migraine, dit Michel.

—Enfin, poursuivit Jean, je reste là, assis sur mon lit, à me demander quelle pendule autre que celle du boudoir peut bien avoir ce "dig! dig!" pointu, quand j'entends... Monsieur ne va pas me croire...

—Si! j'y suis tout disposé.

—J'entends remuer à l'étage de Monsieur. Je me dis: "Tiens! Monsieur est levé." Tout de suite, la pensée me vient que Monsieur a peut-être sonné sans que j'entende, que Monsieur a peut-être besoin de moi... Je monte. Ma lumière dansait... Il y avait des ombres qui remuaient... Enfin, j'arrive. Monsieur, on marchait dans le boudoir!

Jean s'arrêta pour guetter l'effet de son récit. Mais Michel était occupé à faire mousser le savon sur sa joue gonflée et sa physionomie ne laissait rien paraître de ses impressions. Il dégonfla sa joue et dit froidement:

—Ça pouvait être moi.

—Monsieur? Oh! c'était Monsieur!... Alors, Monsieur joue de la harpe?

—Qu'est-ce que vous racontez?

—Monsieur ne voulait pas le dire? Alors, je regrette, fit Jean qui s'épanouissait.

—Voyons, continuez.

—Puisque c'était Monsieur...

—Continuez comme si ce n'était pas moi.

—Pourquoi faire? Pour que Monsieur puisse encore se moquer de moi? Le fait est que je le mérite... Oh! non... quand on pense, et Jean riait, riait, quand on pense que j'ai cru, enfin, cru, c'est une manière de parler—mais, n'est-ce pas? je ne connaissais pas ce talent-là à Monsieur, moi... Enfin, pour obéir à Monsieur, quand j'arrive dans ce couloir et que j'entends marcher, je me dis: "Monsieur est là?" Monsieur voit? Je l'avais deviné. Sans la harpe, j'allais frapper, m'informer si Monsieur cherchait quelque chose, quand... trrrim! la!... la!... la!... la!... voilà que ça—pardon!—que Monsieur joue... Alors, j'ai eu une peur! non, une peur! Etait-ce bête! Je me suis sauvé... Je n'ai même pas pensé à entrer chez Monsieur... et je...

—Voulez-vous aller chercher mon café, Jean? Je veux sortir.

Jean, ravi de la solution de l'aventure, ne prêta pas la moindre attention à l'accent bizarre de son maître. Il descendit, riant toujours.

Dès qu'il se fut éloigné, Michel essuya son visage qui, dans la glace, lui parut un peu pâle, et rapidement se dirigea vers le boudoir.

—Cet animal rêve, murmura-t-il.

Mais en ouvrant la porte, il eut un mouvement de surprise, presque d'effroi; la petite pendule, arrêtée la veille encore, remuait, en un petit tic tac l'assé, le minuscule soleil qui lui servait de balancier, et la harpe étincelait de toutes ses dorures auprès de la housse jetée à terre.

Longtemps, Michel contempla le boudoir coquet et paisible dont les tons s'avivaient à la lumière matinale. Puis, il alla vers la harpe et replaça la housse de soie citron.

Jean le retrouva dans sa chambre, achevant de s'habiller, et comme il voulait reparler de ses terreurs, Michel dit paisiblement:

—Une autre fois, si vous entendez du bruit, attendez que je vous sonne pour monter.

La première pensée de Déroches avait été d'aller raconter à son hôte ce qui s'était passé dans le boudoir. Il y renonça; Marc-Lervy ne manquerait pas de le railler et, de même que Jean, il redoutait la raillerie. Pourtant, deux faits certains, auxquels vainement il cherchait une explication naturelle, s'étaient produits cette nuit-là. On avait découvert la harpe et mis en marche la pendule... Or, Jean était incapable de jouer la comédie pour duper son maître, de la jouer surtout avec ce naturel. Jean écarté, il ne restait plus que lui-même; était-il donc somnambule?

Il renonça à sortir et s'enferma dans le boudoir, refaisant son enquête.

Sous la housse la harpe ne vibrerait pas, et les amours du plafond souriaient parmi leurs guirlandes.

Michel découvrit la harpe, l'effleurait des doigts: chose extraordinaire, elle était accordée... Il avisa tout à coup sur le tapis un petit mouchoir de dentelle. Il s'en saisit et le reconnut: Gladys l'avait, la veille, entré dans sa ceinture. Sans doute, l'avait-elle laissé glisser.

Il ouvrit le bonheur-du-jour et l'y setra.

Le petit meuble était presque vide. Sur la planchette du milieu traînaient quelques feuilles de papier à lettre, des plumes, un encrier. Michel venait là souvent s'installer pour écrire.

Il allait refermer, lorsqu'il crut voir une rainure qu'il n'avait pas encore aperçue, à demi perdue dans les veines du bois. Il y glissa une épingle, la rainure s'élargit, un petit panneau se rabattant mit à découvert une cachette.

Michel sentit battre son coeur, comme si, de cette cachette, allait surgir le mot de l'énigme qui l'inquiétait.

Il y avait là un cahier de papier mince couvert d'une fine écriture à l'encre un peu jaunie.

Déroches s'assit et lut, curieux et ému.

L'orthographe était fantaisiste, comme souvent celle de nos aïeules; mais le style ne manquait ni de grâce ni de charme.

"Faut-il que tristement ait été déçu mon coeur pour que me vienne la pensée de confier à ce papier discret mais impassible, hélas! les peines dont je suis dolente. Quand, au nom du comte Raoul de Lesbiac, on m'est venu quêrir en le couvent où je voulais vivre, que ne suis-je morte plutôt que de suivre le messager... morte au milieu de mes compagnes qui m'eussent du moins pleurée."

Le comte de Lesbiac! Ainsi ce journal caché là était celui de Fleurette. C'était bien elle, en effet, et toute son histoire, telle que l'avait contée Mac-Lervy.

Michel lisait...

C'était d'abord le rappel déchirant du bonheur si vite envolé; puis très vite, le désenchantement, les injustes reproches de Raoul la forçant à se renfermer en elle-même; ses maladroits efforts ne faisant qu'éloigner d'elle un mari toujours désespérément adoré et, peu à peu, l'aversion de Raoul remplaçant la tendresse des premiers temps.

Les dernières lignes du cahier étaient incohérentes:

"Hier encore, Raoul m'est apparu, sans que mes femmes m'aient pu prévenir de son arrivée. Il me dit qu'il me fallait venir le trouver. Je refuse. Je le hais d'amour!... Cette nuit, on m'a fait peur et mal aussi... J'ai bu la liqueur... Demain... ce soir, ce soir... je me sauverai d'ici et les portes resteront closes!... J'ai bu la liqueur—encore..."

Le cahier finissait là.

Troublé, Michel relut les tristes confidences. Il avait la confuse impression d'avoir violé un mystère et sans qu'il put s'expliquer pourquoi il se sentait résolu à ne parler à quiconque de sa découverte. Pieusement, il remit en place le petit cahier.

IV.—UNE ROSE

L'orage, menaçant depuis le matin, venait d'éclater. L'air surchauffé était irrespirable. Une buée chaude s'étendait sur les coteaux et les plaines. Le ciel n'était plus qu'une voûte plombée déchirée par des éclairs; les montagnes paraissaient très pâles, vaguement éclairées d'un reflet venant on ne savait d'où. Des gouttes larges et lourdes s'écrasaient sur le sol ou heurtaient avec un bruit de grêle, la fenêtre contre laquelle Gladys s'appuyait, les bras levés plus haut que la tête, les doigts un peu crispés.

Tandis que Muriel s'empressait à remettre en ordre ses papiers, Michel entra. Gladys alla vers lui la main tendue.

—C'est si courageux à vous! dit-elle souriante.

Il acquiesça gaiement.

—Bonjour, miss Muriel; vous avez l'air grave aujourd'hui, presque sévère... Comme le jour où je vous ai rencontrée suivant Punch et où vous paraissiez si fâchée de me voir là.

Elle secoua la tête.

—Vous, monsieur, vous semblez très spécialement satisfait aujourd'hui.

—Vraiment?... Je me sens au contraire tout à fait dramatique.

—Oh!

—On m'a volé!

—Volé! s'écrièrent les jeunes filles.

—Beaucoup? demanda Gladys.
—Une seule chose, mais il paraît que cette chose est très précieuse... Du moins, Jean l'affirme. Et il gémit tellement depuis qu'il s'est aperçu de sa disparition, que je me suis sauvé pour ne plus l'entendre.

—Qu'est-ce? dites vite, demanda Muriel, amusée par le ton de plaisanterie de Michel.

—Devinez.

—Un objet d'art?... un meuble?... un bijou?

—Bijou... si l'on veut! Objet d'art. oui... mais bien éphémère...

—Dites vite!

—C'est... la première rose de mon jardin.

—Une rose! vous avez des roses!... chez vous!

Les jeunes filles se regardaient, éperdues.

—Oh! murmura Muriel, des roses!... Je n'avais pas fait attention.

Suffoqué par l'effet produit, Michel contemplait les deux soeurs que la même épouvante pâlisait.

—Il ne faut pas, supplia Muriel, que père les voie jamais!

—Mais enfin... expliquez-moi?... Je ne saisis pas.

Gladys hocha la tête.

—Je ne sais rien... sinon que père adore toutes les fleurs et que la rose seule le rend...

—Le rend malade... interrompit Muriel, hâtivement. Père est très nerveux... et... il vaudrait mieux ne pas lui parler de ceci, monsieur Déroches?

—Est-ce que le nom seul de la rose?...

—Le nom, oui, rien que le nom... surtout le nom!

—Dois-je arracher mes rosiers? raila Déroches, trouvant à part lui bien absurde cette nervosité chez un homme.

—Non, oh! non... seulement.

Muriel jeta à Michel un regard si plein d'angoisse que toute son envie de se moquer tomba. Il dit très sérieux:

—Beaucoup de personnes ont ainsi des antipathies nerveuses... tout à fait physiques, pour des objets ou des animaux très insignifiants aux yeux des autres... Je garderai mes rosiers qui, du reste, ne sont pas sur le passage que suit M. Mac-Lervy pour venir au pavillon. Et sitôt qu'une rose sera en bouton, je la couperai... elle achèvera de fleurir dans ma chambre ou dans le boudoir vert de la petite comtesse. Son ombre, si elle vient là, doit aimer le parfum des roses. J'aviserais à ne pas y laisser pénétrer M. Mac-Lervy quand y seront les fleurs redoutées.

—Merci! murmura Muriel.

Et ses yeux s'emplirent de larmes de reconnaissance parce que, pour promettre cette chose, assez simple d'ailleurs, Michel l'avait regardée avec ce regard qui lui donnait sa première grande joie, ce regard qu'elle traduisait bien: "Je voudrais vous servir, parce que j'ai pour vous de l'amitié".

La pensée qu'un mystère existait chez ses hôtes, souvent avait troublé Michel. Maintenant, le soupçon devenait certitude; — mais quel était ce mystère? Sans pouvoir s'imaginer comment, Déroches se sentait certain que l'aversion de M. Mac-Lervy pour les roses s'y rattachait.

Cette énigme l'absorbait, quoi qu'il fit pour garder, du moins en apparence, sa liberté d'esprit.

Sa conversation s'en ressentait; les jeunes filles aussi paraissaient mal à l'aise.

—Où allez-vous, Gladys? demanda Muriel en voyant sa soeur se lever tout à coup et se diriger vers la porte.

Gladys ne répondit pas et continua d'avancer sans tourner la tête, avec cette démarche bizarre qu'une fois déjà Michel lui avait vue, quand, lors de sa visite au pavillon, brusquement elle était partie.

—Pourquoi s'en va-t-elle? demanda-t-il, pris d'un impérieux désir de savoir.

—Je ne sais pas... Elle va revenir...

Et Muriel continua, s'efforçant de paraître tranquille:

—En attendant, rendez-moi un grand service... Vous nous avez dit que vous dessiniez un peu; corrigez ces liserons que j'ai essayé de grouper hier, pour faire un motif de broderie... Mais, vous savez, corrigez sans crainte! vous me ferez plaisir.

Elle avait une pauvre voix qui se fêlait d'angoisse, tandis qu'elle essayait de se montrer gaie; elle s'était levée aussi, et sur la table, parmi les livres épars, elle cherchait son esquisse d'une main fébrile. Michel eut pitié d'elle, infiniment. Et, comme elle devina cette pitié, comme il eut pour lui répondre et lui parler de ses fleurs la voix attendrie qu'elle aimait, Muriel oublia en cet instant tout ce qui l'affolait de peine et d'inquiétude.

Michel s'était approché de la table et, debout, tandis qu'elle se tenait près de lui, attentive, il corrigeait.

—Accentuez cette nervure, adoucissez ce feuillage... Un coup de gomme ici, miss Muriel... Je le donne pour vous? Oui. Vous avez confiance?... Merci! je suis très flatté.

Les minutes passaient et Muriel goûtait une paix qu'elle n'osait s'avouer de peur de la rompre.

—Voilà qui est bien, mademoiselle Muriel; faites-vous de l'aquarelle?... Je mets mes couleurs à votre disposition; —vous les sauverez de la dessiccation complète. Là!... Voici vos liserons.

—Et voilà votre rose!...

Tous deux tressaillirent; Gladys venait vers eux. Entre ses doigts, elle tenait une rose pourpre à demi fanée. Muriel alla vers sa soeur, épouvantée.

—Où l'as-tu trouvée? où?

Elle voulut prendre la fleur, mais les doigts de Gladys se serraient sur la tige si nerveusement qu'une épine pénétrait la chair et qu'un peu de sang perla. Elle repoussa Muriel, alla vers Déroches.

—Voilà votre rose, redit-elle, de la même voix pointaine.

Michel prit la fleur.

—Oh! dit-il, vous vous êtes blessée! Gladys regarda sa main, comme indifférente.

—Ce n'est rien, dit-elle.

—Où l'as-tu trouvée? redemanda Muriel.

Gladys haussa les épaules.

—Je ne sais pas.

—Comment, tu ne sais pas!

—Non... Muriel! Muriel!... ne me tourmentez pas!...

Et brusquement, elle éclata en sanglots.

—Mon Dieu! gémit Muriel.

Ah! sa quiétude heureuse... qu'elle était loin!

Déconcerté, Michel ne savait que dire. Hamed ouvrit la porte: "Monsieur, tout à coup indisposé, ne pouvait paraître et priait M. Déroches de l'excuser."

Hâtivement, Michel se sentant tout à coup importun prit congé de Muriel, tandis que Gladys, effondrée dans un fauteuil, sanglotait nerveusement.

V.—L'OMBRE

Michel revint chez lui en proie à la plus vive curiosité—curiosité un peu inquiète parce qu'il avait l'impression d'entrer—sans le vouloir!—dans le mystère de la Hourquère. Ce mystère existait certainement avant son arrivée au pavillon; mais sa présence semblait l'épaissir et le compliquer.

Jean attendait son maître à l'entrée du jardinet.

—Monsieur—Monsieur ne sait pas?

—Quoi donc, Jean!

—Ninette m'a raconté qu'une jeune dame d'autrefois, morte ici, revenait... On le sait bien dans le pays... et le jardinier de la Hourquère assure qu'il ne voudrait pas loger ici... et la grand-mère de Ninette a entendu la morte jouer, paraît-il, et l'a dit à sa fille, qui l'a dit...

—A sa fille, parfaitement. C'est ce qu'on appelle la tradition.

—Cette tradition-là n'est pas rassurante... Monsieur.

—Vous voilà bien crédule, Jean!

—Non, Monsieur, je n'y crois pas, seulement ça me déplaît; d'autant plus que l'autre jour, en reportant dans la bibliothèque des livres que Monsieur avait laissés dans le salon vert, j'ai lu par hasard quelques lignes. Dans ce livre-là, Monsieur, on a écrit des choses... comme ça... de morts qui revenaient pour tracasser les vivants. C'était drôlement imprimé, Monsieur, avec des lettres pas comme maintenant, mais j'ai compris tout de même. Et... non, non, Monsieur, certainement, je ne crois pas à ces histoires de revenants, mais enfin, pour qu'on ait osé les écrire... dans un livre... Ce qui est écrit...

—Est écrit. Je ne vous ai pas prié de lire mes livres. Assez là-dessus! Préparez-moi une lampe au salon vert; aussitôt que j'aurai diné, j'y monterai.

—Oui, Monsieur.

Mais une heure plus tard, remonté dans le boudoir de Fleurette, Michel ne voulut pas tout de suite la lumière. Assis près de la fenêtre, dans l'encadrement soyeux des tentures, là où souvent sans doute Fleurette, mélancolique, était venue s'asseoir et rêver, Michel s'attardait à regarder venir la nuit.

L'orage s'était dissipé. Un peu de clarté chaude nuançait le couchant. Au zénith déjà les étoiles s'allumaient. De la plaine montaient des bruits lointains—chants de pâtres ou cris d'appel—des sonnaillles tintèrent... puis tout se tut.

Jean entra, apportant la lampe. Déroches se sentit confus d'éprouver, en voyant la clarté, le contentement d'un enfant peureux de la nuit.

A travers l'abat-jour transparent, fleuri de pavots pâles, les tentures se fandaient encore, s'harmonisaient. Le

boudoir paraissait, mieux qu'au grand jour, accueillant et familier. Et voilà que Michel eut la sensation—qu'il voulut chasser—d'une invisible présence... Fleurette, peut-être!... Il se railla. Et, pour chasser les imaginations malades, il alluma une cigarette. La fumée bleue montait légère vers les amours du plafond que choquait probablement le sans-gêne de cet intrus.

Michel ouvrit le secrétaire—il voulait écrire—et chercha son porte-plume, d'ordinaire toujours au même endroit, dans un plumier de vieille faïence.

Cette fois, il chercha vainement.

Un peu de colère lui vint à la pensée que son domestique se permettait d'ouvrir son secrétaire et de déranger ce qu'il contenait.

Jean allait et venait dans la chambre de son maître, préparant tout pour la nuit. Déroches l'appela.

—Qui vous a permis d'ouvrir ce meuble ?

—Monsieur!... moi!... Ce meuble? Oh! non, Monsieur, je ne me permettrais pas...

—Et de prendre mon porte-plume! continua Michel, sans écouter les dénégations du pauvre Jean.

—Je puis affirmer à Monsieur que je n'ai rien pris à Monsieur... rien touché là... D'ailleurs, je n'aime pas beaucoup cette pièce depuis que... depuis que Monsieur joue de la harpe... et je...

—Enfin, ma plume n'a pas disparu toute seule...

—Monsieur l'a peut-être lui-même portée dans sa chambre ou au grand salon?

—Allez voir.

Jean s'éloigna, fâché d'être soupçonné d'indiscrétion. Mais à peine commençait-il ses recherches que Michel le rappela.

—Je l'ai, ne cherchez plus.

—Bien, Monsieur.

Dans la joie de trouver son maître en flagrant délit d'étourderie, Jean ne prit pas garde au son de sa voix bizarre dont il avait dit ces mots si simples: "Je l'ai, ne cherchez plus."

Il l'avait, en effet. Et la porte du boudoir refermée, revenu près du secrétaire, Déroches examinait le porte-plume comme si ce très inoffensif objet eût été une arme dangereuse à manier. C'était une simple torsade d'argent niellé, terminée par une perle noire. La plume, encrassée d'encre mauve, affectait la forme banale d'une ancre.

Michel, longuement, la contempla.

— Absolument incompréhensible ! murmura-t-il enfin.

Devant lui, le tiroir secret était béant et sur la couverture jaunie du journal de Fleurette se voyait une petite tache violette, de forme allongée comme la plume.

Ce tiroir, Michel, en attendant le retour de Jean, l'avait ouvert, curieux de relire le petit cahier. Plusieurs fois déjà, depuis le jour de sa découverte, il l'avait ainsi relu, sans jamais—malgré la tentation qu'il en éprouvait souvent—en parler à Mac-Lervy ni à ses filles.

La veille, il en était certain, il avait, ses lettres finies, refermé le secrétaire sans ouvrir la cachette et, ce soir, sitôt le panneau abattu, il avait vu, jeté sur le cahier déplacé, son porte-plume.

—Absolument incompréhensible! répéta Michel.

Tout à coup, une pensée lui vint qu'il repoussa, les épaules levées dans un dédain de lui-même pour en avoir de semblables.

Pourtant, la pensée revint, s'affirma.

Cette plume, on s'en était servi... Pourquoi, sinon pour continuer le journal?... Alors... "on"... qui était cet "on"?

Un peu nerveux, Michel ouvrit le cahier.

Et, quoi qu'il en eût, un peu de froid glissa sur sa nuque en voyant au-dessous des lignes pâlies, d'autres lignes tracées à l'encre mauve, d'une ferme écriture.

"O ma douce harpe, que tant de fois mes doigts ont fait chanter, pourras-tu quelque jour apprendre à traduire un peu de joie? Ah! non... je me trompais... je me trompais!... Je souffre, je souffre!... J'ai peur!... je deviens folle!"

Michel passa une main sur son front... n'était-ce pas lui qui devenait fou?

Que signifiait cela? qui pouvait ainsi se jouer de lui?...

Michel replaça le cahier. Au fond de la cachette, il vit le mouchoir de Gladys qu'il avait serré là un soir, oubliant toujours de le lui rendre. Il le prit. L'approcha de la lumière, le palpa... le petit mouchoir était trempé de larmes.

—Ah ça! dit Michel à voix haute, un "fantôme" ne pleure pas, j'imagine?

Sa voix, dans le silence recueilli du boudoir bien clos, lui parut étrange. Il était confus d'avoir parlé, comme si l'invisible, dont la présence semblait s'affirmer, eût pu se froisser de l'entendre, se fâcher qu'un hôte indiscret vint troubler sa paix.

"Enfin, se dit Michel, esprit ou non, celui ou celle qui joue ici le rôle de Fleurette doit se laisser voir à quelque moment, la nuit, sûrement. Je vais guetter."

Il referma le meuble, s'assit dans une bergère, alluma une autre cigarette et, confortablement renversé, il songea.

Dans le pavillon, tout bruit cessa bientôt. Par la fenêtre ouverte, Michel suivait la marche lente des étoiles dont la lueur pâle trouait seule la nuit sans lune. Un peu de vent faisait mouvoir les branches dans les taillis, courbait les peupliers échelonnés sur la pente; un bruissement léger s'élevait régulier, mourait lentement pour renaître encore. Tout près—répondant à un autre très lointain—un chat-huant hurlait à longs intervalles.

Tout à coup, un bruissement fit tressauter Michel.

Une chauve-souris, attirée par la lumière, était entrée. Elle volait en cercles toujours plus rétrécis autour de la lampe. Ses ailes faisaient au passage de grandes ombres rapides qui semblaient d'autres bêtes de formes imprécises.

Michel se leva, pourchassa l'intruse, et lorsqu'elle fut partie, afin d'éviter son retour, il éteignit la lampe, puis tout près de la fenêtre, dans sa bergère, il se rassit.

Le son grêle de la petite pendule égrenant minuit le fit tressaillir. Révait-il?... Quelqu'un derrière lui remuait... Il écouta immobile, le cœur étreint. Nul doute possible! Une robe

frôlait les meubles, trainait sur le tapis... Michel se raidit. Il voulait voir—et la certitude s'imposait à lui que, s'il trahissait sa présence, le personnage mystérieux disparaîtrait.

Maintenant on froissait de la soie.

—La housse de la harpe, se dit Michel.

Il crut distinguer un faible soupir puis, doucement, "on" attaqua les cordes.

Un arpège chanta.

Alors, résolument, Michel se retourna.

Dans l'obscurité profonde du boudoir, le pâle reflet des étoiles permit à Déroches d'apercevoir près de la harpe une confuse forme blanche.

Cette fois, comment douter! d'invisibles doigts effleuraient les cordes sonores et la silhouette blanche se mouvait. Malgré le léger bruit qu'avait fait Michel en se retournant, l'ombre ne fuyait pas. Et, chose étrange, cette réalité enfin prouvée d'un esprit familier, loin d'épouvanter Michel, lui donnait une impression de calme et de confiance. L'"esprit" devait lui être favorable puisque sa présence ne lui causait aucune frayeur.

Un moment, Michel écouta la harpe. Son cœur battait, doucement à l'aise dans ce mystère.

Pourtant, il voulut plus de certitude encore et parla:

—Qui êtes-vous?

A sa voix la harpe se tut. La forme blanche se dressa.

Alors, très vite, sentant qu'"elle" allait lui échapper, Déroches fit partir une allumette.

Frotté trop violemment, le phosphore se détacha, l'éblouissant d'une brève étincelle, et tandis qu'il prenait une autre allumette il entendit le frôlement rapide d'une fuite.

La lumière fut lente à jaillir... enfin très claire la flamme s'éleva, montrant à Michel la complète solitude du boudoir, où seule la harpe découverte près de sa housse négligemment jetée, lui prouva qu'il n'avait pas rêvé.

L'allumette se consuma. La flamme atteignait les doigts de Michel immobilisé dans sa stupeur. La brûlure le fit se retrouver. Il ralluma sa lampe, et il commença l'examen du boudoir.

Si la harpe découverte lui prouvait que quelqu'un était venu là, restait à découvrir comment on y était venu. Michel visita la porte: le verrou—un vrai bijou de serrurerie—était poussé. Déroches se souvint de l'avoir mis après le départ de Jean, craignant le retour de son domestique et ne voulant pas être surpris par lui au moment où le tiroir secret serait ouvert.

Le secrétaire refermé, Michel avait négligé de tirer le verrou. L'ombre n'avait pu entrer par la porte... Alors?

C'était donc bien vraiment un être de rêve, un pur esprit qu'aucun obstacle matériel ne pouvait arrêter ou retenir?

Déroches, quoi qu'il en eut, sentit un léger frisson courir sur sa nuque.

L'atmosphère bizarre de la Hourquère, les énigmes auxquelles, à chaque instant, sa pensée venait se heurter, le prédisposaient aux impressions nerveuses, et le poussaient à accepter comme probable l'irréel et l'impossible.

Il voulut rester dans le boudoir, guetter encore; et jusqu'à l'aube il atten-

dit, nerveux, inquiet, tressaillant au moindre bruit de la nuit.

Une ligne claire parut enfin à l'horizon, la cime des Pyrénées se teinta de rose pâle, s'empourprant chaque instant davantage. Puis, à leur tour, les coteaux s'éclairèrent et le jour se leva, lumineux, dissipant les hantises mauvaises.

Déroches, brisé de fatigue par cette longue veille, se décida à quitter le boudoir; mais il ne voulut pas se coucher. Il fit dans sa chambre le désordre voulu, afin que Jean ne soupçonnât point sa nuit blanche, s'ablutionna d'eau froide, puis, calmé, rafraîchi, sinon reposé, il descendit et s'en alla devant lui, au hasard, le long des sentes.

VI.—L'OURS

Un *Angélus* monta de la plaine. Les oiseaux chantèrent.

Dans la paix heureuse du matin ensoleillé, Michel avait peine à retrouver ses impressions pourtant si réelles de la nuit. Il se disait: "J'ai rêvé", et le souvenir précis des preuves matérielles ne pouvait même plus le convaincre.

Il marcha longtemps. Une cloche grêle tinta toute proche. Ce n'était plus l'*Angélus*. Déroches se souvint qu'on était au dimanche. Il prit un sentier parmi les fougères, traversa un taillis et se trouva devant la petite église où, chaque semaine, Muriel venait prier.

L'office commençait; il entra. Muriel, au premier banc, l'appela d'un sourire. Il la rejoignit.

La messe fut rapidement achevée. Tout de suite, quand ils se trouvèrent dehors, dans la gaieté du jour, la même joie les prit d'être là tous deux, si libres, si loin des choses mystérieuses qui rendaient étouffant l'air de la Hourquère.

Muriel traduisit son impression.

—Fait-il assez beau et bon ce matin!

—Un temps de rêve, fit gaiement Michel.

Mais ce mot "rêve" lui rendit de nouveau présent le souvenir de la nuit. Non... ce n'était pas un rêve!

Il eut, un instant, l'envie de tout dire à Muriel. Elle le regardait souriante. Il se tut, n'osant pas, non plus demander comment allait Gladys, afin de ne pas assombrir cette joie si rare.

—Etes-vous très pressé? demanda-t-elle.

—Pressé? Par quoi, mon Dieu! et par qui?

—Alors, voulez-vous venir avec moi? Je vais chez un voisin que vous ne connaissez pas, j'en suis sûre.

—Vous m'intriguez... Je vous suis.

—Merci. Alors vous, Mary, vous pouvez remonter. Ne dites pas à Gladys que je vais chez "l'Ours", elle s'en effraie toujours.

—Chez l'ours! répéta Michel en s'engageant à la suite de Muriel dans un sentier à peine tracé à travers un échalassière. Est-ce vraiment un ours?

—Oh! bien vraiment un ours, déclara-t-elle riieuse. Vous allez en juger.

—Et le visitez-vous souvent, cet étrange voisin?

—Tous les dimanches.

—Il se montre reconnaissant?

—Autant qu'il est en son pouvoir de

le faire. Il grogne de joie quand j'arrive; il grogne tristement quand je m'en vais.

—Voilà qui est charmant! et votre vieille Mary vous accompagne volontiers?

—Volontiers... non; mais elle me suit par bonté d'âme, et un peu par superstition. Je lui ai affirmé que cela nous porterait malheur d'abandonner le pauvre "Ours". D'ailleurs sa caverne est claire et gaie.

—C'est complet! murmura Michel.

—Qu'est-ce qui est complet?

Il se mordit les lèvres. Il ne pouvait lui dire sa pensée, mais il songeait qu'à côté des allures de Gladys, de Mac-Lervy et de l'apparition du pavillon, il ne pouvait même plus reposer son esprit en causant avec Muriel. Elle aussi avait d'étranges lubies assez effrayantes.

Elle riait.

Ils avaient quitté l'échalassière. Le sentier, maintenant très étroit, surplombait un ravin profond tapissé de bruyères mauves et d'ajoncs d'or. A leur gauche, la pente continuait, montant presque à pic.

—Quel étrange paysage, dit Michel.

Ils arrivèrent à un endroit où brusquement toute végétation cessait. Du sommet du coteau presque jusqu'au bas de la pente, ce n'était qu'un immense lit de cailloux noirs et rouges, comme calcinés.

—Que c'est étrange, répéta Déroches.

—N'est-ce pas? Ninette raconte sur cet éboulement de cailloux couleur de fer et de rouille des choses merveilleuses. Autrefois il y avait ici une grotte enchantée où habitait une fée belle comme le jour. Un jeune prince en quête d'aventures, ayant ouï parler de cette fée, s'en vint au coup de minuit... Frissonnez-vous?

—Je frissonne.

—Bien. Au coup de minuit. La grotte justement venait de s'ouvrir au choc d'un rayon de lune, comme une huitre sous une lame de couteau...

—Est-ce que la comparaison est de Ninette?

—Non, elle est de moi. Ninette est plus poétique que ça... D'ailleurs, elle ignore les huitres.

—Je la plains!

—Vous êtes gourmand... plus gourmand que curieux. Si vous m'interrompez, vous ne saurez pas la fin du conte.

—Pardonnez-moi... et continuez, je vous en prie.

—Donc, la grotte venait de s'ouvrir et la fée apparaissait sur le seuil, tellement jolie que le prince s'élança vers elle sans plus réfléchir... Mais la grotte se referma sur lui tout d'un coup... et le malheureux fut pris.

"Il fut pris et d'abord, paraît-il, ne s'en désola point. La fée le jugeait beau, dit la légende, et l'eût bien renvoyé sans le punir. Mais le Génie de la Montagne—qui était l'époux de la fée—étant venu pour lui rendre visite et voyant la grotte fermée à l'heure où il avait coutume de la trouver ouverte, regarda par une fente du rocher ce qui se passait chez sa femme. Il faut vous dire qu'il faisait clair là-dedans comme en plein jour. Il aperçut le prince qui était aux genoux de la fée, pour lui demander pardon, explique Ninette. Le Génie entra dans une violente colère; il se mit à frapper

du talon sur la grotte, à s'y rouler, à gratter le sol... tant et si bien que sous ses pieds un volcan jaillit! Le Génie lui-même fut englouti, mais la fée le fut aussi—et aussi le pauvre prince, dans la grotte pour toujours bouchée—si bien bouchée que personne jamais plus ne pourra la retrouver. Voilà. Est-il joli, mon conte?

—Il est charmant. Et cette grotte de fée vaut mieux que la caverne d'ours que vous m'annonciez.

—Vous l'aurez aussi! Et tenez... Ecoutez!...

Elle s'arrêta, lui faisant signe de l'imiter.

Dans le grand silence troublé seulement par la voix aigrelette des cris, un grognement s'éleva, sourd d'abord, puis plus violent, grognement étrange, rauque et plaintif.

—L'"Ours" est là, dit Muriel, venez.

Michel étendit le bras pour la retenir ou l'éloigner d'il ne savait quel danger, mais elle souriait, les yeux brillants, l'air amusé. Elle répéta: "Venez", et se mit à descendre à pic la pente raide.

A mi-côte, un morceau de rocher plat, sorti de terre, dépassait, formant une étroite plate-forme; Muriel le désigna du geste.

—C'est ici, fit-elle.

Déjà elle s'y aventurait. Michel la rejoignit.

Alors il se trouva dans une caverne absolument invisible de plus haut, grâce au fouillis de plantes qui la surplombait.

D'abord il ne vit rien que des parois de terre rocheuse, le sol couvert de cailloux noirs et rouges comme ceux qui recouvraient la grotte des fées. Peu à peu, il distingua au fond de la grotte un amoncellement de feuilles sèches avec, auprès, de grosses pierres pouvant servir de sièges, et, à des morceaux de bois enfoncés dans les parois, quelques loques suspendues. Au fond, tout à fait, une tache d'ombre faisait supposer que la caverne se prolongeait plus étroite et plus basse. Une odeur insupportable s'échappait de là.

—Eh bien! dit Muriel, il n'y a personne?

A sa voix quelque chose bougea dans le trou d'ombre, tandis que le grognement déjà entendu reprenait, mais adouci, avec des inflexions joyeuses et caressantes.

Muriel regarda Michel; évidemment elle guettait ses impressions. Il réprima un mouvement d'horreur en voyant s'avancer—se traîner plutôt,—vers eux un être de cauchemar.

Sur des jambes torses se dandinait un corps difforme aux bras immenses terminés par des mains longues et velues.

Des épaules remontées surgissait sur un cou goitreux, une tête bizarrement bosselée, la bouche, énorme, s'ouvrait en coup de lame d'une oreille à l'autre, des oreilles sans lobe, hautes et pointues; un nez écrasé, un front fuyant sous des cheveux plats complétaient l'ensemble. Seuls, les yeux étaient beaux, de grands yeux craintifs de bête souffrante. Ils devinrent plus craintifs encore en apercevant l'étranger.

—N'aie pas peur, Jeantou; il ne te veut pas de mal.

Elle souriait à ce monstre, et sans doute, sa voix le rassura. Il s'approcha grognant toujours.

—Est-ce qu'il comprend ? demanda Michel.

—Il ne comprend pas le français en tout cas, et puis je le crois un peu sourd; mais il devine très bien ce qu'on veut lui dire. Vous allez voir comme nous nous entendons. "Jeantou, j'ai apporté mon cadeau du dimanche", fit-elle en élevant un petit paquet.

—Ho! Ho! grogna Jeantou en ricana-

nant.

—Tu sais ce que c'est?

—O...ui, articula-t-il.

—Tu vois bien que tu parles quand tu veux; tu es un paresseux!

Il rit plus fort, la plaisanterie lui semblait sans doute très bonne. Il gonfla ses joues et souffla plusieurs fois en clignant béatement des yeux.

—Vous voyez, dit Muriel, il comprend bien: c'est du tabac, Jeantou est grand fumeur. Où est ta pipe, Jeantou ?

Il alla dans un coin, enleva soigneusement une pierre plate dissimulant un trou.

—Sa cachette, expliqua Muriel.

Dans le trou, "l'Ours" avait pris une vieille pipe ébréchée et revenait la brandissant d'un air de triomphe. Mais il refusa d'approcher tout à fait, et Muriel dut lui jeter son paquet. Il l'ouvrit, brusquement écroulé sur le sol, encore plus difforme, moins humain dans le tassement de son corps. Il bourra sa pipe, puis tendit la main, implorant.

—Tu n'as plus d'allumettes, mon pauvre Jeantou; prends ton briquet.

—P... pas... pas...

Il secouait la tête, ses yeux s'attristaient.

—Bon! il aura cassé son briquet.

—Attendez, dit Michel, j'ai son affaire.

Il jeta près de Jeantou une boîte que l'"Ours" ramassa avec un gloussement de joie.

—Comment vit-il? demanda Déroches, chez qui le dégoût faisait place à la pitié.

—De charité, naturellement. Une fois par semaine, il descend dans la plaine où il mendie et remonte toujours avec des provisions suffisantes pour plusieurs jours. D'ailleurs, il vit de peu, des châtaignes crues, même des glands, lui suffisent parfois. On lui donne du pain, quelques pommes de terre. Il recueille aussi de vieux vêtements. On lui a donné l'hiver dernier une couverture de laine dont il est joliment fier.

"Moi, je fournis son tabac. C'est sa seule joie, cette pipe, la seule chose peut-être dont il n'est pas privé sans souffrance.

Ils restèrent un moment à regarder l'"Ours" fumer. Il ne grognait plus et ne paraissait même plus s'apercevoir de la présence des jeunes gens. Lorsque Muriel lui cria l'adieu du pays: "Adichat!" il répondit par une sorte de gémissement, mais n'abandonna pas sa pipe et resta dans la même position.

—Vous ne vous doutez guère, dit Muriel quand ils se retrouvèrent dans le chemin, que nous sommes tout près de la Hourquère. Vous voyez cette touffe de châtaigniers, là-haut? La maison est là, presque directement au-dessus

de la caverne de l'Ours. Nous n'avons qu'à contourner le coteau pour retrouver le joli chemin herbeux où je vous ai rencontré un jour... Vous vous souvenez?

—Oui, dit Michel, je me souviens... Je ne me doutais guère alors...

—Ah! dit-elle d'une voix tout à coup changée, moi non plus, je ne me doutais pas...

Il la regarda. Elle eut peur qu'il ne lût en elle et détournât les yeux, rougissant. Mais cette rougeur-là paraissait aussi... et Michel, croyant la comprendre, se sentit tout à coup très heureux, d'un bonheur attendri et reconnaissant. Chère petite Muriel, qui prenait pitié de Jeantou et s'inquiétait de lui procurer un peu de joie, comme il voudrait dans sa vie à elle aussi, mettre de la clarté, lui être bon et nécessaire!

Il dit seulement: "Muriel?" et s'arrêta, comme si de la nommer ainsi devait suffire.

Et vraiment, cela suffit à Muriel. Elle s'arrêta, cueillit quelques brins de bruyère et les tendit à Michel d'un geste confiant.

Elle ne détournait plus son regard couleur de noisette et ce qu'il y vit l'éblouit un peu.

Ah! quelles étaient loin de Michel les visions de la nuit! Et qu'ils étaient loin de Muriel les soucis de chaque jour, le drame inévitable de sa vie, la contrainte dans laquelle il lui fallait se débattre!

VII.—ENCORE LES ROSES

Le soir, Michel fatigué de sa nuit précédente demanda une tasse de tilleul et s'endormit d'un bienfaisant sommeil dont rien ne vint le distraire.

La voix de Jean, s'informant respectueusement de sa santé, le réveilla.

Un gai soleil éclairait la chambre et Jean, son plateau sur les bras, souriait, heureux de retrouver son maître bien portant. Le tilleul de la veille au soir l'avait inquiété.

—Si Monsieur était malade, dit le bon Jean, poursuivant tout haut sa pensée, c'est moi qui serais embarrassé... dans ce trou!

—Trou est mal approprié, Jean.

—Oui, Monsieur, je comprends Monsieur. Un trou, c'est un creux, et nous sommes sur une montagne. Mais à part ça... Enfin, il paraîtrait que M. Mac-Lervy est à moitié médecin.

Michel se redressa si brusquement qu'il faillit heurter le plateau et causer un désastre.

—Je vous défends, si je tombe malade, d'appeler M. Mac-Lervy et de le consulter. Vous entendez?

—Bien, Monsieur, bien... bien... Monsieur! Je croyais que Monsieur était très lié avec le monsieur d'à côté et alors, n'est-ce pas, comme on dit ça qu'il est presque médecin...

—Qui, on ?

—Ninette, Monsieur.

—Qui a-t-il guéri, M. Mac-Lervy ?

—Mlle Gladys, il y a quelques années. Elle a eu une espèce de maladie qui n'en était pas une précisément, elle languissait, et puis elle avait des nerfs... Jamais son père n'a voulu appeler un médecin. Il disait que c'était des ânes et qu'ils n'y comprendraient rien. Il a soigné la demoiselle tout

seul pendant des mois.

—L'animal! grommela Déroches.

—Monsieur dit ?

—Le misérable! continua Michel sur le même ton.

—Monsieur? questionna timidement Jean, dont l'inquiétude revenait.

—Rien. C'est bien, posez mon déjeuner.

Au moment où Michel allait quitter sa chambre, il vit sur la table la clef du boudoir qu'il avait déposée là la veille. Il eut envie de la lancer par la fenêtre dans le ravin et de laisser le boudoir à ses mystères. Fleurette y serait tranquille et pourrait jouer de la harpe à son aise. Mais au lieu de jeter la clef, il la prit et alla ouvrir le petit salon vert.

Son premier regard fut pour la harpe; elle était recouverte de sa housse, les meubles étaient en place! Michel allait se retirer, la voix de Jean l'arrêta.

—Monsieur regarde les roses? N'est-ce pas qu'elles font bien.

—Les roses? répéta Michel.

Alors seulement il aperçut sur la cheminée le cornet de cristal qui les avait contenues, mais où rien n'était plus que de l'eau claire; quelques gouttes mouillaient la tablette près du vase, évidemment tombées des tiges quand on les avait retirées du porte-bouquet. Sur le tapis, un pétale de rose traînait.

Muet, et quoi qu'il en eût le cœur un peu battant, Déroches regardait cette chose si simple et qui prenait pour lui un sens effroyable: le cornet de cristal veuf de ses fleurs.

Jean s'étant rapproché regardait aussi.

—Oh! Monsieur les a enlevées! Je les avais montées après le départ de Monsieur.

—Personne n'est venu ici?

—Hier? oh! non, Monsieur. Monsieur ne veut pas dire qu'on a pris les roses? C'est impossible, à moins que ce ne soit un revenant.

—Ne dites donc pas des niaiseries! cria Michel avec une irritation disproportionnée.

Interdit, rouge de confusion, Jean regarda son maître. Cette brutalité était si nouvelle chez lui! Il balbutia:

—Si Monsieur est mécontent?...

Déjà devant ce visage consterné, Michel se reprenait.

Il eut un remords, et aussi une frayeur malade de voir Jean s'éloigner et de rester seul au pavillon.

—Mon pauvre Jean, ne vous attristez pas... je suis nerveux... je m'en rends compte.

Il ne s'aperçut même pas qu'il s'excusait auprès de son valet de chambre. Il ne comprenait qu'une chose: Jean lui était dévoué, il ne fallait pas qu'il l'abandonnât!

Une émotion nouvelle troublait Jean. Ce n'était plus de l'humiliation ni le la rancune.

"Monsieur était malade, sûr! Monsieur n'était pas dans son assiette... ça se voyait bien!"

Son émoi était si grand qu'il en oublia les roses.

Mais Michel ne les oublia pas, lui. Comme la veille, il sortit, cherchant à calmer son esprit par la marche.

Quelque chose d'insolite se passait au pavillon chaque nuit. De cela, il ne

pouvait douter. De quelle nature était le visiteur nocturne? Michel ne pouvait le dire, mais ce qu'il pouvait affirmer, c'était la présence de ce visiteur. Mac-Lervy était-il mêlé à ce mystère? Possédait-il de fausses clefs? Mais non, puisque à la porte d'entrée la clef à l'intérieur restait dans la serrure, une autre ne pouvait y pénétrer... Alors Michel pensa à la terrasse. Hâtivement, il revint au pavillon; il voulait, sans retard, contrôler le soupçon qui lui venait soudain.

Il monta rapidement au belvédère. Là, il reconnut tout de suite l'erreur de sa supposition: la porte en était fermée intérieurement et, comme un soir d'orage, la force du vent l'avait ouverte, Jean l'avait fixée par une ficelle tordue plusieurs fois autour du loquet. Mieux qu'une serrure fermée, cette ficelle intacte prouvait que nul n'avait ouvert cette porte. Déroches, persistant, voulut poursuivre sa route; il ouvrit et s'avança sur la terrasse.

Tout de suite il fut pris, comme au premier jour, par le charme du paysage. Il s'étonna de n'avoir pas, là, fait une installation pour ses soirs de rêveries. Mais les rêveries, maintenant, n'avaient plus de douceur; elles se changeaient en cauchemars, se peuplaient de fantômes.

De nouveau il dit, résolu: "Je partirai!" Et le souvenir de Muriel lui venant comme un remords, il s'accouda sur le mur de la terrasse et, dans la paix grandiose de ce décor ensoleillé, il voulut songer à la jeune fille, chercher ce qu'il pouvait pour elle, ce qu'il devait, car sa conscience lui montrait qu'un devoir le liait à elle, maintenant qu'il lui avait fait connaître la douceur de sentir près d'elle une sympathie. La laisser seule comme avant qu'il la connût, il ne le pouvait pas. Alors... rester? Non, cela il le pouvait moins encore.

Il se sentait pris dans un étau que serrait une main invisible, et à cet étau, il voulait échapper. Aller au fond du mystère... y parviendrait-il? D'ailleurs, à quoi bon! Il se disait froidement: "Je vis dans un milieu de détraqués, chez des gens voués à des pratiques malsaines. Je ne suis pas de force à lutter contre eux; ils finiront par faire de moi leur dupe ou leur adepte, et me rendront fou comme ils sont fous. Déjà, malgré moi, j'accepte l'idée du surnaturel... Oui, le surnaturel existe, mais j'aime autant ne pas le mêler à ma vie... Je m'en irai. Il faut que je m'en aille!"

Il revenait toujours à cette conclusion: le départ. L'impossible à décider, c'était la conduite à tenir vis-à-vis de Muriel.

J'ai envie de l'enlever, se disait Michel.

Oui... Mais après? Qu'en ferait-il une fois qu'il l'aurait arrachée à son milieu déprimant? L'épouser? épouser la fille de Mac-Lervy... la soeur de ce sujet, de cette pauvre énervée de Gladys? Est-ce que cela se pouvait?

Et voilà que son coeur devint lourd de tristesse... Il crut revoir les grands yeux qui s'éclairaient si bien pour lui sourire.

Muriel l'aimait; il en avait eu l'intuition la veille, il en avait la certitude maintenant, comme si elle était là, le-

vant sur lui son regard de caresses... Elle l'aimait...

Les heures passaient. Les cloches lointaines de l'Angelus s'élevèrent et se répondirent.

Déroches allait descendre quand il vit s'ouvrir la porte de son jardinet communiquant avec la Hourquière, et Muriel s'avancer presque en courant. Rapidement, il rejoignit la jeune fille au moment où celle-ci, défaillante, cherchait à sonner.

—Oh! si vous saviez! fit-elle en apercevant Michel. Inconsciemment elle tendait vers lui les mains. Il y avait une telle supplication, un tel appel à l'aide dans ce geste, dans sa voix, dans ces yeux noyés de larmes, que Déroches, oubliant toutes ses incertitudes, ne vit, ne comprit plus rien, sinon qu'il était tout pour elle et qu'elle s'emparait de lui à jamais — malgré tout.

Il lui prit les mains, l'attira à lui; elle se laissa tomber sur son épaule, sanglotante.

Il l'entraîna au salon, la fit asseoir; elle se cramponna à lui, évidemment éperdue, en proie à une angoisse qui la désespérait.

A travers ses larmes, elle répétait: "Si vous saviez!... Si vous saviez!" Mais elle n'expliquait rien, enfermée dans sa lamentation: "Si vous saviez!"

—Je ne sais rien, Muriel, dit enfin Michel, mais il faut que je sache... Si vous voulez que je puisse vous secourir... vous aider. Vous avez confiance en moi?

—Oh! oui, murmura-t-elle avec ferveur.

—Vous savez, n'est-ce pas, que vous êtes pour moi une chère, chère petite amie!... Tout ce que j'aime au monde? acheva-t-il dans un souffle.

Elle le regarda, ses yeux, sous l'averse des larmes, resplendirent comme les brusques rayons d'avril trouant la pluie... Mais elle ne dit rien et secoua la tête; non, elle n'avait pas le droit en ce moment d'accueillir une pensée heureuse... oh! non!

Elle se redressa, essuya ses yeux, soupira... elle ne pouvait pas s'arracher au drame qui l'oppressait.

—Si vous saviez! redit-elle, mon père a disparu!

—Disparu!... depuis quand?

—Voilà! Ce matin—de très grand matin—j'ai été éveillée par un cri épouvantable—elle frissonna encore—un cri déchirant! Je me suis levée d'un bond sans savoir... il faisait presque nuit encore. Je tremblais tellement que je ne pouvais ni marcher, ni appeler... Je restais là, appuyée contre mon lit... Le cri recommença et j'ai reconnu la voix de Gladys... Je me suis précipitée dans sa chambre... le lit n'était pas défait, Gladys n'y était pas... Je me mis à courir dans la maison... Mary aussi avait entendu et accourait...

"Enfin, dans le salon, nous avons trouvé Gladys! Elle était debout près de la cheminée, une de ses mains saignait... Elle nous a regardées comme si elle ne nous reconnaissait pas. Mary lui a parlé, moi je n'osais pas!... Non! figurez-vous, je ne l'osais pas! Elle avait un si effrayant visage! Elle ne répondit pas à Mary. Tout à coup elle est tombée toute raide, si brusquement que ni Mary ni moi n'avons pu la re-

tenir. Et quand nous avons voulu la relever pour la porter dans sa chambre, nous étions l'une et l'autre si tremblantes que nous n'avons jamais pu la soulever. Alors j'ai envoyé Mary appeler Hamed, lui recommandant de ne pas troubler mon père s'il n'avait rien entendu. Hamed couche dans une chambre attenante à celle de mon père. Il dormait si profondément que Mary a dû le secouer pour le réveiller et qu'il l'entendait sans comprendre. Enfin il a fini par arriver au salon. Il a emporté Gladys, si pâle, qu'elle semblait dans sa robe blanche, sur son lit, tout à fait une morte!

"J'ai dit à Hamed d'aller chercher mon père, en évitant de l'épouvanter. Mary et moi avons couché Gladys. Presque aussitôt Hamed est revenu... Il n'avait pas trouvé mon père!

Elle s'arrêta oppressée.

—Il était sorti sans doute, dit Michel.

—Nous l'avons cru. Hamed est parti à sa recherche. Maintenant, il est revenu sans avoir retrouvé son maître!... Et Gladys... C'est affreux! Gladys est toujours de même, immobile et si pâle!... Et je suis venue vous chercher. Ne me laissez pas... j'ai si peur!...

—Je vais vous accompagner, dit Michel. Si votre soeur est toujours dans le même état j'enverrai Jean chercher un médecin.

—Jamais mon père n'a voulu laisser soigner Gladys par un médecin.

—Eh bien! nous verrons ce qu'il décidera, s'il est revenu.

—S'il est revenu! Ah! mon Dieu, où peut-il être?

—Vous êtes très ébranlée par le... par l'accident survenu à votre soeur; c'est pourquoi cette absence de M. Mac-Lervy vous effraie. Autrement qu'a-t-elle d'inquiétant en elle-même?

—Oh! c'est vrai, vous ne savez pas! Venez, fit-elle tout à coup résolue. Allons près de Gladys... j'ai été lâche de l'abandonner.

—Allons, dit Michel, et soyez confiante. Pensez que je suis là, près de vous, et que de toute mon âme je vous suis dévoué.

VIII.—MURIEL PARLE

A genoux près du lit de Gladys, la vieille Mary tenait dans ses mains la main glacée de la jeune fille. Elle se retourna à demi au bruit de la porte et parut mécontente de voir entrer Michel.

—Eh bien? demanda Muriel dans un souffle.

—Toujours pareil!

—Voulez-vous permettre?

Doucement, Michel écartant la servante se pencha sur Gladys étendue, la nuque renversée; — on avait retiré l'oreiller pour tâcher de faire cesser l'évanouissement, par la position de la tête.

Elle était si pâle, dans le désordre de ses cheveux noirs, que Michel s'épouvanta.

—Il faut envoyer chercher un médecin, ordonna-t-il. Est-ce que Monsieur est revenu, Mary?

La vieille secoua la tête.

—Non. Et quand il reviendra, s'il trouve un médecin ici... Oh! miss Muriel, songez-y!... Non, il ne faut pas!

—Pourtant, insista Michel, on ne

peut laisser sans secours cette pauvre enfant.

—Faites quelque chose, supplia Muriel, levant sur lui son regard implorant.

Pensait-elle que son ami pouvait des miracles?

Il contemplait Gladys évanouie, les paupières à demi soulevées sur la prunelle révoltée.

Était-ce un simple évanouissement?

A quel surmenage avait-on soumis les nerfs de cette malheureuse pour l'amener à cette crise? quelle volonté l'avait ainsi endormie, comment la réveiller?

Il chercha dans ses souvenirs. Il avait vu des opérateurs arracher leurs sujets au sommeil léthargique par l'"intimidation". Il appuya sa main sur la tête de Gladys; de toute sa volonté, il lui commanda mentalement de s'éveiller, et presque aussitôt, elle fit un mouvement.

—Ah! mon Dieu, mon Dieu! soupira Muriel.

Gladys s'agita davantage, gémit... Et Michel s'éloigna, passant derrière le chevet du lit afin qu'elle ne le vit pas si elle s'éveillait, mais il gardait ses yeux sur elle.

Anxieusement penchées sur la malade, Muriel et Mary guettaient son réveil. Enfin elle les vit, leur sourit, murmura quelques mots indistincts. Puis, poussant un grand soupir, les membres détendus elle se retourna, posa son visage sur sa main dans sa pose familière et s'endormit d'un tranquille sommeil.

—Ma chérie! sanglota la vieille, vous voilà sauvée!

Muriel, un instant, resta penchée sur sa soeur, puis, rassurée enfin, elle se rapprocha de Michel.

—C'est vous... dit-elle à demi-voix.

Il voulut nier, elle insista.

—J'ai bien vu, allez, que vous mettiez toute votre force à l'arracher à cette crise effrayante... Oh! si effrayante! Depuis tant d'heures, elle gardait cette insensibilité. De vous, cette force ne m'épouvante pas... Venez, maintenant, Mary la gardera.

Michel et Muriel entrèrent dans le salon.

Sur le marbre, devant la cheminée, Michel vit une petite tache rouge. Il se baissa et, surpris, ramassa un pétale écrasé de rose pourpre. Il le tendit à Muriel.

—Une feuille de rose, dit-elle, d'où peut-elle venir?

—Votre soeur n'en avait pas sur elle ce matin? demanda vivement Michel.

Dans son esprit, il se faisait un rapprochement entre les roses disparues du pavillon et ce pétale; et encore il songeait qu'une fois déjà Gladys avait eu en sa possession une de ses roses.

—D'où... mais d'où peut-elle venir? répéta Muriel angoissée, en maniant la feuille de rose comme si d'elle eût pu jaillir la lumière.

—Qu'importe, dit Michel, qui ne voulait pas la troubler plus encore en lui parlant des roses du pavillon.

—Qu'importe? c'est peut-être cette feuille, ou du moins la rose dont elle vient, qui est cause de la disparition de mon père... Ne me regardez pas de cet air effrayé... Ne vous ai-je pas dit que la vue d'une rose le jetait dans d'épouvantables crises? A-t-il trouvé

entre les mains de Gladys une de ces fleurs et cela a-t-il suffi?... Déjà, ces jours-ci il était plus exalté. Hamed m'avait prévenue que la crise était proche.

—Oh! ma pauvre!

La pensée souvent repoussée par Michel se réveillait, devenait certitude.

—Ma pauvre amie!

Il y avait tant de pitié dans sa voix, tant d'émotion dans ses yeux, que Muriel, se sentant dévotée et plainte, avoua tout à coup ce que depuis des années elle s'efforçait de cacher à tous, ce que pas un étranger, croyait-elle, ne devait jamais apprendre: Mac-Lervy était fou!

—Son premier accès a suivi presque immédiatement la mort de la mère de Gladys...

—La mère de Gladys!... N'aviez-vous pas la même mère?

—Oh! non, mon père s'est marié deux fois.

Une grande joie remplit le cœur de Michel. Ainsi Muriel n'était pas tout à fait la soeur de Gladys, un autre sang coulait dans ses veines. Qui sait! Peut-être échapperait-elle à l'atavisme douloureux! Il traduisit d'un mot sa pensée:

—Vous ne ressemblez pas à votre père.

—Mon père? Mac-Lervy n'est pas mon père...

—Comment?...

—Vous l'ignoriez?

—O Muriel!... Muriel chérie!

Elle le regarda, surprise de cet élan.

—Vous ne comprenez pas, fit-il doucement. Je vous dirai plus tard mes luttes et mes craintes. Mais elles sont finies maintenant, ô ma chère aimée! Non, ne soyez pas blessée qu'en un tel moment je vous parle de tendresse! Quand donc nous serait-il meilleur et plus nécessaire d'être forts l'un par l'autre! Me suis-je trompé, Muriel, n'avez-vous pour moi aucune affection?...

—Ah! Dieu!

Elle s'arrêta, prise de remords d'éprouver de la joie en cet instant.

—Non, fit-elle à demi-voix, pas maintenant.

—Soit! ne parlons plus de moi, mais parlez-moi de vous, dites-moi toute votre vie, voulez-vous?... Voyez, nous ne pouvons rien faire de plus pour Gladys et nous devons attendre ici le retour d'Hamed. S'il revient seul, je partirai, je tenterai de mon côté des recherches. En attendant, Muriel, dites-moi quel sombre drame cache la vie de M. Mac-Lervy, drame auquel vous êtes mêlée, pauvre petite victime!

—Soit. Vous avez raison. Que puis-je? L'angoisse du présent s'apaisera peut-être en vous parlant des années douloureuses que j'ai vécues.

—Ma mère était Française. Ayant épousé par amour un Anglais cadet sans fortune, elle le suivit aux Indes. Mon père mourut quand j'avais trois ans.

—Ce qui décida ma mère à épouser plus tard Mac-Lervy je ne l'ai jamais su. Je pense qu'elle ne voulait plus revenir auprès de sa famille avec laquelle elle s'était brouillée en épousant un Anglais protestant, et, que sans ressources, inquiète de mon avenir, elle a cherché à l'assurer en me donnant un second père.

—Pauvre maman! Bien vite elle a dû souffrir des bizarreries de son mari... De tout temps, je crois, il a eu des allures étranges.

—Je me rappelle bien maman, quoique je n'eusse que sept ans lorsqu'elle mourut. Mac-Lervy la pleura violemment et se prit pour moi d'une affection vraiment paternelle. Je l'appelais "mon père" et je l'aimais aussi comme tel. Il me gâtait...

—Deux ans après, un jour ma mère me présenta une petite fille jolie comme un ange, en me disant qu'elle allait devenir ma soeur: c'était Gladys.

—De deux ans plus jeune que moi, elle était douce et caressante. Tout de suite je me mis à l'aimer, comme aussi j'aimais sa mère.

—Celle-ci, une Indienne de beauté merveilleuse, se montrait tendre avec moi, si maternelle! ou plutôt tendre comme une grande soeur. A peine avait-elle vingt ans. Quel martyre a dû lui imposer Mac-Lervy pour faire d'elle, en quelques années, la créature malade, triste, éternelle qu'elle était devenue! Elle ne se plaignait jamais, se montrait toujours docile et affectueuse envers son mari. Lui-même semblait l'adorer et les étrangers n'ont rien pu comprendre à sa tristesse. Mary, la bonne Mary, qui lui était dévouée comme un chien, n'a jamais su ce qui l'a poussée... Oh! mon Dieu, c'est affreux! Quand j'y pense...

Muriel s'arrêta, couvrit son visage de ses mains.

—Combien d'années de cela! reprit-elle après un court moment de silence, et je le vois comme si c'était hier.

—Depuis quelques jours la pauvre créature paraissait continuellement effrayée. L'approche de son mari la faisait frissonner, trembler comme l'approche d'un danger. Lui, au contraire, ne s'était jamais montré si empressé pour elle.

—Je me souviens: elle adorait les roses; et tous les jours il lui en faisait apporter des bouquets. Elle en remplissait son petit salon préféré et y passait des heures, toute seule avec ses fleurs, ou bien elle nous gardait serrées contre elle, Gladys et moi. Souvent Gladys s'échappait pour aller voir les faiseurs de tours, les prétendus sorciers dont mon père aimait à s'entourer, et qui envahissaient la maison. Il restait avec eux des jours entiers; je crois que leur exaltation le gagnait.

—Lorsque Gladys se sauvait ainsi pour aller voir ces mendiants fanatiques, sa mère sanglotait.

—Combien de fois je l'ai vue pleurer! Un soir que Gladys nous avait quittées, elle me parla d'elle longuement, comme si j'avais été une grande personne, je n'avais pas douze ans... Je compris pourtant ce qu'elle attendait de moi et quand elle me demanda de faire le serment de ne jamais quitter Gladys, de l'aimer, de la protéger, je vous jure que je savais toute la gravité de ma promesse et que, bien vraiment, je sentais que j'engageais ma vie en la faisant... Oh! comme je me souviens!...

—Tout habillée de blanc—jamais elle ne portait de couleurs—la mère de Gladys était étendue sur un divan dans son petit salon si rempli de fleurs que ma tête s'alourdissait. Lorsque j'eus, sur sa prière, levé la main et répété

après elle: "Je protégerai Gladys, je ne l'abandonnerai jamais!" elle se prit à pleurer et m'embrassa passionnément. Ensuite elle me dit d'aller chercher Gladys, ce que je fis. Elle la garda longtemps dans ses bras. Puis elle la poussa vers moi et je n'oublierai jamais le regard dont elle me couvrit pendant que je serrais contre moi ma petite soeur adoptée... Elle me pria d'envoyer dire à son mari que la fantaisie lui venait d'avoir à l'instant des roses fraîches. Il arriva bientôt, précédant un Indien dont les bras soutenaient une moisson merveilleuse.

"Comment pouvez-vous supporter ces parfums!"

"J'entends encore sa voix en ce moment et la voix redevenue joyeuse dont sa femme répondit:"

"Un caprice... J'ai rêvé d'une garniture tout à fait jolie pour mon boudoir... et vous allez m'aider, dites?"

"Redevenue légère et gaie, elle s'était emparée des roses et les déposait sur les meubles, les piquait aux tentures, en semait les tapis... et son mari l'aidait!"

"Ce parfum est insupportable, redit mon père.

"Qu'importe! Les fenêtres vont rester ouvertes toute la nuit, et dans un instant je vais regagner ma chambre. Que ces roses sont belles!... Vous n'en avez plus? Regardez comme c'est joli!... Elle battait des mains, ses yeux brillaient.

"Maintenant, fit-elle tout à coup, laissons cela, venez. Du seuil je regarderai mon joli paradis de roses sans risquer de les fouler—et puis, vraiment vous avez raison, cette odeur incommode.

"Peu d'instants après nous la quittions dans sa chambre où tout était préparé pour la nuit. Elle nous embrassa encore, nous dit un "au revoir" si gai! de cette voix qu'elle n'avait plus depuis des mois et des mois.

"Le lendemain matin, poursuivit Muriel, quand Mary pénétra chez sa maîtresse, elle ne la trouva pas dans son lit. Elle alla au petit salon: la porte en était fermée à l'intérieur. Il fallut appeler mon père; je vins aussi; Gladys heureusement dormait encore; mon père fit enfoncer la porte. Un parfum suffocant nous fit d'abord reculer... Les fenêtres étaient soigneusement closes; sur le divan jonché de roses, la mère de Gladys était couchée. Oh! le cri que poussa mon père! son élan furieux vers la malheureuse! Jamais, non, jamais je ne pourrai oublier cela! Mary poussait de vrais hurlements. Alors il me sembla que mon rôle commençait. Je suppliai qu'on cachât la vérité à Gladys...

"En effet, seulement quand la morte fut remise sur son lit, parée de sa dernière parure, on alla éveiller la pauvre petite. Encore maintenant elle croit que sa mère est morte d'une maladie de coeur et que, si la vue des roses, leur nom seul, jette mon père en folie, c'est qu'il se souvient combien la morte les aimait.

"En revenant du cimetière, mon père s'enferma dans le petit salon où les fleurs étaient restées. Il les broya, les écrasa en criant, en blasphémant... Hamed, son serviteur préféré, parce qu'il était savant en toutes sortes de jongleries, Hamed seul put l'appro-

cher. Le fait est que depuis lors cet homme ne l'a jamais quitté et qu'il se montra toujours vraiment dévoué.

"Lui seul a de l'influence sur mon père quand il a ses accès, ces malheureux accès qui d'abord ont été très rares, puis sont devenus plus fréquents, durant tantôt quelques jours, tantôt des mois...

"Comment êtes-vous restée près de lui! interrompit Michel.

"Il nous avait adoptées; Gladys, d'ailleurs, n'avait pas d'autre famille, sa mère étant orpheline. De son père je n'ai jamais rien su; Mary l'a connu, mais n'en parla pas...

"Et, reprit Michel, parce qu'il vous avait adoptées vous n'avez pas voulu quitter ce fou! Mais sa folie le rendait incapable de tutelle... Vous auriez pu..."

"Quoi? interrompit Muriel. A nous deux, que pouvions-nous, petites filles ignorantes des lois! Et puis, mon père aime Gladys; moi-même ne lui suis pas indifférente, je crois. D'ailleurs, que serions-nous devenues sans lui? De pauvres enfants perdues, livrées à la charité... M. Mac-Lervy avait de la fortune. Il en a perdu beaucoup, en étant le seul maître, dans des spéculations hasardeuses, et surtout avec ses jeteurs de sorts, ces sorciers qui le grugeaient et l'enfonçaient dans sa folie. Pendant une accalmie, il s'est brusquement décidé de revenir en France. Je crois que sa folie était soupçonnée et qu'il a fui de peur d'être enfermé; j'ai souvent pensé que cela eût mieux valu, mais c'est lâche de ma part!"

"Arrivés ici directement, nous n'en sommes jamais sortis. Aussi, continua Muriel, notre éducation, à peine commencée dans l'Inde, est-elle restée inachevée. J'ai travaillé pour faire travailler Gladys.

"Ainsi, interrompit Michel, vous ne connaissez de la vie que les larmes, et du monde, en dehors de votre Inde lointaine, que ce coin de montagne... O ma chère petite sauvage, quelles joies vous sont réservées! Quelles joies surtout à celui qui pourra vous faire oublier le long cauchemar qu'a été votre vie et vous apprendre le bonheur!"

Elle sourit faiblement, le mot "bonheur" lui paraissait irréel et vague.

"Écoutez?... fit-elle brusquement.

Quelqu'un courait dans l'allée... Michel se pencha à la fenêtre. Hamed revenait, il fit signe qu'il n'avait rien trouvé et quelques instants après il entra, son brun visage pâli d'inquiétude.

"Où êtes-vous allé? lui demanda Muriel.

"Partout. J'ai questionné des gens là-bas, cherché dans le bois... rien!"

"Vous pensez que M. Marc-Lervy avait son accès? demanda Michel à l'anglais, comme l'Indien.

Hamed regarda Muriel d'un air de reproche et ses yeux se reportèrent sur Michel et l'examinèrent comme si jamais encore il ne l'avait vu.

"L'accès, dit-il enfin, a commencé hier soir. Je ne voulais pas dormir... j'ai dormi malgré moi: le maître m'avait fait boire.

IX.—INTROUVABLE

Tout le jour, toute la soirée, Déroches, Hamed, et même Jean parcoururent en tous sens les environs.

Le lendemain, le surlendemain ils continuèrent vainement leurs recherches. Michel voulait aller à la ville, prévenir la police de cette disparition. Hamed l'en dissuada. Selon lui, il fallait attendre une semaine.

Gladys, remise maintenant, avait repris sa vie coutumière. Des jours encore s'écoulèrent.

Michel rentrait le soir au pavillon, brisé de fatigue, ne se sentant pas le courage de guetter "le fantôme". Ce fantôme, d'ailleurs, n'avait plus causé aucun désordre.

Durant la nuit du septième jour, Michel eut un rêve très doux.

Il se vit dans une église toute fleurie, ayant près de lui Muriel vêtue de blanc; sur l'autel—très pauvre—la fiancée elle-même avait semé des fleurs en jonchée joyeuse et un ange, dont la présence leur paraissait toute naturelle, était assis près de l'autel et jouait des airs adorables sur une grande harpe d'or. Cette musique berçait Michel délicieusement; il écoutait ravi. Il l'écoutait si bien que la netteté des sons l'éveilla. Son rêve continuait-il?

Dans l'obscurité profonde, des arpegges mélancoliques s'égrenaient. Michel, le coeur battant, se leva. Qu'allait-il faire? Entrer sans lumière et allumer brusquement? Cette façon de faire, une fois déjà, lui avait mal réussi et, de plus, le bruit de la porte ferait évanouir "le fantôme", avant même que lui, Michel, fût entré.

Il se décida à allumer sa lampe et à avancer, silencieux comme l'ombre elle-même. Il ouvrirait brusquement la porte et du premier coup d'oeil il verrait bien...

Mais avant qu'il eût ouvert, la harpe s'était tue et le battant vivement poussé lui laissa voir ce qu'une fois déjà il avait vu: le voile de soie gisait près de la harpe dans le boudoir absolument désert. Seulement, en plus de l'autre fois, le secrétaire était ouvert et le cahier de Fleurette, sur la planche rabattue, laissait sécher l'encre humide encore de sa dernière page. Michel y courut.

"J'imagine que jamais douleur ne fut semblable à la mienne...; il ne m'aime pas... c'est elle qu'il aime, et moi... Oh! que je vois cette nuit des choses étranges! une grotte... un monstre... et au fond gardé par ce monstre, un homme étendu... Comme il gémit!... Le monstre le soigne... lui donne à boire... Il refuse, il a peur du monstre... il crie... Oh! oh!... sa main saigne... non! il a les doigts serrés sur des roses rouges... Le monstre est effrayant."

X.—LE MONSTRE

Dans la cuisine Jean et Ninette déjeunaient tranquillement.

La voix de Michel leur parvint impatiente.

"Jean! Voyons... où vous cachez-vous? Suivez-moi, mais d'abord munissez-vous de toutes les cordes que vous pourrez rassembler. Dépêchez-vous, n'est-ce pas?"

"Monsieur... oui... certainement, j'y cours!"

Le visage effaré de Ninette se montrait au seuil de la cuisine. Déroches ordonna:

"Vous, Ninette, allez tout de suite à la Hourquère, Mary a besoin de vous."

—Jésus! Jésus! Pas un malheur, au moins!

—Non... c'est-à-dire... oui... M. Mac-Lervy a eu un accident. Allez donc vite, ma brave femme, au lieu de me regarder de cet air suffoqué.

Il paraissait nerveux. Ninette ne se fit pas répéter l'ordre deux fois et s'en fut, de son pas le plus rapide, à la Hourquère.

Un instant après avoir lu ce qu'avait écrit "l'Esprit" dans le cahier de Fleurette, Michel était resté en proie à ce doute exaspéré qui le prenait en face des manifestations d'apparence supra-terrestres auxquelles il se heurtait depuis son arrivée au pavillon. Il avait lu, et tout à coup dans le chaos des pensées qui l'assaillaient, une avait dominé, s'était précisée. Et, sous l'empire de cette pensée, quelques instants plus tard, le jour se levant à peine, il était parti, descendant d'un pas rapide les sentiers maintenant bien connus.

Il passa devant la grotte comblée de la Reine des Fées. Le soleil invisible encore, commençait à caresser d'un reflet rose les cimes lointaines, puis le coteau lui-même s'empourpra et ce fut dans la splendeur du soleil levant, dans une apothéose d'or et de pourpre, que Michel aperçut, au seuil de la caverne devant laquelle il était parvenu, l'"Ours" accroupi sur la pierre.

A la vue de Michel, l'"Ours" se releva, grognant. Alors les difficultés de l'entreprise apparurent à Michel, comme aussi l'in vraisemblance de ses suppositions. La grotte était vide et l'"Ours" ne paraissait pas disposé à lui en permettre l'entrée. Pourtant Déroches voulut mener jusqu'au bout son expédition.

Il parla, élevant la voix, bien que l'"Ours" ne dût pas le comprendre; il appuyait son discours de gestes éloquents, mimant ses phrases.

—Un homme malade, ici, tu ne l'as pas vu?—Non?—Un vieux, couché...

L'"Ours" le regardait, hochant la tête. Quelque chose comme une étincelle d'intelligence animait son regard de bête craintive.

Michel insistant, répétant les mêmes mots: "Un homme malade... blessé... tu le soignes?... Où est-il?... là?...". De la main, Michel indiquait le fond de la caverne, le trou d'ombre creusant la roche.

Jeantou recula en grognant.

—Laisse-moi aller, dit Michel avançant d'un pas.

Il s'attendait à ce que l'"Ours" lui en barrât l'entrée, mais il reculait toujours, grognant plus fort. Michel entra. Quelles intentions cachait le recul sournois de Jeantou?

Déroches voulut l'apprivoiser. Il fouilla ses poches et montra des cigarettes. A la vue du tabac, le visage de l'idiot s'éclaira. Il tendit la main. Déroches lui abandonna les cigarettes et, à ce moment, un sourd gémissement le fit tressaillir. Ce n'était pas l'"Ours" qui avait gémi. Tout à la joie de posséder les cigarettes convoitées, l'idiot avait abandonné Déroches. Il était retourné sur le seuil de la grotte et s'occupait à dérouler les papiers de soie, à bourrer, du tabac qui s'émiettait sous ses doigts, sa vieille pipe ébréchée.

Michel le laissa à son occupation et s'enfonça davantage dans la grotte,

malgré l'odeur écoeurante qui lui serrait la gorge.

Arrivé au bord du trou noir il s'assura—ce dont il se doutait un peu—que le domaine de l'idiot se prolongeait en une seconde excavation, mais la nuit y était si profonde qu'il hésitait à s'y aventurer.

Tandis qu'il s'immobilisait, un second gémissement le fit tressaillir. Il appela doucement. Il n'avait plus un doute maintenant sur l'identité de celui qui gisait tout proche de lui et blessé ainsi que la mystérieuse visiteuse du pavillon l'avait écrit.

—Monsieur!... Monsieur Mac-Lervy, êtes-vous là?

Rien ne répondit. Michel fit partir une allumette: des papiers contenus dans son calepin il forma en les tordant, de petites torches.

Au delà de l'entrée étroite au bord de laquelle il se trouvait, s'allongeait un couloir très bas, mais plus large que l'ouverture. Michel y fit quelques pas. Tout à coup le sol manqua sous ses pieds, il dut se retenir à la paroi pour ne pas tomber. Une pierre qu'il avait détachée en glissant tomba avec bruit et Déroches reconnut à ses heurts qu'elle devait rebondir sur des saillies rocheuses. Un papier enflammé lui montra en effet, descendant devant lui, une sorte d'escalier naturel, praticable sinon très aisé; il laissa tomber sa torche qui rencontra le sol à mains de deux mètres et, continuant de se consumer, permit à Michel de distinguer la forme sombre d'un corps étendu. Ce corps s'agita et une voix très faible murmura:

—Emmène-moi, Hamed... emmène-moi!

En courant, Michel était repassé près de l'"Ours", absorbé par sa pipe enfin allumée.

Le soleil éclairait maintenant les vallons paisibles, les coteaux riants. Et Michel, le cœur étroit en songeant aux huit jours d'agonie qu'un malheureux avait dû passer là, Michel se hâtait vers la Hourquère.

Hamed, mis au courant, improvisa une civière. Mary, tremblante d'émotion, alla prévenir Muriel, qui arriva toute frissonnante dans la robe flottante dont à la hâte elle s'était revêtue.

En peu de mots, Michel la mit au fait de la découverte.

—Comment avez-vous songé à cela?

—Par hasard... Je vous expliquerai...

Elle voulait aller là-bas chercher son père. Michel l'en dissuada.

Michel, de nouveau, descendait vers la caverne de l'"Ours", suivi de Hamed et de Jean portant la civière et des cordes.

La civière fut déposée dans la grotte. Michel s'était muni d'une lanterne à puissant réflecteur. Le premier, il s'avança dans le couloir. Pour descendre dans la grotte en contre-bas, il remit la lanterne à Jean et descendit en s'accrochant aux saillies. Hamed le rejoignit. Jean restait en haut pour aider à hisser Mac-Lervy.

C'était bien lui, en effet. Étendu sur le sol, il roulait sa tête de droite et de gauche sur la couverture que l'idiot, dans sa charité peut-être inconsciente, lui avait glissée sous la nuque. Il regarda, sans les reconnaître, les visages penchés vers lui. Il disait des mots sans suite, appelait Gladys, Hamed, et

répétait avec des intonations suppliantes:

—Enlevez les roses... elles ont du sang!... Oh! les roses! enlevez-les...

Comment Mac-Lervy était-il arrivé dans cette grotte?

Michel promena sa lumière sur les parois, elles étaient lisses et droites comme celles d'un puits. Très haut, plus haut que le couloir qu'il avait suivi, Michel vit une sorte de dôme, un trou béant. Était-ce l'entrée d'une autre galerie montante? Était-ce par là que Mac-Lervy était tombé, de la hauteur de plusieurs mètres? Un nouvel examen du malade le lui fit croire: Mac-Lervy portait au front une ecchymose tuméfiée, ses mains étaient ensanglantées, et lorsqu'on voulut le soulever, on s'aperçut que le bras retombait inerte. Hamed tâta l'épaule: "Cassé", dit-il seulement. Une cheville apparaissait horriblement gonflée au-dessus de la chaussure.

Cependant Déroches venait de découvrir, épars sur le sol, juste au-dessous de l'ouverture de la galerie supposée, les pétales d'une rose pourpre.

XI.—DERNIERE CLARTE

Pour la première fois, depuis qu'on l'avait rapporté chez lui sans connaissance—il y avait dix jours de cela—Mac-Lervy s'éveilla sans délire.

Il voulut se redresser; une atroce douleur à l'épaule le fit retomber avec un cri. Muriel, qui se tenait assise auprès du lit, se leva vivement et se pencha vers le malade.

—Père... vous souffrez beaucoup?

Que de fois elle avait fait cette question sans obtenir d'autre réponse que des mots inintelligibles.

Cette fois, ses yeux rencontrèrent le regard de Mac-Lervy, regard lucide et attendri, et le blessé parla distinctement.

—Oui, je souffre beaucoup... J'ai été très malade, n'est-ce pas? Que m'est-il arrivé?

—Un accident... une chute... Ne vous fatiguez pas à chercher à comprendre, père, je vous expliquerai plus tard, lorsque vous serez tout à fait bien.

—Je ne guérirai pas.

—Oh! ne dites pas cela. Vous êtes mieux déjà.

Il remua lentement la tête. Un sourire désabusé mourut sur ses lèvres pâles. Il murmura: "Pauvres, pauvres enfants!" Puis le silence se fit de nouveau. Il avait fermé les yeux, et Muriel, le cœur étroit, contemplait ce visage que la maladie avait émacié et vieilli. Durant ses veilles douloureuses près du blessé, Muriel s'était vraiment sentie pour lui une tendre pitié de fille aimante. Tout s'était effacé de son esprit des angoisses venues par cet homme; plus rien ne demeurerait en elle que le souvenir de l'affection qu'il lui avait témoignée dans sa petite enfance et la pensée que sa mère, à elle, l'avait aimé. Il lui semblait que la chère morte la bénissait de pardonner comme elle-même avait pardonné, et que la pauvre mère de Gladys, elle aussi, bénissait Muriel, doublement fidèle à son lourd serment.

Au bout d'un instant, Mac-Lervy ouvrit de nouveau les yeux.

—Toujours là, Muriel... bonne et dévouée toujours!

Les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

C'était la première fois que son père trouvait pour elle un mot vraiment affectueux et reconnaissant.

—Où donc est Gladys? demanda le blessé.

—En bas, avec M. Déroches.

—Ah! Déroches est là?

—Il ne nous a guère quittés ces jours-ci. Vous n'imaginez pas combien il nous a été secourable... plusieurs nuits même il vous a veillé avec Hamed.

—Hamed... Il faudra le laisser retourner dans son pays.

—Il ne voudrait pas vous quitter, père, vous le savez bien!

—C'est moi qui le quitterai. Où est-il?

—Je l'ai envoyé se reposer un moment. Dois-je l'appeler?

—Non... C'est Déroches et Gladys que je voudrais voir.

—Je vais les prévenir. Oh! père, si vous saviez!... Quelle joie de vous voir enfin... comme maintenant!

—Pauvre chère fille!

Timidement, Muriel se pencha davantage. Elle n'osait plus aucune marque de tendresse envers cet être fantasque et redouté. Mac-Lervy la comprit; de son bras valide, il l'attira vers lui et doucement l'embrassa. Muriel en fut bouleversée. Elle s'enfuit pour cacher ses larmes.

Un instant plus tard, Gladys et Déroches la suivant accoururent auprès du malade. Il tendit la main à Michel.

—Mon cher ami, je vous remercie... Vous avez été vraiment charitable et dévoué, Muriel me l'a dit... Ne protestez pas... Je sais ce que je vous dois.

—Nous parlerons de gratitude plus tard. Quand vous serez guéri.

—Guéri?... (Il eut son même sourire.) Je ne souffrirai plus longtemps... Mais qu'importe!... Toi, ma Gladys, qu'as-tu pensé de ton pauvre malheureux père?... Comme tu es pâle! que tes yeux sont fiévreux!... Il faut me pardonner, Gladys, comme l'a fait ta mère... Je suis sûr qu'elle m'a pardonné!... même... même...

Il s'arrêta, se souvenant que Gladys ne devait jamais connaître la vérité sur la mort de sa mère.

—Pardonne-moi, répéta Mac-Lervy suppliant.

—Oh! père... père!

Elle s'effondra sanglotante près du lit; le visage enfoui dans ses mains, elle répétait: "Oh! père... père!"

Doucement, de ses doigts tremblants, Mac-Lervy caressait les cheveux de Gladys. Tout à coup, elle poussa un sourd gémissement. Muriel s'élança.

L'émotion avait été trop forte pour cette nature ébranlée. Gladys était évanouie. Michel aida à l'emporter, puis il revint en hâte près de Mac-Lervy.

—Ce ne sera rien, lui dit-il.

—Pauvre petite! gémit le malade. Je lui ai fait du mal jusqu'à la gn... jusqu'à la fin!... Mon cher Déroches, donnez-moi votre main... Je suis un pauvre insensé... beaucoup du mal que j'ai commis l'a été inconsciemment... Je ne sais ce que je vous ai laissé voir de ma misère... non... je ne sais plus! N'importe ce que vous savez... il ne faut pas pour cela...

Il se tut un moment, regarda fixement Michel, puis continua, souhiant à demi:

—Ni Gladys ni Muriel ne sont mes filles.

—Je sais.

—Ah! vous savez?... La mère de Muriel était une sainte. Muriel lui ressemble.

Il s'arrêta encore. Ses lèvres pâlis-saient davantage, le mieux d'un instant s'effaçait déjà. Sa langue paraissait s'engourdir. Il reprit, parlant difficilement:

—Il ne faudra pas abandonner Gladys... Elle guérira... quand je n'y serai plus... Muriel... Dites à Muriel... Où est-elle? appelez-la...

Michel s'élança à la recherche de la jeune fille. Elle laissa Gladys aux soins de Mary et accourut.

—Vite... vite... bégayait maintenant Mac-Lervy. Muriel... pardonne-moi...

Sa main tremblait. D'un geste vague, elle rayait les couvertures. Muriel prit cette pauvre main. Mac-Lervy murmura: "Michel... aussi!"

Quand il sentit les mains des jeunes gens réunies dans la sienne, il sourit encore, ses yeux se ranimèrent, sa voix retrouva un peu de netteté: "Tous deux... vous vous aimez... je vous bénis... n'abandonnez pas Gladys!"

Dans la main mourante, les jeunes mains s'étreignirent. Un poignant et grave bonheur descendait en eux, dominant l'heure présente.

—Gladys, reprit le mourant, protégez-la...

—Nous le jurons, dirent-ils d'une même voix.

—Merci... et puis je demande... pardon... à... à Dieu... Je suis catholique... je voudrais un prêtre...

Il murmura des mots qu'on ne distinguait plus.

Quand le prêtre, que Jean était allé chercher dans la plaine, arriva à la Hourquère, Mac-Lervy, de nouveau, avait perdu connaissance, et ce fut presque un cadavre qui reçut les onctions saintes. Mais le pauvre égaré avait désiré le pardon de Dieu; dans sa grande miséricorde, Dieu le lui accorderait.

XII.—LE SOUTERRAIN

Muriel avait tenu à suivre le convoi. Très pâle et très lasse elle revenait à la Hourquère appuyée au bras de Michel.

Le chemin était étroit, les pierres glissantes. Chaque fois que son compagnon, d'un geste caressant et protecteur, l'aidait, la soulevant presque, la jeune fille levait sur lui des yeux reconnaissants. Bien que Mac-Lervy lui-même eût uni leurs mains, bénissant leur commun avenir, depuis que la mort était entrée au logis, jamais les jeunes gens n'avaient rappelé d'un mot leur muette promesse. Maintenant leur tendresse réagissait contre le deuil qui les enveloppait. La pensée de Mac-Lervy repentant, mourant d'une mort calme et pardonnée, avait chassé de leur esprit l'horreur des derniers jours. Ils ne gardaient pour le malheureux qu'une pitié attendrie, et leurs coeurs, à travers le souvenir du mort, appelaient la joie promise.

Muriel prévoyait bien que Michel allait de nouveau lui parler de son es-

pérance; elle songeait: "Beaucoup d'obstacles encore peuvent exister, mais Dieu est avec nous."

A mi-chemin ils s'arrêtèrent.

—Chère, dit doucement Déroches, ce n'est pas offenser la mémoire de votre père que de vous parler de mon amour, puisque cet amour, lui-même l'a deviné et l'a béni.

—Non, dit-elle, je ne crois pas que ce soit mal.

—Alors, vous voulez bien, Muriel chérie, vous voulez bien être toute ma vie... tout mon bonheur, chère! Ne l'êtes-vous point déjà?

Elle ferma un peu les yeux. Oh! la belle existence de Paradis, avec lui tout près d'elle, comme maintenant, ou l'aidant, la soutenant dans sa route comme tout à l'heure! Quel chemin paraîtrait alors rude ou dangereux?

—Muriel, reprit Michel, dites-moi si vous m'aimez un peu?...

Les yeux seuls répondirent, mais leur réponse sans doute suffit à Michel, car il répéta, la voix heureuse:

—Oh! ma Muriel chérie!... ma Muriel!

—Seulement, fit-elle tout à coup redressée, il y a Gladys!

—Elle sera notre petite soeur à tous deux...

—Et puis... nous n'avons pas d'argent... Rien que la Hourquère et des rentes... très, très peu.

—Que m'importe.

Elle sourit, trop inexpérimentée pour comprendre quel acte d'héroïsme constituerait aux yeux du monde ce que Michel accomplissait ainsi, tout simplement.

Muriel était bien, sur ce point, une sauvage. Elle trouvait naturel que Michel agit comme elle aurait agi elle-même si l'argent eût été de son côté.

D'ailleurs, elle ne se demandait pas si sa fortune à lui était suffisante... Ils s'aimaient!

Y avait-il au monde quelque chose qui pût prévaloir contre cet amour?

Ils reprirent la montée, elle de nouveau appuyée sur lui.

—Venez, dit-elle au seuil de la Hourquère, entrez avec moi, Gladys sera contente de vous voir.

Ce fut Mary qui leur ouvrit. Elle n'avait pas voulu quitter Gladys. Qu'allait devenir "son enfant" maintenant? Elle était trop fine pour n'avoir pas deviné qu'un roman s'ébauchait entre le pavillon et la Hourquère. Ah! si c'était Gladys dont cet étranger se fût épris! Mais non, Muriel tiendrait-elle encore son serment?

Un autre tourment se joignait à celui-là. Le matin même, pendant les funérailles, un étranger s'était présenté à la Hourquère.

Tout de suite, la vieille femme s'était méfiée.

Seul, un messenger de malheur pouvait arriver si loin de la ville, en ce coin perdu. "M. Mac-Lervy"? avait demandé l'inconnu, soulevant à peine un canotier brûlé par le soleil et jauni par la pluie.

—M. Mac-Lervy? avait redit la vieille, on l'enterre ce matin.

—Qu'est-ce que vous dites?

Elle négligea de répéter. Cela se comprenait sans difficulté, enfin! Cela se comprenait sans doute, car l'étranger, après un regard sur les vêtements

noirs de Mary, reprit l'air très ennuyé :

—Je regrette beaucoup... beaucoup...

On eût dit d'un visiteur poli, désolé de ne pas rencontrer le maître de la maison. Pour un peu il aurait dit: "Je repasserai".

Mais il ne le dit pas. Il s'attardait, hésitant.

Evidemment ceux qui l'envoyaient n'avaient pas prévu ce cas. Finalement, il se décida.

Il tira de sa poche un papier bleu plié en long, le déplia. Avec un stylo, il griffonna au bout du cahier bleu, relié de fil rouge, quelques mots qu'il signa, replia le papier, le glissa dans une large enveloppe qu'il cacheta. Puis, au moment de mettre l'adresse, il hésita... Bah! les héritiers s'arrangeront! Il se décida et, sur son genou relevé servant de pupitre, il mit l'adresse d'une écriture de chat rageur: "M. Mac-Lervy", puis il tendit l'enveloppe à Mary.

—Vous voudrez bien remettre aux ayants-droits, n'est-ce pas?

Les ayants-droit! Mary tourna et retourna cette "lettre" plusieurs fois dans ses mains. Bien sûr elle ne la remettrait pas à Gladys: si c'était un malheur, elle le saurait toujours assez tôt.

Elle la remit à Muriel.

—Qu'est-ce? demanda la jeune fille.

—Voulez-vous permettre? dit Michel.

Il venait de reconnaître le timbrage à l'encre bleue sur l'enveloppe grise et lisait: "A. Roquet, huissier près du tribunal de 1^{re} instance". Car si une loi oblige les huissiers à ne remettre leurs papiers timbrés que sous enveloppe fermée aux mains de tierces personnes, elle les autorise à estampiller ladite enveloppe afin de laisser au moins aux domestiques l'inépuisable joie des commentaires.

Muriel tendit le pli à Déroches. Ah! quelle paix, quel repos, de déjà se confier à lui!

—Ouvrez, vous me direz ce que c'est et ce que je dois faire.

Ce que c'était? La déclaration d'avoir à payer sous trente jours, y compris le présent jour, la somme de 15,000 francs, montant d'une obligation souscrite au sieur Heurton.

—Votre père avait emprunté de l'argent, Muriel, le saviez-vous?

—Non. On le réclame?... Combien?

Michel évita de répondre à cela.

—Voulez-vous me laisser vous guider, Muriel chérie, m'en donnez-vous le droit?

—Vous êtes bon... que je vous remercie! J'ai peur que nous n'ayons bien des ennuis dont vous allez faire les vôtres.

—Donnez-moi vos livres de comptes, vos notes, vos reçus, tout ce qui pourra m'aider à établir la situation, comme dirait le notaire.

—Eh bien, allez au salon, je vais vous remettre la clef du petit meuble où je serre tous mes papiers... Peut-être aussi faudra-t-il regarder dans la chambre de...

—De votre père. Oui, je crois que vous devez le faire.

—Moi!... Vous voulez que ce soit moi!

—Si cela vous impressionne je serai avec vous. Ne vous tourmentez pas

maintenant; d'ailleurs, rien ne presse. Demain... dans quelques jours...

Le lendemain un autre personnage se présenta, qui demanda encore Mac-Lervy. Un huissier, comme Me Roquet, mais portant le doux nom d'Amable Olinde, venait de la part du boucher dont la note était impayée depuis dix mois.

—Mon Dieu! gémit Muriel, que faire! C'est un très vieux compte. Père ne me donnait jamais assez d'argent, il fallait bien prendre à crédit. Depuis presque un an je m'adressais ailleurs parce que ce boucher refusait de livrer autrement qu'au comptant.

—L'autre, le nouveau, est payé?

—Je lui envoyais des acomptes tous les mois... Ce que je pouvais... Nous allons être pauvres comme des mendiants, Michel, j'ai honte d'accepter de vous...

Il l'arrêta d'un geste caressant. Mais il voyait bien qu'elle n'avait pas honte; elle était heureuse infiniment de s'appuyer sur lui et une grande fierté venait à Michel de son rôle.

Ce rôle lui parut plus difficile quand, accompagné de Muriel, il eut fait un rapide classement des paperasses trouvées chez Mac-Lervy et qu'il découvrit, pièces en mains, que la Hourquère était hypothéquée pour plus que sa valeur.

Qu'avait pu faire Mac-Lervy de l'argent ainsi emprunté? Sans doute, il en avait payé de vieilles dettes, puisque, à Muriel chargée de tenir la maison, il refusait les sommes nécessaires.

Certes la question d'argent ne pouvait le séparer de Muriel; pourtant il ne put se défendre d'un peu d'ennui en acquérant la preuve que non seulement sa fiancée n'aurait pas de dot, mais qu'il devrait encore suffire entièrement à l'entretien de Gladys.

Muriel ne put rien deviner de cet ennui, tant Michel mit de bonne humeur à lui affirmer que "tout irait bien". Mais la vente de la Hourquère s'imposait. Les jeunes filles s'en attristèrent; bien que cette maison fût pleine pour elles de douloureux souvenirs, elles sentaient bien qu'elles auraient de la peine à s'en séparer.

Une nouvelle préoccupation troublait Déroches: comment présenter au monde dans lequel il allait rentrer ses deux petites sauvages? Fort heureusement, dans les papiers de Mac-Lervy Michel trouva l'acte de décès des parents de Muriel... et une note de la main de la mère de la jeune fille, qui le renseigna sur la date et le lieu de son baptême. Il lui devenait ainsi facile de se procurer les pièces nécessaires à son mariage.

Restait à décider où et comment se ferait le mariage, où s'installeraient les jeunes filles en attendant qu'il pût être célébré.

Déroches se souvint à propos qu'il possédait en un coin du Morvan une grand'tante qu'il avait quelque peu négligée en ces derniers temps, mais qui l'accueillait en enfant gâté chaque fois qu'il était allé jusqu'à elle. Il lui écrivit une première fois, lui laissant entendre qu'il aurait à la fois une confidence à lui faire et un service à lui demander.

La réponse arriva par retour du courrier, si tendrement pressante que

NE SOUFFREZ PLUS!



Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammation, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

3902, PARC LAFONTAINE (près Roy)

Dépt. 25

Montréal Can.

B. P. 2353

Une Revue dont on parle
et dont on parlera encore plus—

**La Revue
Populaire**

Notre roman d'amour du
mois prochain :

AMOUREUSE ESPÉRANCE
Par TRILBY

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents
pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour
1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement
à "LA REVUE POPULAIRE".

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CONNAISSEZ-VOUS

les faits intéressants de la vie des artistes, par exemple, comment la chance leur est venue d'entrer dans un studio de la Californie ?

Lisez

LE FILM d'août et vous serez renseigné sur ce sujet comme sur bien d'autres; vous y lirez des articles qui vous tiendront au courant de ce qui se passe dans les studios et vous y trouverez une quantité de gravures obtenues d'après les plus récentes photos des artistes.

LE FILM

est un magazine de grande information, documenté aux meilleures sources et le seul, sur tout le continent américain qui donne, pour le prix minime de 10 cents seulement autant de matière à lire en français aussi abondamment illustré.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, 50c pour 1 an ou \$1.00 pour 6 mois.

Nom

Adresse

Localité

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Michel n'hésita plus à lui conter son roman et à lui demander de recevoir et de garder chez elle, jusqu'à son mariage, Muriel, sa fiancée, et sa soeur Gladys.

Cette fois encore la réponse arriva enthousiaste et tendre: la grand'tante de Michel était d'une époque où les romans d'amour passionnaient encore.

Un soir, après le dîner, Michel proposa aux jeunes filles cette solution. Heureux de voir Muriel satisfaite, Déroches demanda, prenant dans les siennes les mains froides de Gladys:

—Et vous, ma chère Gladys, êtes-vous contente? Attendrez-vous patiemment dans ce nouvel exil que Muriel et moi—après une escapade que nous raccourcirons par hâte de vous retrouver—ayons préparé notre home qui sera le vôtre?

La jeune fille le regarda de ses grands yeux fiévreux.

—Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle faiblement.

Aucune joie n'éclaira son visage; depuis la mort de Mac-Lervy on ne l'avait pas vue sourire. Ni Michel, ni Muriel, dans leur inconscient égoïsme, ne songeaient à chercher à sa tristesse une autre raison que son deuil; la vieille Mary, moins aveugle, regardait avec rancune les fiancés. Elle savait bien, elle, que cette tristesse était devenue de l'abattement lorsque, le lendemain de l'enterrement de leur père, Muriel avait appris à Gladys ses fiançailles que le mourant lui-même avait bénies.

Michel serra affectueusement les petites mains qui s'abandonnaient.

—Vous verrez, Gladys, combien entre nous deux vous serez gâtée!

Elle répéta: "Entre vous deux... entre vous deux". D'une secousse, elle dégagea ses mains et s'éloigna rapidement.

—Qu'a-t-elle encore? demanda anxieusement Muriel.

—Qui peut la comprendre!... Ne vous attristez pas, ma chérie, longtemps elle sera nerveuse et bizarre. Nous consulterons pour elle, d'ailleurs, un spécialiste éclairé.

Il y eut un silence.

Michel songeait qu'un secret cependant demeurerait entre eux: Il ne voulait pas apprendre à Muriel les manifestations inquiétantes qui se produisaient au pavillon.

—Ecoutez!... murmura soudain la jeune fille... Entendez-vous?

—Oui, dit Michel, baissant instinctivement la voix... j'entends... on dirait qu'on marche en dessous de nous...

—En dessous? Mais il n'y a rien en dessous; la maison n'a pas de cave... les pièces situées le plus bas sont celles qu'habitait mon père.

—Pourtant, insista Michel...

Ils écoutèrent anxieusement... On eût dit que des pas gravissaient des marches de pierre.

—Oh! j'ai peur!... dit Muriel.

—De quoi? ma chérie: c'est un écho, probablement.

Il s'arrêta. Un craquement sec venait de se faire entendre juste en face d'eux, paraissant venir de la muraille même. A cet endroit, la tapisserie représentait un personnage grandeur nature: un valet de chiens sonnait de la trompe. Distinctement, Déroches et Muriel la virent se mouvoir et s'écarter du mur, tandis qu'une lueur perçait

Muriel, défaillante, se jeta contre l'étoffe, l'éclairait en dessous.

Michel. Lui-même se sentit frissonner: l'inconnu émeut les plus braves.

Maintenant une forme humaine gonflait la tenture, puis cette force se déplaça et la lumière glissa jusqu'à l'endroit où les deux panneaux de tapisserie se rejoignaient.

Une main les écarta et un homme parut qui portait une lanterne.

Il la soulevait et la clarté l'enveloppa, montrant son visage souillé de terre.

—Vous! s'écria Michel, Hamed.

Muriel le regardait, tremblante encore.

L'Indien s'avança. Un sourire satisfait montrait ses dents blanches et pointues.

—Je suis content, dit-il d'une voix calme. J'ai trouvé le chemin.

Il parlait en anglais comme toujours.

Michel, voyant la pâleur de Muriel, s'inquiéta.

—Vous avez effrayé miss Muriel, Hamed! Ne pouviez-vous prévenir? Qu'est-ce que ce mystère?

—J'ai trouvé le chemin, répéta l'Indien. Voulez-vous venir voir?

—Quel chemin?

—J'ai été chez l'homme en bas, dans la grotte où était le maître. J'ai vu le trou par où il est tombé; j'ai voulu savoir. J'ai grimpé...

—Comment? demanda Michel.

Hamed haussa les épaules.

—En enfonçant des pieux... là où le rocher est brisé... J'avais pendu la lanterne à mon cou... Il y a un passage... très commode, toujours en escalier, toujours... jusqu'ici... et puis un autre passage... là... Je n'ai pas été dans celui-là.

—Muriel, dit Michel, êtes-vous assez remise pour rester seule, ou bien voulez-vous appeler Mary? Je vais aller m'assurer de ce que dit Hamed.

—J'irai avec vous.

—Je ne le veux pas: le chemin peut être dangereux.

—Non, dit l'Indien, pas dangereux—miss Muriel peut venir... Je vais passer le premier avec plus de lumière.

Il décoiffa la lampe de son abat-jour et la prit.

—Là! fit-il d'un ton satisfait. Il écarta la tapisserie, s'y glissa, la maintenant de la main afin qu'elle ne retombât point sur la lampe. A sa suite, Muriel et Déroches passèrent entre la tenture et la muraille.

Bientôt Hamed sembla entrer dans cette muraille; c'était le passage dont il avait laissé le panneau repoussé.

Tout de suite, dans l'épaisseur même du mur, se voyaient les premières marches d'un escalier.

Hamed s'y engagea.

Bientôt tous trois se trouvèrent dans un souterrain qui, étant donnée sa direction, devait être sous le salon. C'est lorsque Hamed le franchissait que Muriel et Michel l'avaient entendu marcher.

Après quelques mètres l'escalier reprenait, creusé dans la terre et soutenu par de la maçonnerie. Une voûte de pierres cimentées le recouvrait.

Hamed s'arrêta.

—Voilà, dit-il, l'autre passage.

Ils se trouvaient sur une sorte de pailier. D'un côté l'escalier continuait, de plus en plus rapide; l'autre côté se

prolongeait en couloir. C'est ce couloir que désignait Hamed.

—Voyons, ordonna Michel.

L'Indien s'y engagea.

La lampe éclairait nettement les parois rocheuses et le sol dallé.

Tout à coup l'Indien, se penchant, ramassa par terre quelque chose.

—Qu'est-ce? demanda Michel.

Hamed lui tendit l'objet: c'était un bouton de rose.

—Comment se trouve-t-il là? demanda Muriel. Est-il très desséché?

—Non... Ayez un peu de patience, Muriel; peut-être des choses inexplicables jusqu'ici vont-elles pouvoir s'expliquer.

—Encore des marches, dit l'Indien.

Cette fois, il fallait monter. Puis ce fut encore un couloir.

L'Indien s'arrêta.

—Un mur, dit-il.

Michel s'avança vivement.

Ce n'était pas un mur, mais bien un panneau de bois.

Déroches avisa une petite croix de fer en saillie. Il la prit; elle ne tourna ni ne s'enfonça. Mais quand Michel essaya de la pousser de côté, le panneau entier céda, glissant dans la muraille comme une porte à coulisse.

Une draperie soyeuse et claire arrêta encore Michel; il l'écarta doucement, sûr maintenant de l'endroit où ils allaient aboutir... Et se retournant, la voix émue de tout ce que cette découverte contenait pour lui de rassurant, il dit:

—Entrez donc, Muriel, et soyez la bienvenue!

La lampe qu'Hamed élevait éclairait les murs enrubannés, les amours souriants du boudoir de Fleurette et la harpe dont Gladys, dans ses crises de somnambulisme, venait jouer.

Le boudoir où Gladys, la nuit, venait continuer le journal de Fleurette et voler des roses.

En un rapide jet de pensée, Michel s'expliquait tout cela.

Une grande, une immense joie lui venait de pouvoir concilier enfin avec sa raison le mystère qui l'avait effrayé.

XIII.—DE L'OR, DE L'OR.

Muriel attendait son fiancé dans le jardin de la Hourquère. Ils firent ensemble une visite au petit cimetière où Mac-Lervy dormait son dernier sommeil. Comme ils revenaient lentement, Muriel dit à Michel:

—Voulez-vous que nous passions par la grotte de l'"Ours"? Je voudrais revoir ce pauvre malheureux avant mon départ. Sans lui, mon père serait mort là-bas, peut-être, tout seul, dans une agonie pleine d'épouvantes.

—Allons.

Ils refirent le chemin une fois déjà fait ensemble.

Assis sur la pierre devant sa grotte, l'"Ours" semblait absorbé dans une solitaire partie d'osselets. Il ne parut point remarquer l'approche des jeunes gens; il jetait en l'air ses osselets et les rattrapait.

—Avec quoi joue-t-il? regardez, Michel, ce ne sont pas des cailloux...

—Cela tinte, dit Michel.

Ils firent quelques pas et se trouvèrent devant l'"Ours".

—Ah!... Mais c'est de l'or! s'écria Michel.

L'"Ours" avait cessé son jeu. Il regardait les visiteurs d'un air sournois. Devant lui, éparses sur la terre, des pièces d'or avaient roulé.

—Qu'est-ce ceci? fit Muriel à Jean-tou; qui t'a donné cela?

Elle désignait du geste l'or répandu.

Il se mit à rire en dodelinant la tête; une pensée, soudain, éclaira ses yeux. D'un geste prompt il ramassa les pièces, puis se leva, souriant toujours et grognant d'un grognement évidemment aimable, il s'approcha de Muriel qui se tenait appuyée sur son ombrelle fermée; il écarta une baleine de l'ombrelle et versa dans l'espace ainsi formé sa poignée d'or.

—C'est Jeantou maintenant qui me fait l'aumône, dit la jeune fille en souriant.

Elle tendit une des pièces à Michel.

C'étaient des louis de vingt et quarante francs, à l'effigie de Louis XVI.

L'idiot regardait. En voyant sourire Muriel, il battit des mains et se mit à rire; puis il entra aussi vite qu'il le put dans sa caverne et disparut au fond. Très vite il reparut et une nouvelle poignée d'or fut versée dans l'ombrelle de la jeune fille.

L'idiot repartit, riant de plus belle.

Cette fois, Muriel et Déroches le suivirent. Ils le virent pénétrer dans la seconde galerie.

—Restez ici, Muriel, je vais voir ce que cela veut dire.

Michel se glissa à la suite de l'idiot, mais l'obscurité était profonde. Il fit partir une allumette et aperçut Jean-tou qui descendait, avec une légèreté surprenante chez cet être difforme, vers le souterrain dans lequel on avait trouvé Mac-Lervy blessé.

Tout de suite, Michel supposa l'existence d'un trésor découvert là par l'idiot.

L'"Ours", connaissant sa cachette, et étant peut-être doué d'yeux de chat, y puisait aisément en pleine nuit; mais Michel n'en pouvait faire autant et ses allumettes étaient des torches insuffisantes.

Il restait là, indécis sur ce qu'il devait faire, quand il entendit Muriel qui l'appelait. Il revint rapidement sur ses pas; la jeune fille l'attendait penchée à l'entrée du passage.

—Michel, prenez ceci...

Ceci était une lanterne oubliée là le jour où l'on était venu chercher Mac-Lervy.

—Voilà une trouvaille providentielle, déclara joyeusement Michel.

—Maintenant, je vais avec vous, affirma la jeune fille. Si l'"Ours" est mécontent de voir qu'on pénètre si avant chez lui, il sera moins fâché moi étant là.

—Venez donc.

Mais l'"Ours", qui déjà remontait du souterrain, ne parut pas mécontent, au contraire. Il continuait à rire, et c'était fantastique, ce monstre riant et se démenant dans la lumière mouvante de la lanterne.

Michel remarqua que les bords de la galerie supérieure par laquelle était tombé Mac-Lervy paraissaient effrités et l'ouverture semblait agrandie. Un éboulement avait dû se produire depuis le passage de Hamed, déterminé sans doute par les pieux enfoncés dans les interstices des roches et dont il s'était servi comme d'un escalier.

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action, se combler les creux des épaules. Seul produit générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL

Boîte postale 2353 — Dépt. 2
3902, Parc Lafontaine, — Montréal.



des Tartes
 --succulentes, au goût véritable du fruit même, se préparent avec les garnitures crémeuses "Meadow-Sweet". Economiques et faciles à préparer en peu de temps. Une boîte à 15c suffit pour 4 tartes. Le mode d'emploi est indiqué sur la boîte.
 GRATIS—livret de recettes éprouvées.
 Refusez toutes imitations.
 En vente chez les marchands généraux.

Garniture de Tartes
 (PIE FILLING)
"Meadow-Sweet"
 CITRON FRAMBOISES
 ANANAS ORANGES
 ARAÏS CERISES, ETC

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co., Limited
 Montreal

Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS
 a/s Vanderhoof & Co. R25F
 BOITE 37 WINDSOR, ONT.
 En vente chez les meilleurs pharmaciens

Employez "DEPILO"



Pour DÉTRUIRE les Poils et Duvels
 Procédé efficace moderne, et sans danger. Usage facile, vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

—Ainsi, murmura la jeune fille frissonnante, c'est là qu'il est tombé...

Mais elle n'eut pas le loisir de s'attrister: Michel, qui venait de l'aider dans la difficile descente, poussa un cri de surprise.

Presque au centre de la caverne, sous l'orifice de la galerie, gisait un coffret écrasé dans sa chute et dont le couvercle projeté laissait voir un amoncellement d'or.

Muet de stupeur, Muriel contemplant cette richesse. Alors l'idiot la prit par sa robe, l'attira près du trésor, tout près, puis avec des grognements satisfaits il tenta de lui prouver que ces objets brillants trouvés par lui et dont il faisait des osselets pour en jouer dans la tiédeur du soleil couchant, que tout cela, qu'elle paraissait trouver joli, était à elle... bien à elle.

A pleines mains, l'idiot remuait les pièces qui tintaient gaiement. Un froissement de papier que Michel crut entendre le fit s'agenouiller et remuer, lui aussi, cet or.

Il découvrit un papier, froissé par les mains de l'"Ours", sans doute. A la lumière de la lanterne il le dépla et Muriel se pencha aussi pour lire.

L'"Ours" les regardait, très étonné qu'un chiffon sans couleur pût les distraire de ces bijoux brillants.

"Si je meurs avant de revenir ici, cet or appartiendra à mon neveu, ou, lui décédé, aux propriétaires de la Hourquère. L'armée devant passer peut-être ici, je le cache en ce souterrain, priant Dieu qu'il ait ce trésor en sa garde et le sauve des mains des étrangers."

Puis la signature: "Paul-Louis de Toste-Lervy."

—L'oncle de père! s'écria Muriel.

—Enfant! c'est au moins un grand oncle, ou plutôt un arrière-grand-oncle. La guerre dont il s'agit, c'est la guerre contre les alliés, "la grande guerre", comme disent les gens du pays. Je ne sais trop ce que le peuple redoutait le plus, des étrangers ou des patriotes. C'est partout, dit-on, que chacun enfouissait son or. Quoi qu'il en soit, cet or est à vous...

—A moi et à Gladys, ou plutôt à nous trois, mais l'"Ours" aura sa part.

XIV.—CONCLUSION

Il eut sa part, en effet, l'"Ours", part aussi belle qu'il la pouvait apprécier.

Une somme assez ronde fut remise pour lui au curé du village qui se chargea de ne le laisser manquer de rien. On lui remplit de vêtements, de couvertures, d'objets usuels et de provisions sa caverne, car la lui faire abandonner, fût-ce pour un palais, il était inutile de l'essayer. On lui donna du tabac, mais rien ne lui fit plus de plaisir qu'une poignée de jetons dorés qu'on lui laissa en échange de ses louis, pour jouer aux osselets sur la pierre de son seuil.

Ces pièces, dont quelques-unes étaient fort anciennes, furent expédiées par les soins de Michel à un homme doublement expert en la matière, puisqu'il était en même temps banquier et collectionneur.

La veille du jour fixé pour le départ, Muriel et Gladys, occupées à leurs derniers préparatifs, virent arriver Michel qui depuis quelques jours passait une partie de son temps à la ville.

—J'ai une grande nouvelle à vous

annoncer, mesdemoiselles; plusieurs même.

—La première? demanda Muriel.

—La première, c'est que j'ai reçu une proposition de mon ami le banquier... et comme vous m'avez donné pleins pouvoirs, je l'ai acceptée, la trouvant raisonnable.

—Eh bien? dirent à la fois les deux jeunes filles.

—Eh bien! tous comptes faits, toutes notes payées, il vous reste à toucher la somme nette de...

—De? redirent-elles.

—De deux cent cinquante mille francs.

—Ce n'est pas possible!

—Absolument! Il est vrai que la Hourquère est vendue.

—Elle ne devait l'être que dans dix jours...

—Un acquéreur s'est présenté, Muriel chérie, continua Michel sans laisser aux jeunes filles le temps de l'interrompre. Je vous ai apporté ceci... C'est le premier cadeau, le premier bijou que je mets dans votre corbeille.

—Voyons, dit-elle, un peu distraite par la mélancolie qui l'envahissait à l'idée du fait accompli: être déjà une étrangère à la Hourquère, puisque ses vieux murs appartenaient maintenant à un autre.

Michel lui tendait un rouleau, elle le dépla.

C'était un grimoire sur papier timbré. Elle le déchiffra lentement, puis poussa un cri.

—Oh! Michel, Michel, que vous êtes bon.

D'un geste naïf et sincère, elle lui sauta au cou... sans façons.

—Qu'est-ce? interrogea Gladys.

—Il a acheté la Hourquère!

—Et je l'offre à Muriel... à condition qu'elle m'y donne une petite place.

—Alors, nous ne partons plus? s'écria Gladys.

—Si vous le voulez bien, ma chère Gladys, rien ne sera changé à nos projets, sinon que le vieux home que vous aimez restera nôtre. Hamed, qui refuse de retourner dans son pays, gardera la Hourquère en notre absence.

"Quand le coeur vous en dira, quand vous serez lasse du monde où je veux vous faire entrer, nous reviendrons reprendre pour quelque temps notre vie de sauvages."

—Oh! cher, murmura Muriel, la tête blottie sur l'épaule de son fiancé, comment jamais pourrai-je vous remercier! Vous avez été notre bon génie, vous m'avez appris la vie... Que puis-je faire pour vous?

—M'aimer, répondit doucement Michel.

Gladys les regardait de ses yeux profonds; un pâle sourire entr'ouvrait ses lèvres. De ce bonheur dont elle était exclue, qui donc pourrait comprendre combien elle souffrait!

Mais maintenant que la seule influence de Muriel l'enveloppait, son âme se faisait douce et résignée.

Muriel ne devait pas souffrir de sa peine, jamais, jamais...

Elle se détourna, s'approcha de la fenêtre large ouverte sur le soir tombant, et sa voix s'éleva, ardente et désolée, redisant le chant hindou:

*Tu as laissé tomber sur moi, ô Baïa!
 Ton regard qui donne la mort ou la vie.
 Et dans tes yeux j'ai bu la mort...*

FIN



parce qu'il publie
les plus beaux
romans d'amour



Lisez nos deux romans en cours de publication:

La Fiancée Captive

par Eve Paul Marguerite

--- et ---

L'INTRUS

par Jean de Barasc

Le Samedi

est en vente partout

10 sous

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, RUE DE BULLION,

MONTREAL, CANADA

Le premier souci d'une femme doit être : *sa SANTÉ*



—Se maintenir bien portante, se protéger contre les maladies auxquelles son organisme fragile est souvent exposé—après cela tout le reste lui viendra par surcroît. On sait que dans la vie, les succès dépendent pour une grande partie de la SANTÉ.

A l'aide des Pilules ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles, toute femme peut avoir une santé florissante. Préparées spécialement pour les maladies féminines, les Pilules ROUGES sont un puissant réconfort pour la jeune fille fatiguée par une croissance trop rapide, un précieux remède pour la jeune femme souffrant d'irrégularités, de périodes douloureuses ou autres douleurs internes, pour la mère qui relève difficilement de couches trop souvent répétées, pour la femme d'âge mur qui approche de la ménopause (retour d'âge) aussi pour la femme affaiblie par le poids des années. D'une façon générale, les Pilules ROUGES sont recommandées à toutes les femmes.

"Je n'avais jamais été bien forte et après mon mariage, cette faiblesse augmenta encore, surtout à ma première grossesse. Je maigris d'abord et

je devins ensuite si faible qu'il me semblait toujours que j'allais perdre connaissance. Je ne pouvais rester seule dans la maison. Tous les membres me faisaient mal. L'appétit me manquait et ma digestion était parfois lente. Presque tous les jours j'avais une migraine atroce, des palpitations, des douleurs dans le dos et les reins. Je devins aussi nerveuse et toujours prête à pleurer. Ma mère me recommanda les Pilules Rouges. J'en pris douze boîtes en tout. Dès les premières semaines, mes malaises cessèrent, mes forces s'augmentèrent et je me rendis au terme de ma maladie dans le meilleur état de santé possible. Mon bébé vint au monde bien portant et mes relevailles furent faciles." Mme E. GRENIER, 154, Hertel, Trois-Rivières, P. Q.

"Lorsque j'étais jeune fille, j'étais délicate de constitution. J'étais très faible et j'éprouvais une fatigue continue, un légoût pour tout. L'appétit me faisait défaut et le peu que je mangeais me causait des maux de tête, des gaz, des suffocations et d'autres malaises étranges au creux de l'estomac. J'étais aussi pâle et maigre et sans les Pilules Rouges, je ne sais ce que je serais devenue. Ce sont les témoignages dans les journaux qui m'ont incitée à essayer ce remède. Dès le début du traitement, l'appétit me revint, ma digestion se fit mieux et les abattements se dissipèrent. Après quelques semaines, j'étais parfaitement bien." Madame A. MANSEAU, North St., West Warren, Mass.

PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ les SUBSTITUTIONS... EXIGEZ les
VERITABLES

PILULES ROUGES

pour les FEMMES PALES et FAIBLES

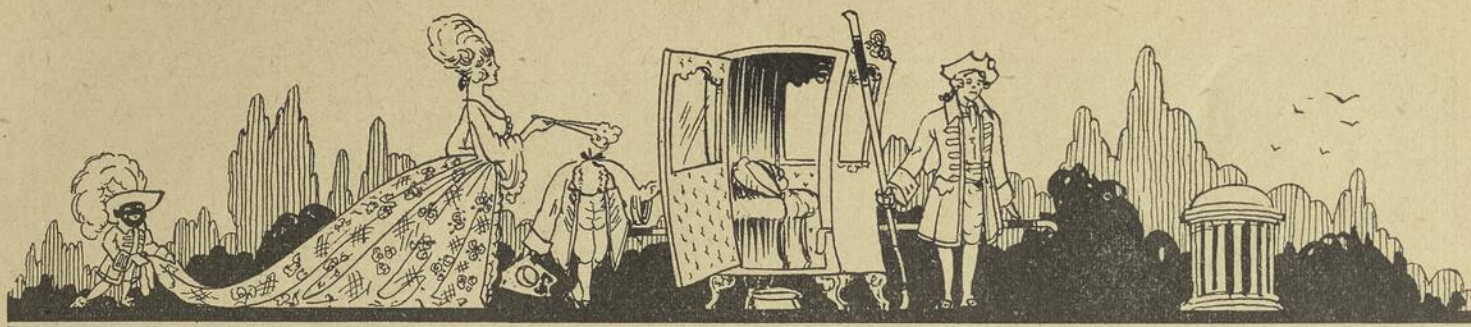
CONSULTATIONS MEDICALES. — Afin d'aider votre traitement, vous pouvez consulter GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas impossibles à traiter par correspondance comme dans les cas requérant une intervention chirurgicale, notre Médecin vous dirigera aux meilleurs médecins et chirurgiens de votre localité.

Les Pilules ROUGES sont fabriquées seulement par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue Saint-Denis, Montréal. Chez tous les marchands de remèdes, 50c la boîte ou 3, \$1.25. Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché.

ENEZ en AIDE

MERES, à vos enfants qui sont PALES, MAIGRES, CAPRICIEUX, PLEURARDS, ARRIERES, qui n'ont pas d'APPETIT, de SOMMEIL ou souffrent de MAUX d'YEUX, d'OREILLES, de GORGE, de RIFLE ou autres éruptions dans la figure et sur le corps en leur donnant de l'OVONOL, remède spécialement destiné aux enfants.

L'OVONOL à base d'Extrait de Foie de Morue, d'Iode, de Jaune d'Oeuf, d'Hypophosphites composés est une formule du médecin des Pilules ROUGES. Partout ou par la poste, \$1.00.



Chronique féminine

LA MODE FEMININE

LA MODE ACTUELLE

La mode actuelle tend à spécialiser les toilettes pour un usage déterminé. Ainsi pour la mode des coloris, il y a une adaptation.

Pour les robes de sport, les tons pratiqués ne craignent ni le soleil,

ni les averses, ni la poussière. Les tissus chiné mélangés, les chevrons, les quadrillés, les carreaux offrent une gamme très variée des beiges, du beige très pâle au brun. On voit du beige rosé ou un beige un peu gris qui laisse dans l'oeil une indécision: ce n'est pas du gris, ce n'est pas non plus du beige. On porte aussi du blanc et noir qui, en tout petits carreaux, est fortement concurrencé par le blanc et brun.

Pour le tailleur veston, assez habillé, on utilise surtout le bleu marine et le noir, car, faits en tons clairs les tailleurs ont l'air plus sport. Le rouge est surtout en vogue dans les chapeaux, les chaussures, dans les deux pièces aussi, et se combine très heureusement et très fréquemment avec le bleu marine. On fait dans ces deux tons des ensembles ravissants et très juvéniles.

Les robes floues d'après-midi, faites en étoffes légères—crêpe de Chine ou crêpe Georgette—sont exécutées dans des tissus imprimés: marine et blanc, jaune et noir, rouge et noir et surtout en vert, qui paraît ainsi s'imposer dans ce genre de toilette. Le vert clair, le vert des jeunes pousses, qui est très seyant, jouit d'une grande faveur: le vert un peu jaune également et même un ton tilleul assez franc et d'un coloris chaud se retrouve dans différentes collections.

Pour le soir, en dehors du noir qui a toujours beaucoup de ferventes, le blanc a, dans les tissus brillants, un très grand succès. Le rose est adopté par beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes et son ton délicatement pâle et subtilement utilisé, met agréablement



La robe de Chanel est en satin rose pâle, avec une draperie sur le côté. Celle de Louiseboulanger est en mousseline imprimée, très longue en arrière et serrée à la taille et aux hanches.



Les robes de dentelle sont nombreuses dans la collection de Chanel; en voici deux, dont l'une est blanche et l'autre rose mélangée de mousseline unie.



LES GRANDS
CHAPEAUX A
LA MODE

*Modèles d'Agnès
et de Molyneux,
Paris.*

ment en valeur une jolie carnation.

Les brunes rehaussent leur beauté d'un joli ton vermillon, si joli aux lumières.

La mode reste fidèle aux ensembles d'un seul ou deux coloris, les oppositions de tons restant dans une ligne sobre et le souci de l'harmonie règne dans l'élaboration d'une toilette féminine.

Réjouissons-nous du bon goût qui préside toujours dans les créa-

tions des couturiers parisiens. Ces grands maîtres jamais égalés de la mode du monde entier.

POUR UNE JUPE TROP COURTE

Des événements bien curieux, et qui faillirent devenir dramatiques se sont passés récemment à Varsovie.

Une jeune fille appartenant à la haute société polonaise s'était rendue à l'un des grands services catholiques de la ville. Sa mise était

particulièrement soignée : élégant chapeau, riches fourrures, jupe du meilleur faiseur et ne tombant que jusqu'aux genoux.

C'est ce dernier détail qui scandalisa les fidèles et provoqua le drame.

Sur un signal donné, la jeune fille fut assaillie, renversée sur les dalles de l'église et violemment piétinée. Terrifiée, elle parvint à s'enfuir à la sacristie, où, à genoux et les mains jointes, elle supplia le prêtre de lui sauver la vie. Celui-ci tenta de verrouiller la porte; mais, sous la poussée de la foule, il ne put empêcher les plus exaltés d'arriver jusqu'à la jeune fille. Déjà de nombreux poings, dont quelques-uns armés, se levaient sur elle, lorsque l'ecclésiastique, revêtant en hâte sa chasuble et dressant au-dessus de sa tête un crucifix, adjura les manifestants de ne pas profaner d'un crime la vieille église.

Du coup, ce geste fit tomber les colères et la foule, comme honteuse de sa criminelle tentative, alla s'agenouiller sur les prie-Dieu.

Pendant ce temps, la jeune fille, plus morte que vive, sortait par une porte dérobée et était reconduite en voiture fermée à sa famille, qui, croit-on, a décidé d'en appeler à la justice.

LES DIFFERENTS ASPECTS DES ROBES DU SOIR



GODETS ET DRAPES DE COTE
DES NOEUDS POSES UN PEU
PARTOUT

JUPES TRES AMPLES ET IRRE-
GULIERES

Robe du soir en crêpe Georgette rose. Le corsage est fait de panneaux découpés et entrelacés, les deux derniers soulignés d'une fine broderie de perles de tons très doux; la jupe offre de côté un joli mouvement en forme.—Charman-
te cette autre robe en satin blanc frangée et ceinturée de perles roses. Le noeud est également brodé de cristal rose.—Robe de dentelle noire à jupe très ample, bordée de tulle uni et dessinant des pointes.
—Une délicieuse robe de Chanel en crêpe rose ornée de découpes et de noeuds souples.— Ravissante robe de dîner en crêpe-satin noir et roses.



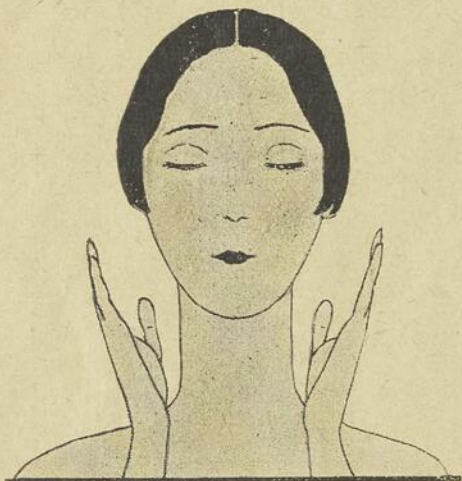
Comment réparer des ans . . .



Sous quels traits vous imaginez-vous le docteur Payot? Un beau vieillard mince à lunettes d'écail-

Ne craignez pas de vous masser le muscle qui est placé sous l'arcade sourcilière, vous commencerez au nez et reviendrez à la même place, après avoir fait le tour des yeux.

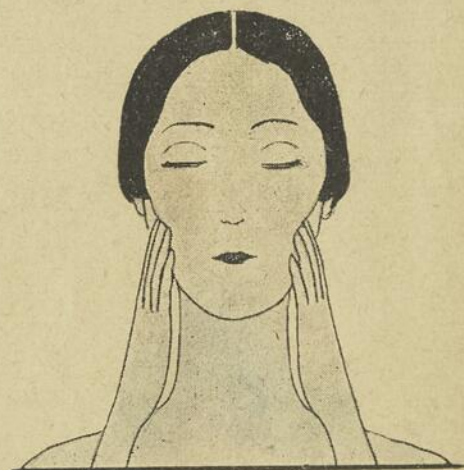
prenons garde. Quant à la peau, vous n'ignorez pas qu'elle se salit des deux côtés: à l'intérieur par



La première opération du massage de chaque soir, exécuté avec une crème douce, consiste en tapotements légers qui activent la circulation et amènent le sang sous la peau.

le, au fourreau de toile blanche? Ou bien un élégant praticien "entre deux âges" exposant avec art

son système en d'attrayantes conférences? Ne cherchez pas, le docteur Payot est une charmante femme et sa science ne l'empêche pas de s'habiller à merveille... Elle a beaucoup étudié, beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu. Elle a travaillé à Lausanne, en Argentine, à New-York... et comme elle sait que la jeunesse et la beauté demeurent deux trésors infiniment précieux, elle a cherché, en s'aidant de tout son savoir et de toute son expérience, à reculer l'instant où nous perdons ces biens éphémères... De cette recherche est né le système de culture physique du visage qu'elle a bien voulu exposer aux lectrices de *Femina*, la revue parisienne si bien connue.



Massez en rond le masséter, ce muscle de la mastication qu'aucune de nous ne fait suffisamment fonctionner, et qui est aussi nécessaire à la beauté qu'à la santé.

les toxines que nous n'éliminons pas suffisamment, à l'extérieur par les poussières. Il importe donc de



Vous ouvrirez la bouche en O et masserez le zygomatique; vos mains monteront le long du nez jusqu'aux pommettes et iront vers les tempes. Vous éviterez cette ride profonde qui se creuse de chaque côté du nez.

"Je ne fais pas de miracles, nous a-t-elle dit, mais j'obtiens des résultats surprenants en soignant et en faisant travailler les muscles du visage que nous laissons trop souvent inactifs. Les muscles de notre corps sont soumis à de fréquents exercices: nous faisons de la gymnastique, de la marche, du sport. Pour le visage, rien de pareil, le seul muscle qui travaille quelque peu (et combien insuffisamment pour la plupart d'entre nous!) est le muscle de la mastication. Les autres s'engorgent, perdent leur élasticité, s'affaissent si nous n'y

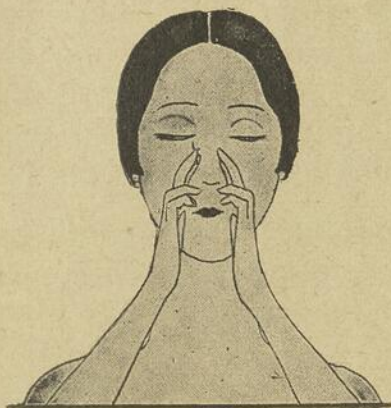


Le cou doit être massé de haut en bas et en suivant le trajet des muscles. Tous ces mouvements ainsi que ceux de la page suivante seront exécutés quinze fois chaque soir, après un nettoyage minutieux.



Le massage du front corrigera les rides que les soucis ont amenées prématurément. Ne négligez pas le charme que peut donner un beau front lisse et très blanc.

faire coïncider un régime sain avec un traitement local qui ouvre les pores, favorise la circulation et fasse travailler les petites fibres élastiques qui se trouvent placées dans le troisième tissu sous-cutané. Une peau fraîche, ou débarrassée des minuscules parcelles mortes qui l'encombrent et la salissent, ne se plisse pas et ne forme pas de rides. Chacune de nous peut donc retarder par des soins journaliers et très simples les inévitables "outrages" du temps.



Le nez ne contient pas de muscles, mais la circulation est souvent déficiente et les massages en rond évitent les rougeurs ainsi que cette vilaine couperose, souci cuisant de certaines d'entre nous.

"En premier lieu, bien surveiller l'état général est indispensable et faire une fois par semaine une cure de fruits est parfait.

"Sur ce, passons au traitement local qui se compose de deux parties: des massages en rond sur les muscles à l'aide d'une crème appropriée, et quelques exercices très simples.

"1o Vous masserez en rond le masséter, en avant des oreilles;

"2o Vous ouvrirez la bouche en O et vous irez du menton vers les pommettes puis vers les oreilles;

"3o Vous masserez en rond les yeux, en partant du nez, sous l'arcade sourcillière, pour y revenir. Ne craignez pas d'accentuer la patte d'oie ainsi que pourraient le prétendre certaines gens: une peau bien nourrie et vivante ne se plisse pas sous les doigts;

"4o Vous masserez le front et les tempes en rond;

"5o Vous ferez de même pour les ailes du nez;

"6o Vous masserez sous le menton, puis le cou, de haut en bas, suivant les muscles;

"Ceci fait, vous enlèverez la crème avec un coton, car dormir le visage gras est une erreur: les pores de la peau sont bouchés et la



Le matin, pas de massages, mais des pincements légers qui, partant du nez pour aller vers les tempes, rétablissent la circulation. Un peu de crème, un soupçon de poudre aux "sweet potatoes" et vous allez à la Victoire...

respiration cutanée, indispensable à la circulation, ne s'effectue qu'imparfaitement.

"La seconde partie du traitement consiste à faire travailler les muscles; trois exercices seuls sont indispensables:

"1o Vous prononcerez à la suite et en exagérant les deux lettres suivantes: U, X. Essayez et vous verrez combien les muscles jouent. Ceci quinze fois;

"2o Vous appuierez les doigts aux tempes en fermant les yeux très fort;



Vous masserez les tempes pour fortifier le muscle qui en se relâchant fait "tomber" les yeux et accentue la terrifiante "patte d'oie". N'appuyez pas trop, bien entendu.

"3o Vous placerez vos doigts sous le menton et vous pousserez votre tête en arrière, mis en opposant vous-même une certaine résistance. Cet exercice fait travailler les muscles de la nuque avec un grand profit, mais comme il est fatiguant il ne faudra pas le faire plus d'une ou deux fois.

"Enfin le matin, le visage sera nettoyé de nouveau à la lotion et vous le pincerez légèrement en allant du nez aux oreilles.

Pourquoi les pneus

Firestone

Détiennent tous les Records



LA CHALEUR interne et la friction — engendrées à l'intérieur des pneus par les cordes en contact immédiat — sont les pires ennemies des pneus. Le procédé d'immersion dans la gomme de caoutchouc, exclusif aux Firestones, élimine ces dangers.

Au cours de ce procédé, chaque corde est plongée dans une solution de caoutchouc liquide qui en sature chaque fibre et isole avec du caoutchouc pur chaque partie des cordes. C'est la seule méthode connue, capable de faire pénétrer du caoutchouc liquide à l'intérieur même des cordes et d'unifier l'entière structure du pneu . . . avec pour résultat que ces pneus détiennent tous les records de sécurité, millage et endurance.

Le marchand Firestone le plus proche de chez vous tient un assortiment complet de pneus Firestone ainsi caoutchoutés (Gum-Dipped). Il vous épargne de l'argent et vous donne un meilleur service. Voyez-le aujourd'hui.

FIRESTONE TIRE & RUBBER COMPANY OF CANADA, LIMITED
HAMILTON, ONTARIO

PLUS DE MILLES AU DOLLAR



Le Sport

LE GOLF

LES ÉLÉMENTS DU JEU DE GOLF

Nous n'avons pas l'intention de donner, en une seule fois, les règles multiples du jeu de golf, aussi populaire depuis quelques années que le tennis et pratiqué aussi bien par les jeunes que par les vieux messieurs. On n'en trouvera ici que les premiers éléments.

Faisons aussi remarquer que le golf est essentiellement anglais, si anglais qu'en France même, plus qu'au Canada français encore, on le joue en anglais, si l'on peut dire. Consultez tous les ouvrages français consacrés au golf et je vous défie d'y trouver une seule expression française pour désigner les divers instruments de ce jeu, ses accessoires, la technique du jeu ou les accidents et particularités du terrain.

Ainsi, en France, on ne dit pas un terrain de golf, mais un *link*. Un départ est un *teeing-ground*. La pelouse d'arrivée est le *putting-green*. Les obstacles s'appellent *hazard*. Les bâtons sont des *clubs*. La prise est le *grip*. A égalité: *all-square*; un trou d'avance: *one up*. On *swing*, on *slice*, on *putt*. Et ainsi de suite.

Toutes ces expressions, prononcées à la française, doivent être

assez comiques, mais revenons aux règles du jeu.

Jouer au golf consiste à mettre une balle dans un trou. Ce n'est pas compliqué, direz-vous; oui, mais attendez.

Il y a 18 trous, et chacun de ces trous est espacé, l'un de l'autre, par une distance pouvant varier des environs de 1833 pieds aux environs de 300 pieds; et, entre chaque trou, il y a de multiples obstacles, des bunkers ou dunes de sables, des flaques d'eau, des petits bois, des arbustes et tous autres accidents naturels du terrain: vallons, petites buttes, herbes hautes, etc.

Le *fairway*, c'est-à-dire le chemin idéal qui va d'un trou à un autre, est souvent étroit et le meilleur des golfeurs voit souvent sa balle s'égarer dans des "hazards", où il perd de nombreux coups. Car il ne suffit pas de mettre la balle dans le trou... il faut surtout la loger dans le moins de coups possibles.

Le trou est placé sur une petite pelouse. Le *putting-green*—tel est le nom de cette pelouse d'arrivée—est remarquablement entretenu. Le gazon est tondu régulièrement, arrosé avec science, et rendu le plus "roulant" qu'il soit, mais encore

ce *putting-green* est-il très souvent défendu par de redoutables obstacles et, lui-même, est vallonné à souhait.

Cependant, on le voit, il n'est pas difficile de connaître le golf; il est beaucoup plus compliqué de le jouer correctement.

Mais avec quoi le joue-t-on?

Les clubs dont on se sert pour taper la balle sont de deux catégories générales: les clubs en bois, les clubs en fer.

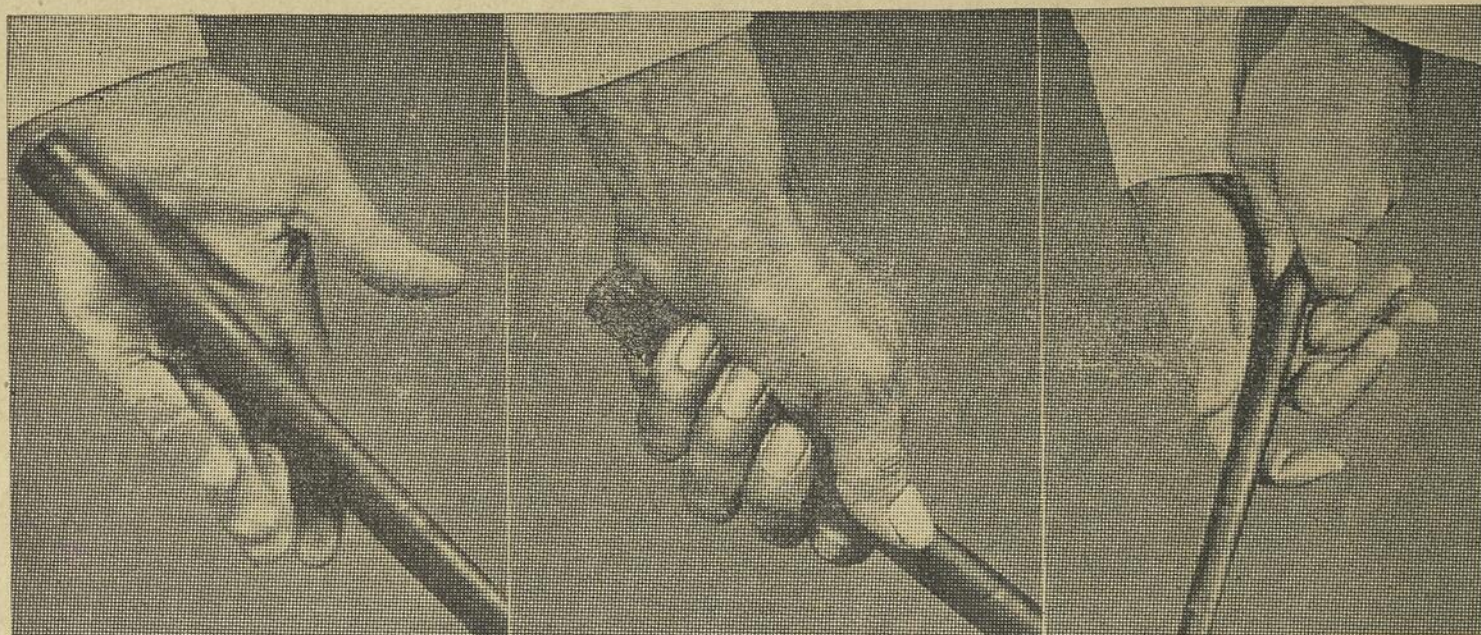
Les clubs en bois sont de trois sortes: le *driver*, le *brassie* et le *spoon*.

Il y a une plus grande variété de clubs en fer: le *cleek*, l'*iron n° 1*, le *mid iron*, le *mid mashie*, le *mashie niblick*, le *niblick* et le *putter*.

Essayons de donner à chacun de ces instruments, dont les noms doivent sembler barbares aux lecteurs non initiés, une signification simple.

Par clubs en bois, il faut entendre ceux dont la tête, c'est-à-dire l'extrémité qui frappe la balle, est en bois. Le manche du club, même dans les "fers", est toujours en bois.

Le *driver* est celui dont on se sert généralement au départ.



Le "grip" ou l'étreinte, de M. C. C. Ronalds. La main gauche ouverte se referme d'abord sur le bâton. Comment la main droite vient ensuite s'appliquer sur la main gauche et sur le bâton. (The American Golfer.)

Le *brassie* est l'intermédiaire entre le *drive* et le *spoon*.

Le *spoon* est le dernier des clubs en bois; on l'utilise sur le *fair-way* pour des coups variant de 500 à 550 pieds. La face du *spoon* est plus inclinée que celle des deux autres bois.

Quelle doit être maintenant la position du golfeur devant sa balle ?

POUR LE STANCE

La position que doit prendre le joueur devant sa balle varie, bien entendu, avec la conformation physique de chacun.

On appelle "*stance*" cette position du joueur qui se prépare à taper la balle.

L'*open-stance* et le *square-stance* sont les plus fréquents. Il est indispensable d'employer l'une ou l'autre.

Pour les golfeurs qui ont les bras courts, on recommande le *square-stance*.

Pour les autres, le *stance* ouvert est préférable. On comprend cela aisément, puisque le *square-stance* implique un mouvement de rotation du corps beaucoup moins accentué.

Avec l'*open-stance*, le joueur frappe la balle à l'aide de la face du club, la tête du club posée près

de la balle, les bras allongés sans raideur, le pied gauche légèrement en arrière du pied droit.

Il faut être bien d'aplomb sur ses jambes, car l'équilibre est une des conditions les plus impérieuses de la réussite d'un coup.

Le poids du corps doit porter sur la jambe droite.

Le joueur a les yeux fixés sur la balle, du côté où celle-ci va être frappée. Pour prendre sa direction, le joueur doit mettre ses deux épaules perpendiculairement à la ligne de but.

Pour le *square-stance*, les pieds sont à égale distance et sur une même ligne. C'est un angle droit que forme le corps et le club.

Il est très important de bien placer le club sur le sol bien à plat. Souvent un mauvais *swing* vient de la médiocre position du club, même si le joueur se tient parfaitement bien. Il est d'ailleurs facile de comprendre que si le club n'est pas à plat, le joueur ne touchera pas la balle ou la touchera mal.

LE GRIP

Le grip ou l'étreinte est l'A B C du golf.

L'élève doit tenir son club avec la main gauche, en haut de la canne et serrer celle-ci fortement entre les doigts. Le pouce sera allongé sur le dessus de la canne.

La main droite se place tout contre la main gauche, le petit doigt à cheval sur l'index gauche. Le poignet doit toujours rester souple.

Un des principaux défauts du golfeur est de ne pas serrer le club avec la main gauche. La droite ne doit servir qu'à la direction et la puissance du coup.

LE SWING

Le *swing* est le mouvement que le joueur exécute pour frapper la balle.

Dans le *swing*, le joueur doit toujours avoir le contrôle de son club, aussi faut-il que le coup soit exécuté avec une cadence soigneusement rythmée.

Après avoir pris le *stance* correct, le joueur commence le mouvement ascendant du club en poussant celui-ci en arrière et au ras du sol avec la main gauche jusqu'à l'allongement entier de ses deux bras.

Il pivote alors sur le pied gauche et la hanche gauche pour permettre la rotation des épaules. Le club décrit ainsi un arc de cercle qui se termine lorsque les poignets du joueur arrivent à la hauteur de l'épaule droite. Le club se trouve alors dans une position horizon-

tale, la face du club a la pointe en bas, le poignet gauche est plié.

Pour redescendre le club, le joueur tire fortement avec la main gauche pour donner de la vitesse. Dans la descente du club on suit le même trajet que dans la montée et la balle est ainsi cueillie au passage.

C'est à ce moment que la main droite intervient pour donner le "finish" indispensable.

Le swing se continue après avoir frappé la balle jusqu'au moment où le club revient au dessus de l'épaule gauche pour fermer le cercle. Dans ce mouvement, le joueur pivote sur la pointe du pied droit, de manière à ce que les épaules suivent le mouvement du club. A la fin, le joueur se trouve faire face au but.

Dans l'exécution du swing, le joueur doit faire particulièrement attention à ce que son corps ne se déplace pas avant ses bras. Tout mouvement prématuré du corps désaxerait le swing et la balle manquera le but.

LE COUP DE MASHIE

Pour le coup de mashie, le mouvement doit être plus raccourci que

pour les autres clubs. Avoir comme base les mains à la hauteur de l'épaule droite. L'épaule gauche doit suffisamment pivoter, de manière à se placer exactement en ligne avec la balle.

Au point d'attaque, le corps doit pivoter sur les hanches et, sans se déplacer, demander un léger pivot du pied gauche. Comme point visuel, choisir le bas de la balle.

Il faut faire très attention au déplacement facile de la tête de gauche à droite, ce qui influence beaucoup sur la précision de l'attaque.

Au moment du contact du club avec la balle, la main gauche doit serrer très fortement le club et le poignet doit être raidi.

Dans le mouvement final, et afin d'obtenir une direction convenable, le bras gauche doit être tendu de façon à conserver le club dans la ligne du drapeau, le poids du corps reposant entièrement sur la jambe gauche. La tête doit rester à l'emplacement primitif du point visuel, même après que la balle est partie. Le talon droit doit enfin être légèrement relevé.

LE PUTT

Nombreux sont les joueurs qui perdent leurs matches sur les greens. Le Par permet deux putts sur chaque green; donc, au total, 36 points pour un parcours.

Le bon joueur, dont le handicap très bas ne permet pas de fautes, se rend compte qu'il peut rattraper des points, grâce à de bons putts. C'est sur le green, en effet, que se perd ou se gagne un match.

Chaque joueur a sa manière propre de putter, et cependant, pour que le coup soit bon, il faut qu'il soit exécuté suivant une méthode.

Le putt n'est purement qu'un contrôle musculaire, la possibilité de garder la tête et le corps absolument immobiles pendant

que la taille et les avant-bras font le coup.

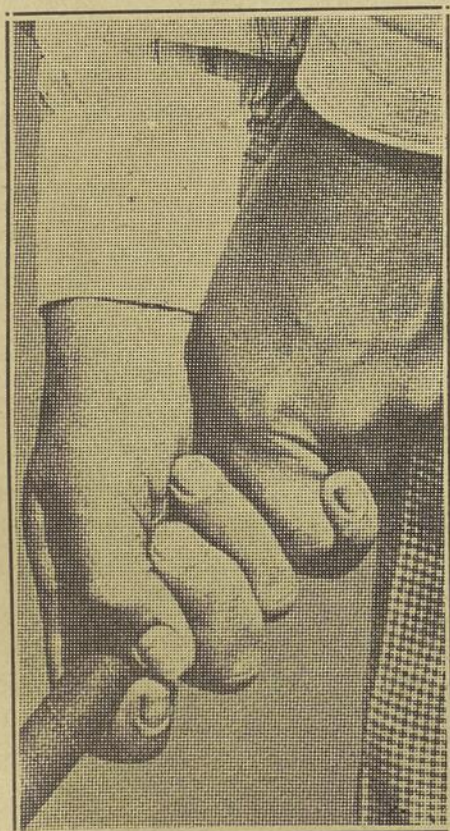
La plupart des bons putters obtiennent plus de contrôle sur leur balle en portant le poids de leur corps sur la jambe gauche. Le joueur devrait se tenir théoriquement au-dessus de sa balle, un triangle étant formé par le trou, la balle et son oeil à un angle de 90 degrés.

Pour le putting, c'est surtout la main droite qui travaille, laissant à la main gauche le soin de guider le club.

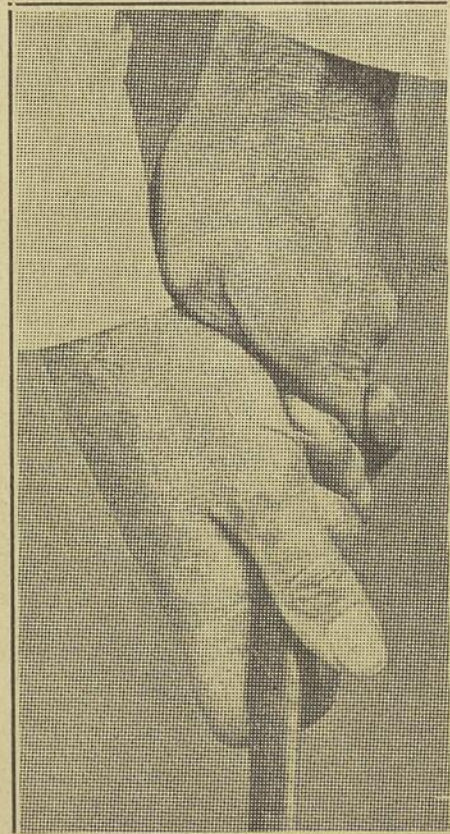
Dans le mouvement en arrière, le joueur doit lever le club de la main gauche, laissant le poignet se plier sans tourner et ensuite frapper en donnant la force nécessaire avec la main droite.

Le putt est le seul coup où les poignets peuvent se plier seulement, sans tourner.

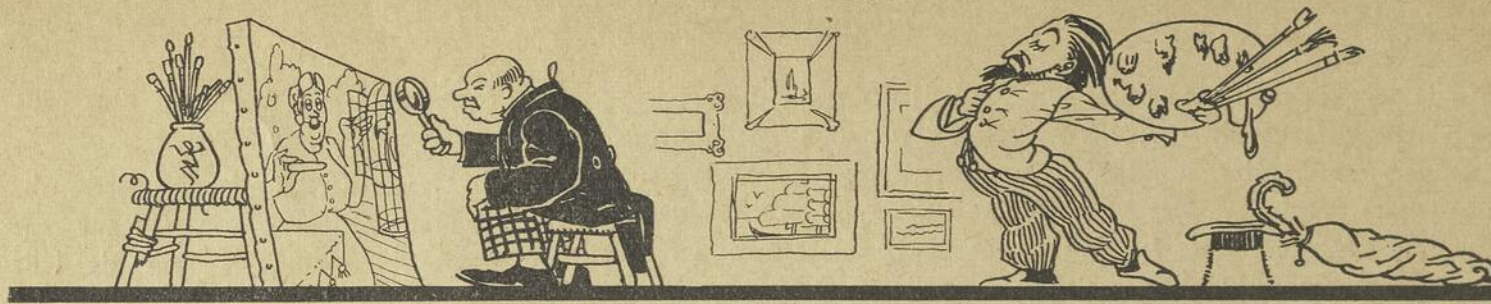
Il est difficile de déterminer la distance à laquelle on doit ramener le club en arrière avant de frapper la balle, mais on doit toujours conduire son club très près du sol.



Le "grip" réglementaire



Comment Bobby Jones tient son club en main



CHRONIQUE D'ART

Expositions de Peinture au Magasin Eaton et à l'Ecole des Beaux-Arts

On doit au magasin Eaton l'introduction de l'art décoratif moderne à Montréal; on lui doit encore, grâce surtout sans doute à M. Lemieux, chef étagiste de cet établissement et peintre lui-même, une exposition annuelle très importante de peinture canadienne ou, plus précisément, québécoise. Mais si cette maison, M. Lemieux et tous les organisateurs du dernier salon Eaton ont droit aux plus grands éloges, on n'en saurait dire autant des peintres qui y exposèrent. Le nombre des mauvais envois y était si grand que c'en était une vraie pitié! D'excellentes toiles, évidemment, mais mal soutenues par l'ensemble. Beaucoup de tout jeunes peintres profitèrent de la clémence du jury pour affronter le public et la critique. Le danger n'est pas grand, la critique se montrant ici aussi bon enfant que le public. On pourrait tout de même ne pas en abuser et montrer plus de décence. En voici un, E. T. Cleveland, qui expose une mauvaise copie de la toile la plus connue de Frederick-Simpson Coburn et qui en demande \$150.00. Une paille!

D'autres, comme Paul Gautier, Xénophon Renaud, etc., qui témoignent un peu trop servilement leur admiration pour la facture de Delfosse. Et puis encore des peintres plus âgés qui font du Tom Thomson, du Cullen, du Holgate, que sais-je!

Combien plus personnel que tous ces petits peintres est ce bizarre Marc-Aurèle Fortin, tant décrié autrefois, et qui excite de plus en plus la curiosité des vrais peintres! Frank Iacurto est doué d'une étonnante habileté. Les trois Lemieux (Emile, Marguerite et Paul) ont quelques envois très honnêtes. Le portrait de gamine de Pegi Nicol (serait-ce son propre portrait?) est une chose fort amusante. Un envoi remarquable de Rita Mount, *Vieux bateaux*.

Au rayon de l'art graphique, signalons: les bois gravés d'Edwin Holgate, les eaux-fortes de Herbert Raine, les petits travaux tout pleins de promesses de Simone M. Hudon et Arline Gagnéux, de Québec.

▲ ▲ ▲ L'EXPOSITION DES TRAVAUX D'ÉLÈVES À L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE MONT- RÉAL

L'exposition d'une école qui se porte très bien et où travaillent sérieusement, sous la direction de maîtres habiles et consciencieux, des élèves qui paraissent aimer leurs études et feront certainement de bons artisans ou de bons artistes. De Léopold Dufresne et de Frank Iacurto, par exemple, pour ne citer que ceux-là, on peut tout attendre.

Le modèle vivant et le dessin antique trouvent en cette école la place qui leur revient, la première.

De même que la composition décorative appliquée aux industries d'art, panneaux, vitraux, affiches, papiers peints, etc. Ces divers travaux ont été traités par les élèves dans une note moderne très modérée, ce qui n'a tout de même pas manqué de scandaliser certain petit journaliste ignorant. Dans une très belle note moderne aussi sont exécutés les travaux d'architecture.

Fondée, le 8 mars 1922, par le gouvernement de la province de Québec, sur la proposition de l'honorable Athanase David, ministre du cabinet Taschereau, l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal entrera, avec la réouverture des cours, le 1er octobre prochain, dans sa septième année.

M. Charles Maillard, peintre, en est le directeur depuis quelques années.

Cette école d'enseignement gratuit est ouverte aux jeunes gens et jeunes filles de 13 à 30 ans. L'enseignement comprend: 1o. Dessin, peinture d'art, aquarelle; 2o. Architecture; 3o. Modelage ornemental et statuaire; 4o. Composition décorative; 5o. Peinture décorative pratique; 6o. Cours oraux et spéciaux; 7o. Formation de professeurs de dessin à vue.

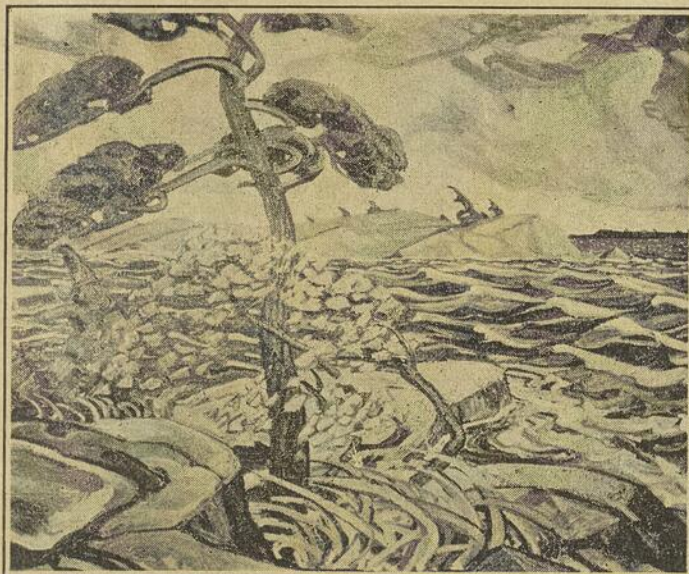
On s'inscrit à l'Ecole des Beaux-Arts, 3450 rue Saint-Urbain, Montréal, à partir du 15 septembre. Les candidats sont soumis à un concours d'admission.



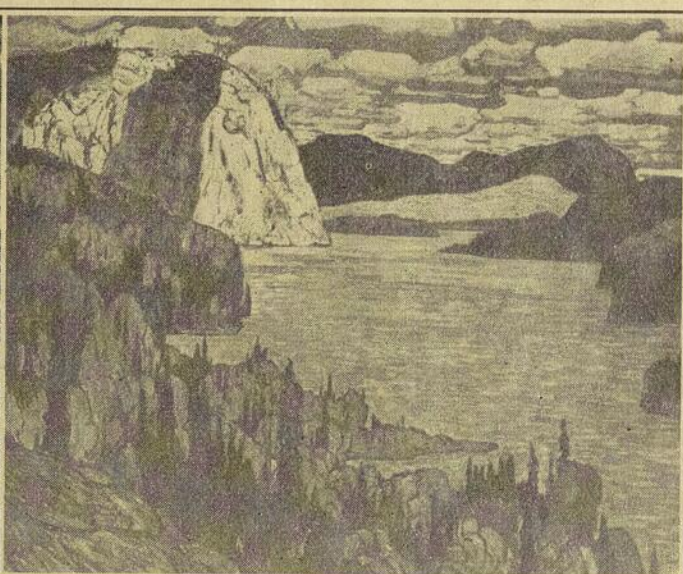
TOM THOMSON.—*The Jack Pine*



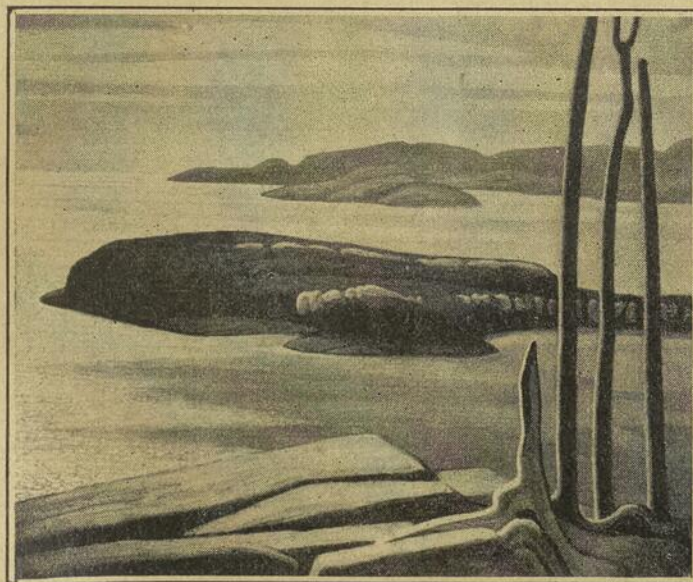
LAWREN HARRIS.—*Pins, à la Baie Kempenfelt.*



ARTHUR LISMER.—*Coup de vent*



J. E. H. MACDONALD.—*Terre de silence*



LAWREN HARRIS.—*Le lac Supérieur, au soleil de l'après-midi*



F. H. VARLEY.—*Vent de tempête dans la Baie Georgienne.*

(Tableaux des plus importants peintres du GROUPE DES SEPT reproduits avec l'autorisation de la Galerie Nationale du Canada.)



Curiosités et Inventions

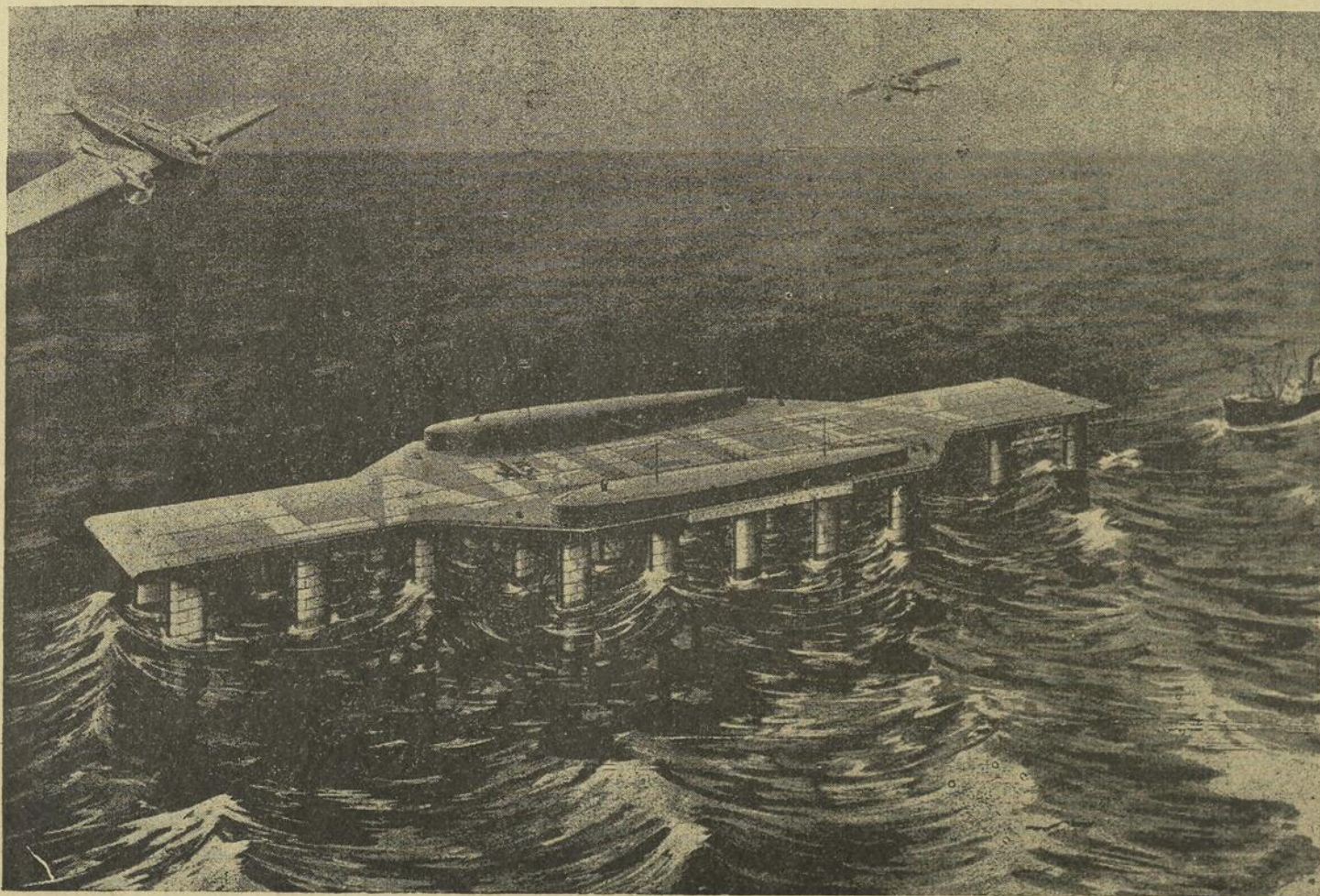
L'Aviation d'aujourd'hui et de demain

"Lorsque, il y a une dizaine d'années, l'aéroplane a commencé d'être employé comme moyen de transport, sa valeur dans la lutte contre les difficultés inhérentes aux voyages dans le genre de territoire que l'on rencontre dans le Nord du Canada a tout de suite été reconnue." C'est là l'une des déclarations importantes faites par M. W. Cory, sous-ministre de l'Intérieur, dans un travail présenté à la

Conférence internationale d'Aéronautique civile tenue à Washington, D. C.

Le travail en question avait pour titre: "L'aéroplane et le ministère de l'Intérieur — Sa valeur dans l'administration d'un des départements administratifs du Canada". Dans son entrée en matière, M. Cory a dit que le ministère de l'Intérieur, créé peu après la Confédération, a eu pour fonction, dès les

débuts, d'administrer les terres fédérales du Canada. A l'origine, ces dernières comprenaient tout le territoire canadien situé au nord et à l'ouest de l'Ontario et du Québec, sauf la Colombie-Britannique. Durant les soixante années qui se sont écoulées depuis la Confédération, dit M. Cory, de vastes étendues ont été mises en culture ou sont passées hors du domaine fédéral de quelque autre façon, mais

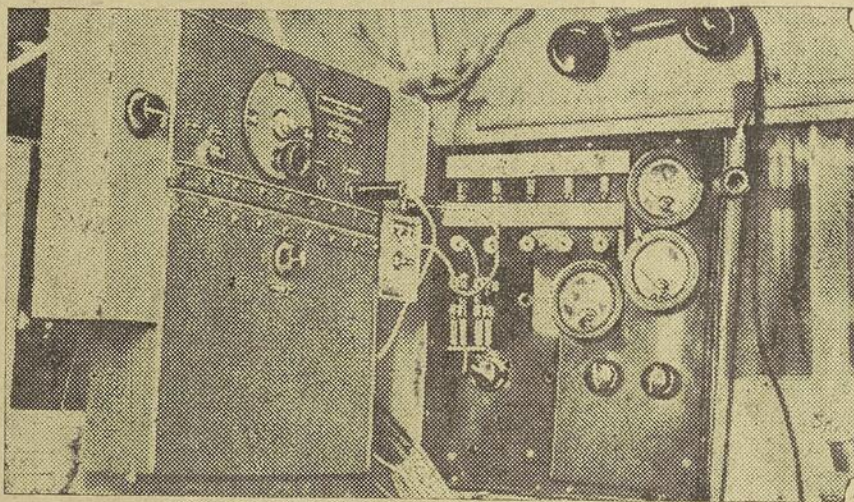


UN AEROPORT sur l'Atlantique.—La "Armstrong Seadrome Company" annonce la mise en chantier prochaine du premier aéroport destiné à l'Atlantique, et qui sera installé à 300 milles de la côte, entre New-York et les Bermudes. Il consistera en une plateforme d'acier longue de 1,200 pieds, large de 400 pieds et élevée de 100 pieds au-dessus de la mer. On y installera un atelier de réparations, un hôtel, un poste de télégraphie sans fil. Cette plateforme sera tenue en place par des chaînes de 2,100 pieds de longueur. Elle coûtera plus d'un million de dollars.

il existe encore, depuis les régions colonisées jusqu'aux îles canadiennes de l'Arctique, des terres fédérales représentant plus de la moitié de la superficie totale du Dominion c'est-à-dire une étendue qui pourrait renfermer quarante pays de la superficie de l'Angleterre.

M. Cory a passé rapidement en revue les obstacles physiques qui rendent difficile l'administration de ces régions septentrionales où il n'existe ni chemins de fer, ni routes, et où, sauf une ou deux exceptions—comme par exemple le système fluvial du Mackenzie—on ne trouve aucune ligne de navigation; il a également démontré l'insuffisance du canot et du traîneau à chiens comme modes de locomotion. C'est pour ces raisons, comme on l'a vu plus haut, que le ministère de l'Intérieur a adopté avec tant d'enthousiasme l'emploi de l'avion. M. Cory a fait observer à ses auditeurs que le ministère ne s'occupait pas lui-même de l'opération des aéroplanes, mais qu'il entretenait une coopération étroite avec le Service de l'Aéronautique canadienne, ce dernier fournissant les appareils ainsi que les aviateurs, et le ministère de l'Intérieur fournissant de son côté les fonctionnaires destinés à accompagner les avions et à diriger les travaux entrepris. Le ministère a fait servir l'aéroplane à deux fins principales : 1. Protection de la forêt; 2. Lever et cartographie du pays.

Les diverses méthodes d'utilisation de l'avion par le Service Forestier pour les travaux de protection et d'estimation forestières, ainsi que par le Service Topographique pour ses levés et ses travaux de cartographie ont été examinées de façon détaillée. Le Service Forestier fédéral, au cours de ses travaux dans l'Alberta, n'a utilisé que des avions terrestres et ces derniers, par suite du manque d'endroits d'atterrissage, ne pouvaient être utilisés que pour la découverte des incendies, alors que les dix-sept appareils qui ont opéré l'été dernier dans le nord du



LE TELEPHONE A BORD D'UN AVION

La radiophonie est maintenant installée sur tous les avions affectés à la poste aérienne. On voit ici un pilote communiquant avec la terre ferme et, au-dessous, l'appareil de transmission et de réception.

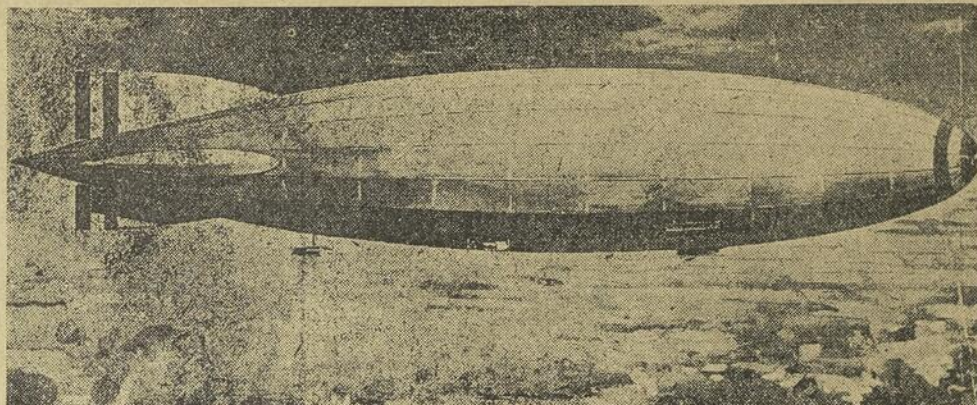
Manitoba et de la Saskatchewan, étaient, vu l'abondance de petits lacs, tous des hydravions. Ils ont été employés non seulement pour la découverte d'incendies mais aussi pour le transport d'équipes chargées d'éteindre les feux dès leur découverte. Grâce à l'aéroplane, il a été possible d'effectuer en une saison une estimation détaillée de la quantité de bois à pulpe comprise dans une étendue de 15,000 milles carrés dans le Manitoba.

En ce qui concerne les travaux du Service Topographique l'aéroplane remplit un rôle de plus en

plus utile. Les problèmes que le Canada doit résoudre lui sont tout à fait propres et ses citoyens peuvent s'enorgueillir du succès avec lequel il a su adapter à ses besoins la nouvelle science de la cartographie par la photographie aérienne. Depuis que cette méthode a été adoptée par le ministère en 1921, une superficie de plus d'un quart de million de milles carrés a été photographiée au moyen d'avions. Le territoire ainsi cartographié comprend de grandes étendues situées dans les parties septentrionales de l'Ontario, du Manitoba, de

la Saskatchewan et de l'Alberta, et de plus petites étendues dans le Canada oriental, ainsi que dans le sud de l'Alberta et de la Colombie-Britannique.

Un grand avantage des levés exécutés par la méthode aérienne, c'est que les photographies qui ont servi à la cartographie générale d'une région peuvent être utilisées pour d'autres fins telles que cartographie des types de peuplements forestiers, étude des ressources hydrauliques, tracé d'emprises pour des lignes de transmission d'énergie ou de voies ferrées, etc. Un des exploits les plus remarquables qui aient été accomplis en matière de cartographie aérienne a été le levé de la région du lac Seul, dans l'ouest de l'Ontario; cette tâche a été effectuée au cours d'un été, alors

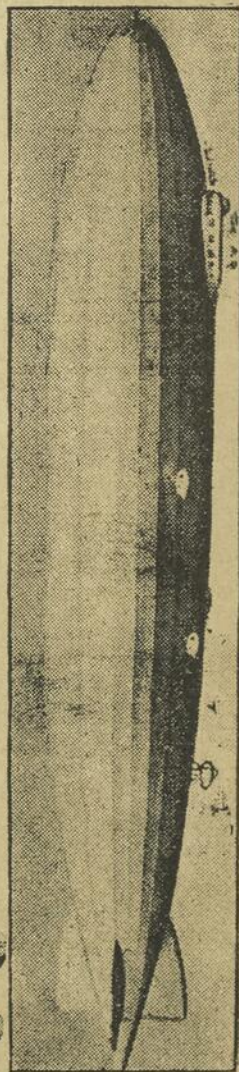
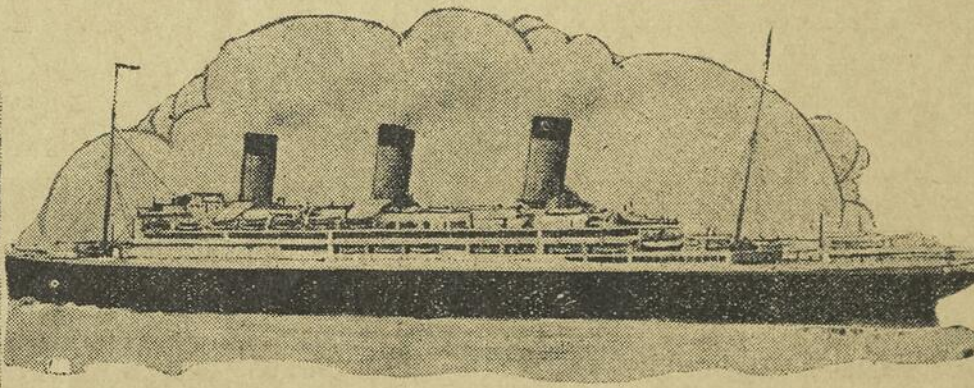
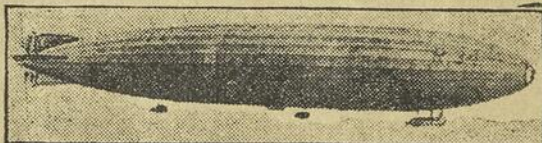
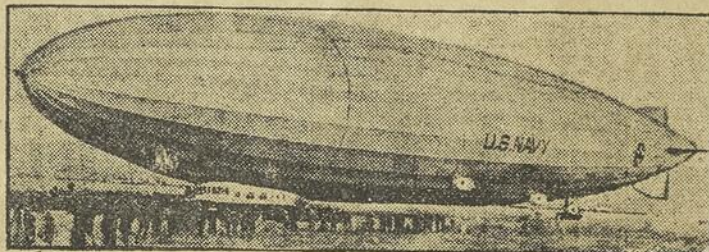
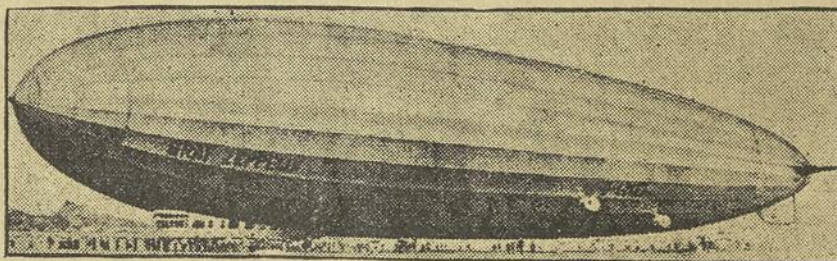
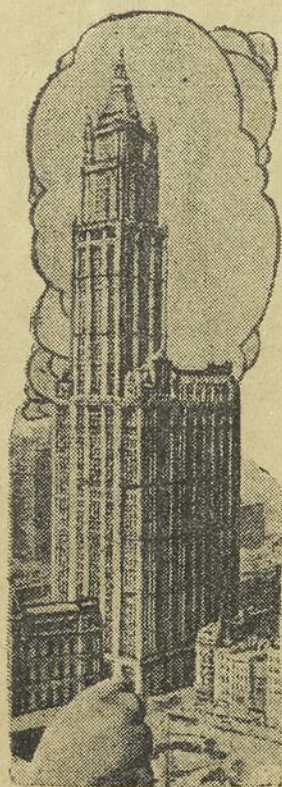


LE DIRIGEABLE ANGLAIS R-100

Le dirigeable R-100, le premier dirigeable de transport lancé par l'Angleterre, mesure 709 pieds, avec un diamètre maximum de 130 pieds. Sa vitesse est de 82 milles à l'heure. Un dirigeable de ce modèle peut loger 100 passagers qui trouvent à son bord le même confort que sur un transatlantique. Le R-101, de construction plus récente, mesure 754 pieds.

que par des méthodes ordinaires elle aurait nécessité un travail de deux ou trois ans. Comme toutes les choses nouvelles, l'aéroplane est sans doute destiné à s'améliorer

et tout ce qui pourrait en faire un instrument plus efficace pour l'exécution des travaux administratifs intéresserait vivement le ministère de l'Intérieur.



LE PLUS CÉLÈBRE DIRIGEABLE DU MONDE

On peut aujourd'hui se demander quelles proportions effarantes prendront les futurs dirigeables, depuis que les États-Unis ont décidé de construire un dirigeable deux fois plus grand que le célèbre Zeppelin Graf qui fit, l'été dernier, une double traversée de l'Atlantique. On trouve illustrées sur ce croquis les dimensions comparées du paquebot Majestic, de la White Star Line, le plus grand paquebot du monde; du Woolworth Building; au centre, du dirigeable britannique, le R-34, le premier qui fit la traversée de l'Atlantique, aller et retour, en juillet 1919; au-dessus du dirigeable américain Los Angeles, le second à traverser l'Atlantique, battant couleurs allemandes; au-dessus encore, du Zeppelin Graf. A droite, la grandeur approximative du futur dirigeable américain.

“Me voici quand tu m'appelles”

Par HORATIO MOOERS

“Ecco!” dit mon guide, s'arrêtant court devant une vitrine modeste, “ecco la statua!”

Il braqua sur moi ses yeux couverts d'épaisses lunettes d'une façon positive où un regard de fierté professionnelle ainsi qu'un sentiment de possession absolue s'unissaient étrangement. Au centre de la vitrine, debout, se tenait la statuette d'une jeune fille Egyptienne âgée peut-être de quinze ou seize ans. L'artiste avait choisi comme substance du bois d'olivier très foncé dont la graine huileuse donnait à ses fines épaules et jambes rigides un doux éclat joyeux qui reflétait la lumière d'une ampoule électrique suspendue au-dessus.

Les traits saillants du visage, juvénile et simple, étaient finement taillés. Une toison de cheveux noirs tombant en splendeur sculptée, caressait les joues radieuses, voilant à demi les yeux encore plus sombres qui brillaient des paupières peintes. La rare beauté de cette enfant, la simplicité et l'exactitude du travail, ainsi que l'heureuse impression de jeunesse que même la sévérité du style ne pouvait effacer, m'avaient touché immédiatement. Malgré la perfection de cette figurine je fus pleinement conscient que si mon cicerone n'avait pas exigé que je la regardasse de l'angle où j'étais, je l'aurais sans doute manquée, étant noyée parmi d'autres curiosités plus généreuses en dimensions et plus gaies en couleurs.

“Guardi Signor,” me dit le vieux, “regardez bien la splendeur enfantine de cette ragazza; dans tout le Musée de Turin il n'y a rien de plus beau! Que Monsieur baisse un peu sa tête comme cela; ...observez l'éclat des yeux même dans l'ombre. Plus de quarante ans je l'ai connue et plus étranges

sont ses yeux que ceux des vivants, —car parfois j'y vois des larmes et d'autres fois des rires. On me dit ici qu'elle y a été longtemps avant que mon service commençât, toujours attendant, il semble, ... mais quoi Signor?”

Je souris ouvertement à sa façon naïve de raconter. J'en avais déjà entendu d'autres histoires pareillement sentimentales des guides perses à Téhéran et deux ou trois fois à Naples, terre où, semble-t-il, plus qu'ailleurs l'imagination sait épouser la raison sans rendre trop difficile la foi de croyance!

Au dehors, un vent froid des Alpes fouetta les vitres en coups répétés qui firent tressaillir les fenêtres. Ce jour-là, m'avait-on affirmé à la *Pensione*, serait opportun à ma randonnée autour de la collection Egyptienne, “car, disait-on, en riant, “vous aurez l'atmosphère nécessaire à vos recherches au milieu de ces corridors où dorment des miettes en poudre!”

Mon guide enleva ses lunettes d'acier et se mit à polir les lentilles en silence. Quand les verres furent au moins un peu plus transparents, il les replaça avec soin, toussant précipitamment dans les plis d'un grand mouchoir.

Sans doute sa santé n'était pas très solide; quarante ans de service prisonnier entre ses murs humides, —quarante ans de “jours de semaine, fêtes et Dimanches.” un corps vivant entouré par les reliques, la civilisation, culture, art, outils, et les cadavres embaumés mêmes d'un peuple éteint.

“Signor”, dis-je, qui fut cette jeune fille?”

“Monsieur,” répondit le vieux, “elle est la petite Ansa-Tah-Nimu, l'esclave favorite du Prince Ochus, ... troisième dynastie, ... qui mourut de la peste environ trois mille cinq cents ans avant Notre-

Seigneur. On me dit ici que les savants ont réussi à déchiffrer beaucoup à son égard et à celui du Prince touchant leur bonheur d'antan; le petit modèle fût taillé sur commande royale pendant que le Prince Ochus gisait sur son lit de mort. D'une façon, Signor, c'est une figurine Ushabitu ou statuette de tombeau, puisqu'elle fut trouvée aux pieds même du défunt Prince lors du décellement de la Tombe familiale. Néanmoins, puisque c'est plus grand et plus soigneusement formé, il y a lieu de croire qu'elle est peut-être une figurine Ptah-Seker ou Osiris, quoique les panaches manquent aux cheveux”.....

Il tira encore son mouchoir et toussa comme avant.

Le vague souvenir de quelque chose que j'avais moi-même entendu dire ou lu, me força à lui poser une question.

“Dites-moi, n'est-il pas vrai que les statuettes Ptah-Seker-Anser furent de coutume destinées à contenir des prières écrites ou d'autres manuscrits sur papyrus, suppliant clémence aux Dieux envers ceux qui peuplèrent la rive au-delà?”

Le vieux guide me regarda curieusement et d'un air où je sentais qu'il avait, pendant un bref instant, ressenti mon interrogation imprévue. Etais-je donc un touriste comme les autres ou bien un étranger savant qui s'amusait en approfondissant la connaissance des cicerones? Après un peu de temps il se rapprocha de moi d'une manière plutôt fraternelle et toucha timidement mon bras:

“Pas depuis la Guerre n'ai-je entendu cette question venant... d'un visiteur comme Monsieur. Avec cette vie qu'on mène aujourd'hui... cette fièvre des danses nouvelles... ce désir de se faire un million de lires sans trop travailler pour les gagner,—(il fit un geste dérisoire,)—moins nombreux sont ceux

qui viennent dans nos salles. Les gens de ma ville ici,—rarement. Les touristes,... lorsqu'il pleut!...

Nous sourions tous les deux, sensibles à la force de la tempête au dehors.

"De temps en temps, un *Française*. Les Allemands et les Suisses méthodiquement; mais j'oublie de vous confesser que j'ai toujours ces professionnels de tous pays qui viennent, leurs boîtes de couleurs à la main et leur trépied sous le bras, voler des motifs pour leurs revues de Music Halls ou pour la Grande Mode d'une journée!"

"Je comprends parfaitement," interrompai-je, "je devine déjà que vous avez une âme profonde,—et à cause de cela je suis sûr que vous pouvez m'en dire beaucoup à propos de cette petite prisonnière; au fond de votre mémoire, peut être enveloppé d'un souvenir très doux et avant mon temps, je sens bien qu'il y a une histoire... voulez-vous me la dire?"

Son regard erra de la vitrine de sa collection, pour se fixer sur une porte close au bout du corridor. Il sembla hésiter, mais me dit enfin: "*Ebbene!*... ce n'est pas loin... par ici."

Nous nous arrêtàmes devant la porte pendant que ses clefs tintèrent contre le fer de la serrure ancienne. Une fois dedans, il me conduisit dans un coin où était accroché un papyrus sous un verre épais.

"Le Voici!" dit-il, muni d'un de ses gestes explicatifs, "voici la prière de la petite Ansa-Tah-Nimu, faite par elle-même en l'honneur de son Prince bien-aimé. Un peu plus qu'une enfant fut-elle, et lui un Prince d'une dynastie vieille comme les astres. Lisez dans votre langue à vous, comme un qui cherche à savoir... à comprendre."

Il baissa d'un mouvement rapide une ampoule électrique afin qu'aucun mot du manuscrit ne m'échappât. À ma surprise, je trouvai qu'une traduction en trois langues vivantes, faite à la main,

était clouée au mur et au-dessus du cadre. À haute voix je commençais à lire. Au son de ma voix, je sus que mes mots lui étaient incompréhensibles, mais le vieux guide me fit signe de continuer.

O Dieu Amen-Ra; O Toi Puissant
[Amasun!
Horus! O Chesu! Atmus! et Grand
[Heru-Pa-Chut!
Divinités Tous!
Entends Toi la prière de petite Ansa-
[Tah-Nimu, l'esclave

Si, dans le Monde où il va, Mon Prince,
[il est écrit
Qu'il fasse d'autres travaux comme sur
[la terre,

Laisse Moi, ô Toi, Les Puissants,
Faire pour lui ce qui est dur.
C'est Moi qui transporterai du sable de
[l'Est à l'Ouest;
Encore Moi qui bêcherai la terre lourde
Et Moi qui puiserai de l'eau aux sources
Et remplirai sa coupe de vin frais.

Je me tiendrai devant lui à Midi, les
bras soulevés, pour que le Soleil en feu
à cette heure ne touche point ses tem-
pes. S'il est écrit que sa voie tombe
dans les vallées ensoleillées, J'y irai
aussi. S'il est écrit que sa route tombe
parmi des forêts sauvages, je le suivrai.

S'il est écrit que son sentier soit parmi
des Serpents venimeux et toute sorte
de monstres, encore irai-je Toujours à
son côté, pendant des éternités de
nuits les plus noires; à travers la Mort
dans la Mort même encore.

Encore marcherai-je à sa droite.
Et quand le Tourment Eternel sera
[enfin passé,
Et au moment de l'Aube, fais que quand
[il laisse
Tomber sur moi son regard, deman-
[dant, "Qui me suit?"
Il me soit donné de lui répondre:

Lo! Bien-Aimé, me voici quand tu
[m'appelles!

"Signor," murmura le vieux, "pendant plus de cinq mille ans se tinrent là, à ses pieds, son âme et sa prière dans cette Tombe, et surtout, son cœur ne cessa de crier, encore et encore sans fin ces mots divins... "Quand tu m'appelles"..."

"Diavolo!" surgit du seuil une voix nouvelle et stridente, "Francesco! où es-tu donc? Ce soir arrive dans ce fichu temps la mère de ma femme avec trois malles! De Padua elle vient pour passer l'été... trois malles! tout l'été! Tu m'entends? Si je pouvais dire qu'il n'y a que deux valises, je ri-

rais! Je me lancerais même à sa rencontre pleurant de joie... même une malle et deux valises... mais trois malles, Francesco!... Santo Dio, amico mio!

HORATIO MOOERS
du Consulat des Etats-Unis,
à Québec.

UNE MERVEILLEUSE DECOUVERTE

UN SAVANT ALLEMAND AURAIT
VAINCU LA TUBERCULOSE

On parle de cette découverte en Allemagne, comme on parla autrefois, en France, de celles de Pasteur, comme de celles d'Ehrlich ou de Koch. Il semble qu'on ait raison et que le moyen d'enrayer cet abominable fléau qui enlève à la seule France en une seule année plus de vies humaines que n'importe quelle guerre pendant plus de deux lustres, soit enfin trouvé.

Le savant allemand est le professeur Friedmann, de l'Université de Berlin. Le moyen pratique est un vaccin curatif et préventif d'une virulence et d'une atoxicité complètes tiré de la tortue de mer.

Le professeur Friedmann a été frappé par la vigueur de cet animal et par sa capacité de résistance aux maladies infectieuses, à toutes les maladies infectieuses. La tortue parvient à un âge qui atteint plusieurs siècles.

Les bacilles de la tuberculose spontanée de la tortue ne sont pas différentiels microscopique ment des bacilles de la tuberculose humaine et bovine. Leur taille est d'ailleurs la même. Le docteur Friedmann en a conclu que les autogènes de ces deux bacilles devaient être à peu près identiques, qu'il n'était pas impossible d'immuniser un sujet par les uns contre les autres. Mais, pour utiliser les bacilles de la tortue, dans la lutte contre la tuberculose humaine, on devait au préalable prouver—et cela d'une manière irréfutable — que ces bacilles étaient absolument inoffensifs pour

l'homme. Cette preuve a été faite devant les sommités médicales les plus marquantes.

Les bacilles de la tuberculose humaine ou bovine sont virulents et toxiques pour les animaux à sang chaud—cobaye, lapin, singe, etc... L'inoculation d'un seul bacille peut déterminer l'infection et même la mort. Le bacille atténué lui-même reste dangereux. Mais le bacille de la tortue est pour l'homme tuberculeux ou sain, pour l'enfant ou même pour le nourrisson, absolument inoffensif, même quand il est administré à des doses énormes.

Cette innocuité complète des bacilles de la tortue a été démontrée presque chaque jour depuis vingt-cinq ans par le professeur Friedmann. Il l'a d'ailleurs vérifié par des injections faites sur lui-même. Ehrlich, Wassermann, Kruse et d'autres savants parmi lesquels un Français l'ont constaté avec lui.

◆◆◆

Dès qu'il a eu la certitude que son vaccin était inoffensif, Friedmann a commencé—il y a de cela vingt ans—à l'utiliser dans la lutte contre la tuberculose. Les résultats ont été surprenants, dans tous les cas: tuberculose pulmonaire, glandulaire, osseuse, articulaire, urogénitale. Des malades qui souffraient depuis de longues années ont été guéris après deux ou trois injections de vaccin et même après une seule. Quelques malades remis sur pied, ont, après une attaque de grippe, de dysenterie ou de scarlatine été frappés de rechute tuberculeuse. Une nouvelle injection du vaccin—et une seule—a suffi pour les guérir définitivement.

Par cette méthode Friedmann a, en 1911 et 1912, immunisé des centaines de nouveau-nés d'origine tuberculeuse. Or, les immunisés sont restés vivants et sains alors que leurs frères et soeurs non immunisés ont été atteints de tuberculose. Beaucoup de ces non immunisés sont morts.

(Suite à la page 82)



Interrogez votre Médecin sur Kotex

La Serviette Sanitaire Moderne Sans Danger pour la Santé... Confortable, Commode... et Economique

VOUS avez confiance en votre médecin, madame — interrogez-le donc sur Kotex. Il vous dira que c'est la seule serviette sanitaire dont il approuve l'usage.

1: Elles sont sans danger pour la santé — tandis que celles préparées à la maison ne sont pas aussi sanitaires.

2: Elles sont confortables... douces, très absorbantes, façonnées pour s'ajuster. Elles désodorisent à la perfection, pour votre plus grande sécurité.

3: Commodes. Vous les jetez sans aucune des complications d'autrefois, suivant la manière indiquée dans chaque paquet.

4: Vous les ajustez facilement, à votre gré.

5: De plus en plus économiques. C'est maintenant pure folie d'exposer sa santé, de se priver de confort et de sécurité morale, alors que Kotex est à la portée de toutes les bourses.

Achetez un paquet de Kotex aujourd'hui — dans une pharmacie ou un magasin à rayons.

Serviettes Sanitaires

KOTEX

FABRIQUEES AU CANADA

Expédiez le coupon pour recevoir TROIS serviettes échantillons Kotex et une brochure sur l'hygiène féminine... GRATIS.



DEUX GRANDEURS
Grandeur régulière, 60c la douzaine et Super-size, 75c la douzaine

La R. P.-9

3 Echantillons Kotex—GRATIS

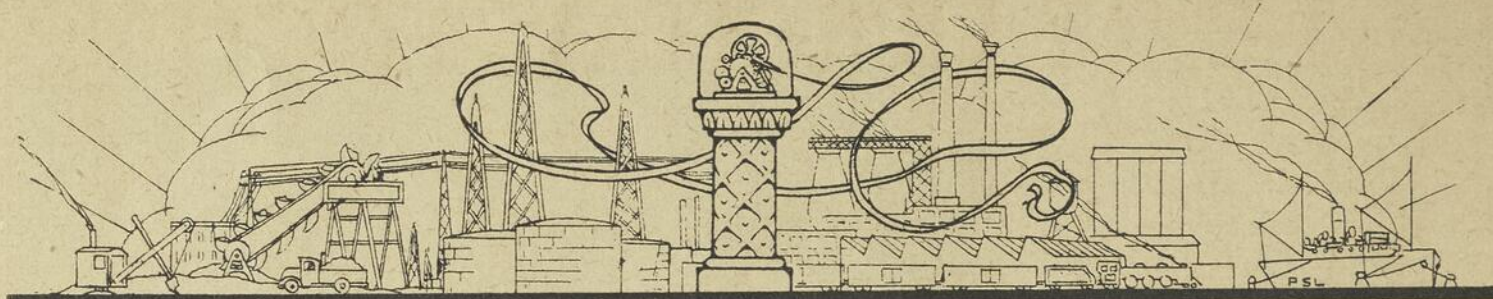
Kotex Company of Canada, Limited
Chambre 314, 1434 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal.

Veuillez m'envoyer vos échantillons de Kotex et votre brochure, "L'Hygiène Intime", sous carton blanc.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Prov. _____



Causerie financière

Les prix depuis la baisse de mai se sont d'abord maintenus puis ont repris l'excédent de baisse qui se produit toujours en de telles occasions. Les mouvements populaires à la Bourse comme ailleurs sont toujours exagérés. On dépasse toujours la vraie mesure. Le Marché semble bien liquidé et des surplus de crédit sont en évidence à de certains endroits.

Le mois de juin s'est écoulé sans trop de tension de crédit. A New-York il devient de plus en plus évident que la tendance générale est vers la hausse pour les mois qui viennent. La perspective des affaires est exceptionnellement favorable. Un ralentissement normal en cette saison est attendu mais il semble qu'il sera moins important que d'habitude. Les profits industriels devraient continuer sensiblement au-dessus de ceux de l'an passé.

Quoique les demandes de crédit pour les souscriptions aux actions, dividendes et règlements de fin de mois devront causer une certaine tension dans les derniers jours il semble très encourageant que le crédit à terme se maintienne aux environs de $7\frac{1}{2}$ pour cent, comparativement à $9\frac{1}{2}$ atteint au mois d'avril. Le marché lui-même donne enfin des indices de santé. Quoique les prix soient revenus au niveau moyen de la fin avril et pour ce qui est des services publics, un peu plus élevés, le volume des transactions n'a que rarement dépassé 3,000,000 d'actions par jour. C'est-à-dire une hausse s'est produite avec un faible volume de transactions. Voilà le meilleur indice d'un marché capable de s'élever et qui contraste violemment avec les journées où il fallait le double du volume actuel pour atteindre les mêmes résultats.

Nos grandes industries travaillent à plein rendement et plusieurs

d'entre elles semblent n'attendre qu'un peu d'encouragement pour s'établir sur un niveau définitivement plus élevé.

Montreal Power à 110, semble vouloir sérieusement s'élever. Shawinigan à 82, se maintient sans aucune difficulté. National Breweries à 133, à de très fortes tendances vers la hausse. Dominion Bridge a plus que tenu ses promesses de hausse. Nickel qui a fait tant de fortunes par le passé donne tous les indices de hausse prochaine. Une des plus belles valeurs de placement, susceptible de produire de beaux bénéfices, est le Steel of Canada. Cependant une décision de la cour est attendue pour faire savoir si les actions ordinaires ont droit à 7% par le passé tout comme les actions privilégiées, se fait attendre. Pour l'instant cette entrave juridique décourage la spéculation. Mais une compagnie dont les revenus sont de \$5.60 l'action ne peut pas rester indéfiniment au prix de 53, surtout si l'on tient compte de réserves diverses de plus de \$28,000,000.

On parle beaucoup sur la rue de la Robert Mitchell Co. dont les actions au Curb se traitent aux environs de 48. La nouvelle capitalisation et l'accession de M. Howard Murray, vice-président de Shawinigan, semblent fournir une base à ces rumeurs, surtout ce dernier fait.

Les papiers, à part quelques oscillations sans signification particulière, se sont maintenus à des prix voisinant ceux des mois passés. Canada Power and Paper Abitibi se sont partagé le gros de l'activité de leur catégorie aux environs de 42 et 30 respectivement. L'industrie a continué ses progrès attendant les beaux jours qui devraient cependant se faire attendre un peu. Wayagawack se maintient à 80, quoique ses revenus soient

de \$7.46 l'action sans compter ce que peut lui rapporter sa filiale Wayagawack News Ltd. qui nous croyons est très prospère. La dette obligatoire de la compagnie sera réduite en janvier prochain pour le rachat des débetures $6\frac{1}{2}$ au montant de \$1,500,000. Il semble intéressant de noter que les obligations 6% se maintiennent au-dessus du pair c'est-à-dire mieux que toute autre valeur de papier sur le marché. Cette valeur devrait, une des premières, ressentir la hausse parmi les papiers, si non avant.

Noranda aussi fait preuve de vitalité et on s'attend à une déclaration de dividende par cette belle entreprise d'ici à la fin de l'année. Les nouvelles officielles manquent, mais les renseignements d'autre part sont sensément encourageants. L'an prochain, les deux fours traiteront 2,000 tonnes de minerai par jour, à \$12.00 la tonne net, ce qui indiquerait des revenus de \$3.75 l'action.

La Home Oil produit près de 1,000 barils de naphtha par jour ce qui doit rapporter plus de \$1.76 l'action par les deux premiers puits. Le troisième puits devrait atteindre le gaz vers la fin de l'été ajoutant peut-être 50 aux revenus actuels. Cette valeur semble donc peu cher aux cours actuels de 20 à 21, surtout si l'on tient compte du fait que la production du second devrait s'accroître progressivement d'ici plusieurs mois comme l'a fait le premier.

Bref, le marché en général, assaini par la liquidation de mai, est en état de reprendre un mouvement de hausse pour des valeurs choisies. Nous en avons cité un nombre suffisant pour que chacun en fasse son choix.

Ernest ROLLAND

de la maison Forget & Forget,
membres de la Bourse de Montréal.

LE MARECHAL FOCH



Mme de Sévigné célèbre dans une de ses lettres ces âmes toutes droites qui vont leur chemin comme naturellement les chevaux trottent. La vie du maréchal Foch — qui fut, depuis Napoléon, le plus grand homme de guerre — est aussi toute droite. Elle part de Metz pour y revenir. Le jeune Ferdinand Foch, qui s'est engagé en 1870 et n'a pas eu le temps de sortir du dépôt avant l'armistice, est à l'Ecole St-Clément de Metz qui prépare ses élèves à l'Ecole Polytechnique quand le traité de Francfort est signé, amputant la France de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine.

Le chef des Armées alliées reçoit à Rethondes, dans son wagon, les plénipotentiaires de l'Allemagne lui apportant le 11 novembre 1918 la capitulation. Il a consacré sa vie, la puissance de son cerveau et la flamme de son cœur à son pays. Il est l'homme qui a couvert la frontière et assuré la paix. Rien d'autre, et c'est la parfaite unité classique. Et le peuple de France l'a compris, qui lui a fait de royales funérailles.

Lors de l'inauguration de la statue équestre du maréchal à Cassel où il eut son quartier général pendant la bataille des Flandres, M.

Hanotaux, dans son discours, a fait un portrait inoubliable de l'homme de guerre :

"L'Humanité, a-t-il dit, honore un grand homme de guerre, et elle fait bien; car, toujours, au cours des âges, il arrive une heure où la sécurité menacée, le péril couru par la cause de l'idéal, l'appel de la justice, requièrent l'homme armé pour les défendre. Quand la société a, contre elle, l'injustice de la force, il ne lui reste plus qu'à réclamer la force de la justice. Et cette nécessité humaine de lutter contre l'iniquité est telle que, fallut-il attendre des siècles pour que l'homme et l'heure se rencontrent, la société attendra. Tel est le sens profond de la mission de l'homme de guerre. Par lui, l'ordre troublé sera rétabli, la violence des rapaces sera réprimée; par lui le heurt des passions sera réglé; par lui la cupidité, l'orgueil et la violence seront confondues. Il est le véritable et final sauveur de la paix." Le maréchal força la fortune des armes et fit la paix dès que celle-ci fut possible, abandonnant la plus grande gloire que lui auraient donnée ses deux victoires assurées de Lorraine et de Belgique au 15 novembre, n'admettant pas un seul instant que la gloire d'un homme pût entrer en ligne de compte quand le résultat est obtenu et que les hétacombes peuvent être arrêtées.

D'où venait-il et comment travaillait-il ? Dans le La Bruyère que j'emporte toujours en voyage se trouve cette pensée: "Il apparaît de temps à autre sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leurs vertus, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux, semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore la course, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu: ils n'ont ni aïeux ni descendants; ils

composent seuls toute leur race." Petit précepteur plus ou moins rabroué dans les grandes familles où il servait, La Bruyère détestait l'aristocratie. Il préférait croire aux hommes-météores. Mais il n'y a pas d'hommes-météores. Si différent de sa race que soit le grand homme, il en est sorti et il en porte la marque. Foch (né en 1851) venait d'une vieille famille de l'Ariège, installée ensuite à Tarbes, une famille de petits industriels, puis de petits propriétaires, qui avait donné des prêtres à l'Eglise et des soldats au Roi, qui était utile, laborieuse, soumise à l'autorité, désireuse de loyalement servir. Dans la lettre où il remercie précisément M. Hanotaux de son discours de Cassel, le maréchal, approuvant le portrait de l'homme de guerre, ajoute qu'il ne peut lui apporter aucune autre attestation "que celle de m'être consacré entièrement à la tâche de ma génération et d'avoir fait pour mon pays tout ce que je pouvais, sans tenir aucun compte de mon avenir personnel et sans jamais douter que le pays, par sa mission dans le monde, par ses ressources morales et matérielles, par sa générosité dans le sacrifice, put renier son rôle et son avenir". Lettre admirable qui définit Foch tout entier dans sa volonté de servir, dans son oubli de soi-même, dans sa foi absolue aux destinées de son pays. Les générations de braves gens, par leurs sacrifices journaliers, leur confiance, leurs croyances, leur application soutenue et leur santé physique et morale préparent inconsciemment le grand homme qui, un jour, illuminera leur nom.

Comment travailla-t-il? Son génie, dans la guerre, est préparé par plus de quarante ans de réflexion, de méditation, d'étude, d'action et de rayonnement. A l'Ecole Saint-Clément de Metz, son camarade, le futur historien Lenôtre, le juge déjà "impétueux et pensif". Tout Foch est déjà dans ces deux épithètes. Impétueux et pensif : la

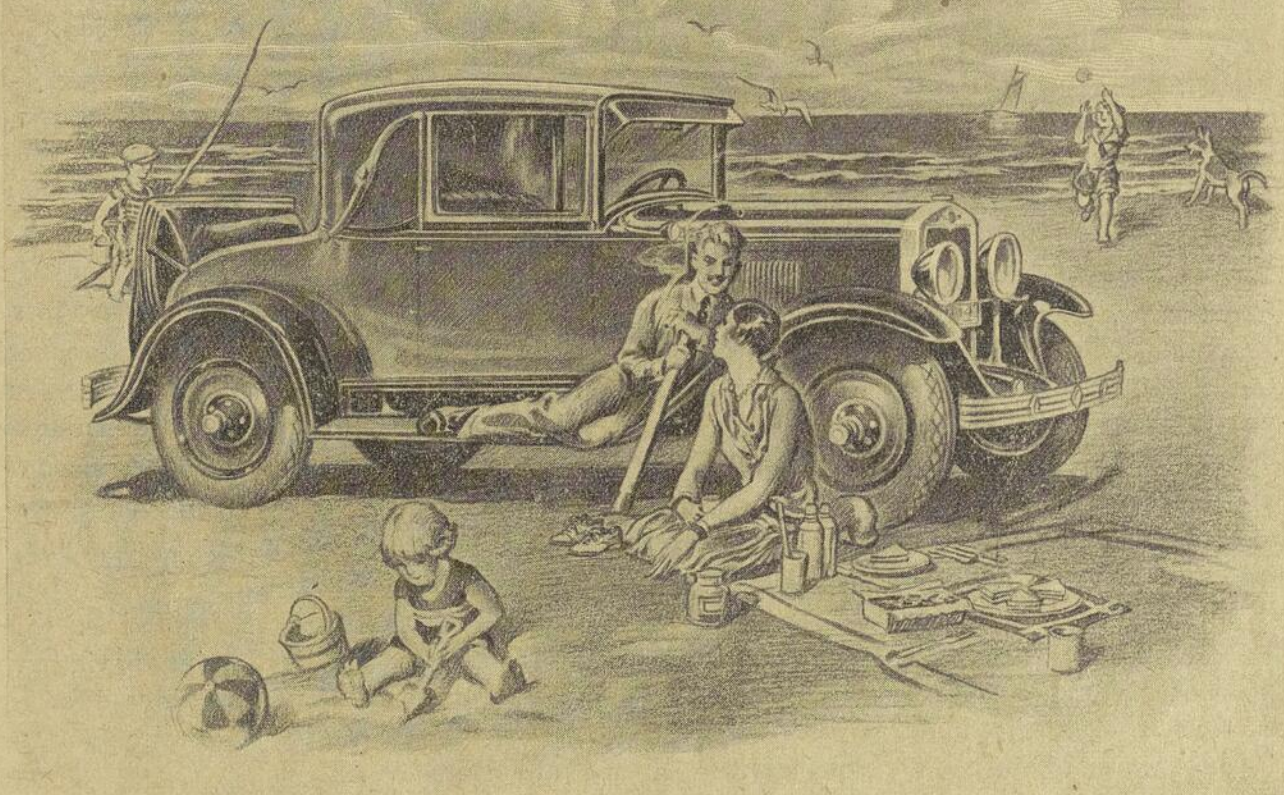
vigueur dans l'action après l'élaboration du plan dans l'esprit. Il sort de l'Ecole Polytechnique, de l'Ecole de Fontainebleau, de l'Ecole de guerre. Déjà ses camarades reconnaissent la supériorité de ce petit homme agile, aux traits accentués, aux yeux extraordinairement brillants, au caractère bourru et narquois, toujours en mouvement, sauf lorsqu'il se fixe dans la méditation. En 1894, il est appelé comme professeur à l'Ecole de guerre. Clémenceau l'en nomma directeur en 1907. Ainsi assurera-t-il la direction intellectuelle de l'armée. Des générations d'officiers auront, en 1914, passé par ses mains, connu son enseignement, subi sa formation. Car il exerce une influence rayonnante. Dans ses deux livres sur les *Principes de la guerre* et sur la *Conduite de la guerre*, il pose les données du problème, indique la manœuvre rationnelle, exige la préparation, le rassemblement de la masse de manœuvre, son développement par l'impulsion. Il s'inspire de la méthode de Turenne et de Napoléon. Mais il y ajoute, pour ses élèves, son irradiation personnelle. Cette irradiation personnelle vient de sa foi profonde. Il se donne tout entier, sans réserve, il porte en lui le guide divin de cette foi ardente. Parmi ceux qui ont commandé les troupes en 1914, beaucoup d'officiers se sont déjà sentis brûlés d'ardeurs au contact d'un tel chef.

Vient la guerre. Il ne s'est pas écarté un seul instant du but unique de sa vie: la défense du sol par la frontière recouvrée. Les expéditions coloniales qui ont fourni tant d'autres grands chefs, un Gallieni, un Joffre, un Mangin, un Gouraud, ne l'ont pas tenté. Il a ramassé toutes ses réflexions sur la grande guerre, la guerre unique. Ne serait-ce pas le principe même de sa stratégie: conquérir le point central, tout le reste suit, discerner l'essentiel et l'atteindre, car l'accessoire s'obtiendra du même coup. L'heure est donc venue. Il commande le 20e corps. C'est la mar-

che en Lorraine, le heurt aux positions fortifiées de Morhange, l'arrêt. Il dégage son corps d'armée. Il a reconnu la puissance adverse; il en a senti la menace. A la veille de la Marne, Joffre l'appelle au commandement de la IXe armée qui sera intercalée entre l'armée Franchet d'Esperey et l'armée Langle de Cary. On sait le grand rôle joué par Foch dans cette bataille de la Marne et la hardiesse de sa manœuvre quand il fit glisser la division Grosselti de sa gauche à sa droite. D'ores et déjà, le généralissime qui se connaît en hommes l'a mis à part. Dans le cinquième volume de ses souvenirs, qu'il a intitulé *l'Invasion*, M. Poincaré rapporte que dès lors Joffre avait désigné Foch pour le remplacer à la tête des armées dans le cas où il deviendrait lui-même indisponible. De même, Joffre avait donné le colonel Weygand comme chef d'état-major à Foch, Weygand qui sera le plus merveilleux, le plus intelligent et le plus modeste des collaborateurs.

Après la Marne, c'est la course à la mer, les armées allemandes et alliées tentant de se gagner de vitesse en se débordant par le nord. Joffre donne le commandement du groupe des armées françaises à Foch. Il entre en contact avec le maréchal French et l'armée anglaise, avec le Roi des Belges et l'armée belge, et dès lors il s'affirme manieur d'hommes et diplomate par sa courtoisie, sa bonne humeur, cette sorte de souriante confiance qui fait passer son impétuosité. Pendant les batailles de l'Yser et d'Ypres, il est le grand animateur. Il le sera pareillement dans la bataille de la Somme livrée par une armée française et une armée anglaise, dont il saura adroitement coordonner les efforts. Bataille de la Somme qui dégagera Verdun et préparera le recul allemand du début de 1917. Enfin, lors de la victoire allemande du 21 mars 1918, quand la situation paraîtra désespérée, les gouverne-

(Suite à la page 74)



Tout le Canada est notre Terrain de Jeu

LACS, rivières... bois et montagnes... villes étrangères et coquets villages. Ces choses ne sont plus de simples endroits sur la carte. Tout le pays est devenu notre terrain de jeu.

Venez avec nous pour un jour, au loin dans le monde de plaisir qui se trouve au delà de la porte du jardin. Venez avec nous, alors que notre Chevrolet se glisse doucement à travers le trafic, au loin sur la grande route et sur le chemin couvert de cailloux qui mène à la plage. Une voiture a-t-elle jamais

roulé avec autant de légèreté, filé aussi rapidement, répondu plus joyeusement que celle-ci?

Chaque mille est un délice par lui-même, conduisant vers d'autres délices au terme du voyage. Chaque minute est remplie de plaisir... le plaisir du confort, de l'intimité, des compagnons qu'on choisit soi-même.

Et toutes les minutes sont à nous. Nous ne sommes pas esclaves d'un horaire. Nous ne sommes soumis à aucun

appel, appel de sirène ou de cloche.

Seulement depuis que le Chevrolet est entré dans la famille, avons-nous connu la vraie liberté... depuis lors seulement, avons-nous vraiment vécu. Maintenant le soleil nous appartient... et le ciel est à nous... l'or des sables et la verdure des champs et la gloire des bois d'automne.

Tout nous appartient... et Chevrolet nous l'a donné... il nous a aussi donné dans une large mesure, la beauté de la Carrosserie Fisher, le luxe de commodités élégantes et la douceur impressionnante et le pouvoir d'un solide moteur six cylindres.

Et si vous pensez comme nous l'avons déjà cru... que ces plaisirs ne peuvent s'atteindre, regardez bien le Chevrolet et vous apprendrez... comme nous l'avons compris... comme il est facile de le posséder.



Le
CHEVROLET
par Excellence
de L'HISTOIRE DE CHEVROLET

Le Chevrolet par Excellence dans l'Histoire de Chevrolet est visible dans les salons d'exposition des dépositaires Chevrolet. Il y a une variété complète de modèles marqués à

\$665 et plus

à l'Usine, Oshawa. Taxes en plus.

PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS OF CANADA, LIMITED
IL EST MEILLEUR PARCE QU'IL EST CANADIEN

LE MARECHAL FOCH

(Suite de la page 72)

ments alliés, comprenant la nécessité de l'unité de commandement et cherchant l'homme qui pourra porter le poids d'une telle responsabilité, choisiront d'un commun accord Foch.

Et ce sera la bataille de France. Certes, les attaques échelonnées de Ludendorff montrent la tactique d'un grand chef : celles du 21 mars, du 9 avril, du 27 mai. Mais la dernière, celle du 15 juillet, se heurte à la manoeuvre habile qui le fait échouer totalement devant l'armée Gouraud. Et Foch, qui guette son heure, riposte le 18 juillet par l'attaque de flanc des armées Mangin et Degoutte. Il a pris l'ascendant et l'initiative des opérations. Il ne les lâchera plus. Et il multipliera les attaques sans arrêt. Le 8 août, c'est la victoire de Montdidier. Le 26 septembre, c'est l'assaut général. En vain l'ennemi s'accroche à la seconde ligne, Foch force le second mur. L'ennemi est reconduit aux frontières. Il ne reste plus qu'à achever de dégager la Belgique et entrer chez lui. Déjà l'Escaut est franchi et nous commandons la plaine de Bruxelles. En Lorraine, deux armées, dont l'armée Mangin, menacent Metz dont l'évacuation est ordonnée. L'Allemagne, perdue, demande alors à capituler. L'armistice dont Foch a fixé les conditions annonce la paix. Foch est le grand vainqueur.

Sa gloire fut immense. Elle fut sensible à l'Arc-de-Triomphe lorsqu'il y passa à la tête des troupes victorieuses le 14 juillet 1919, à l'Académie française lorsqu'il y fut reçu par M. Poincaré, en une séance mémorable, à Cassel où sa statue fut inaugurée devant lui, à ses obsèques enfin où le deuil de tout un peuple, de tous les Alliés, de l'univers l'accompagna. "La véritable grandeur, a écrit La Bruyère, mieux inspiré cette fois, est libre, douce, familière, populaire." Aussi a-t-il d'avance analysé la grandeur de Foch. Il y faut

ajouter une épithète cependant : elle fut encore religieuse.

Henry BORDEAUX,
de l'Académie française.

(Le Cahier, organe de la Sélection Sequana, représentée au Canada par la librairie Déom, Montréal.)

A QUEL AGE MOURREZ-VOUS ?

Voulez-vous savoir l'âge auquel vous mourrez ?

Le moyen est bien simple, prétend un certain sir H. Rollerton.

Il n'y a qu'à additionner les âges où sont morts votre père, votre mère et vos deux grands-pères, ainsi que vos deux grand-mères.

Vous divisez le total par six et vous saurez à quelle époque il vous faudra dire adieu aux joies et aux tristesses de ce monde.

Ainsi donc vous n'avez qu'à consulter votre arbre généalogique ou courir sous ceux des diverses nécropoles où reposent les vôtres, consulter sur les tombes les dates de leur naissance et de leur décès et vous serez fixés, encore que sir H. Rollerton ait soin d'ajouter que le moyen n'est pas rigoureusement infaillible.

MENDICITE ORGANISEE

Un voyageur qui revient du Japon, explique de façon amusante la manière toute commerciale dont les mendiants de Tokio se sont organisés. Ils sont nombreux, de sorte qu'il convient de partager équitablement les dons de la charité publique. Leur syndicat—ou faut-il dire leur corporation?—a donc partagé toute la ville en six zones et tous les mendiants en équipes. A une certaine heure, une équipe déterminée prend possession de chaque quartier pour y exercer son métier. Mais après trois heures, dont elle tire évidemment le meilleur parti possible, elle se retire et cède le terrain à une équipe nouvelle.

PETITES FANTAISIES SUR LE DICTIONNAIRE

Idéaliste: Matérialiste qui voudrait se faire un nid des Halles.

Impondérable: Ne pas confondre avec un pont d'érable.

Imprimeur: Faute de français. On dit communément une primeur.

Ignorantin: Qualité de celui qui ne connaît pas la vie du duc d'Antin.—En effet, il ignore Antin.

Ilotes: Gens peu recommandables chez les Spartiates et les Lacédémoniens dont les bateaux portaient cette suscription: "Défense de parler aux ilotes".

Implacable: Personnage collant qu'on ne peut pas plaquer.

Impôt: Substance nocive qui s'attaque à la bourse du contribuable et amène progressivement sa mort.

Impotence: Premier état du citoyen qui souffre d'une maladie d'impôt.

Incandescence: Lieu sombre où, sur les terrains d'aviation, on accumule les bidons d'essence, appelé pour cette raison un camp d'essence.

Ingénu: Geai qui a perdu ses plumes et n'a plus rien pour se couvrir.

Instar: Autre faute de français. On dit une star.

Intéressant: Le thé qu'on vient de boire. C'est toujours un thé récent.

Intrinsèque: Convoi américain où il n'y a pas de wagon-restaurant. On considère aux Etats-Unis que, seul, a de la valeur un train sec.

LA PAROISSE, par M. Olivier Maurault, p. s. s.

Pour le mois prochain aussi, une étude sur ce très important ouvrage de M. Maurault, qui retrace toute l'histoire de l'église Notre-Dame de Montréal, dont on a fêté cette année le centenaire, l'histoire des premières églises de la colonie, ainsi que celle des Messieurs de Saint-Sulpice. Edition de grand luxe, publiée par les soins de Louis Carrier & Cie, illustrée de 160 gravures.

PRODUIT DE LA CHRYSLER MOTORS

La Qualité Plymouth

ETABLIT DE NOUVEAUX

Records de Valeur à Prix Modique



PLYMOUTH

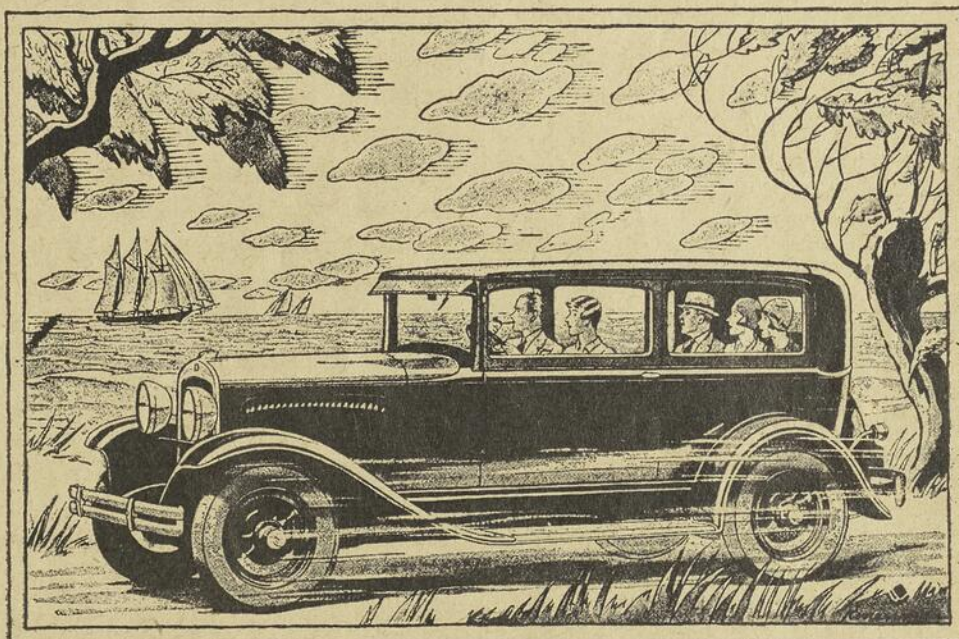
L'AUTO DE GRANDES DIMENSIONS LE
MEILLEUR MARCHE DU CANADA

LA QUALITE Plymouth repose d'abord sur ses matières de première qualité — base fondamentale de toute qualité véritable.

Cette qualité première est ensuite perfectionnée encore par des ingénieurs experts, des artisans consommés, des ouvriers consciencieux. Le résultat en est un produit magnifiquement mis au point, de grandes dimensions, d'un confort moelleux et d'un roulement impeccable.

Plymouth présente une stabilité, une qualité d'exécution, une apparence qu'on ne rencontrait jusqu'ici que dans des voitures dispendieuses.

Examinez ses essieux robustes, son châssis renforcé, son puissant moteur à haute compression—la force et la résistance de ses moindres détails. Songez à ses freins hydrauliques sur ses quatre roues, du type Chrysler, à expansion interne, à l'épreuve des intem-



Le Sedan Plymouth de deux portes à grandes dimensions.

péries, de grandes dimensions—absolue garantie de sécurité. Le Plymouth est le seul de tous les autos à bon marché qui soit pourvu de freins de ce genre.

Mesurez vous-même la largeur des sièges spacieux, l'espace accordé aux jambes et à la tête. Délassez-vous sur

ses moelleux coussins. N'avez-vous pas absolument l'impression d'être dans votre fauteuil de boudoir.

Mettez-vous au volant. Appuyez sur la pédale d'accélération, et vous sentirez l'auto animé d'une force motrice puissante. Remarquez avec quelle aisance le Plymouth touche soixante milles et plus—et cela sans le moindre effort, presque insensiblement.

Le génie mécanique et la main-d'oeuvre Chrysler ont fait du Plymouth l'auto le plus distingué et le plus avantageux de la catégorie des autos à bas prix—c'est aujourd'hui un fait reconnu.

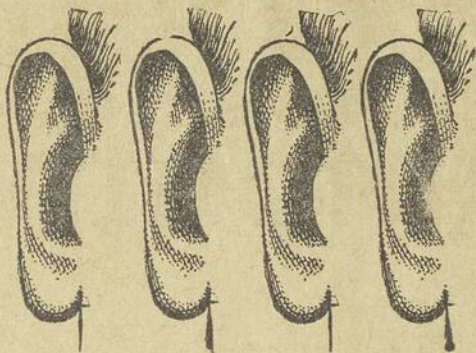


LE PLYMOUTH — cette production des célèbres établissements Chrysler — tire son nom de son endurance, de sa robustesse, et de toutes les qualités qui caractérisent les hardis pionniers anglais qui franchirent l'Atlantique, il y a trois cents ans, pour s'élancer à la conquête de terres nouvelles.

PLYMOUTH MOTOR CORPORATION OF CANADA, LIMITED

Division de la Chrysler Corporation of Canada, Limited, Windsor, Ontario

OREILLES



Nulle-dure-bourdonnante-bonne

Elles se ressemblent toutes à l'extérieur, mais la différence dans leur efficacité et leur confort pour leurs possesseurs est trop grande pour l'exprimer par des mots.

Pour vous renseigner sur vos oreilles, mettez vos noms et adresse sur ce coupon et envoyez-les au Spécialiste Sproule, pour les Oreilles, 376, Cornhill Building, Boston, Mass.

Ce Coupon donne droit aux lecteurs de *La Revue Populaire*, à une consultation gratuite sur la surdité.

NOM
AU COMPLET

ADRESSE

Peut-être que vos oreilles vous font croire que vous êtes ridicule. Vous entendez parler les gens mais vous ne pouvez saisir rapidement le sens de leurs paroles. Vous entendez à moitié et vous répondez d'une manière ridicule. Vous perdez les bons mots de la famille. Vous réalisez avec peine que vous devenez sourd et vous vous demandez pourquoi vous semblez avoir de telles oreilles nulles.

Oreilles Dures signifient que vous vous rendez compte parfaitement que vous devenez sourd — que vous êtes beaucoup plus mal que les autres quelquefois — que vous vous apercevez que la vie devient morne avec votre entendement. Vous commencez à ne plus fréquenter l'église ou la loge ou les réunions sociales et vous vous inquiétez à propos de votre travail. Vous voyez les efforts de vos amis pour se faire entendre de vous et vous songez à ce que ce sera d'être complètement sourd.

Oreilles Bourdonnantes signifient qu'en plus de devenir sourd, vous avez d'une manière ou d'une autre des bruits continuels dans les oreilles. Ces bruits peuvent être des sifflements — mugissements — des bruits de vapeur qui s'échappent et très souvent les bruits empirent le soir et dérangent ce bon sommeil qui est si nécessaire à la bonne santé.

Les Bonnes Oreilles sont celles qui fonctionnent bien — qui entendent rapidement et vivement. Les bonnes oreilles ne deviennent pas dures d'entendement quand leurs possesseurs ont de légers rhumes. Elles ne se refusent pas à saisir les sons bas ou confus.

Le Spécialiste Sproule pour les Oreilles et ses associés se spécialisent sur certaines formes de maux d'oreilles qui causent les oreilles nulles, bourdonnantes et dures et par leur longue expérience ils ont acquis un succès remarquable en changeant ces sortes d'oreilles en bonnes oreilles.

Envoyez le coupon aujourd'hui et voyez quel sera le rapport sur VOS oreilles. Ecrivez en français ou en anglais. Adressez:

SPECIALISTE SPROULE POUR les OREILLES
376, Cornhill Building, Boston, Mass.

La vie est-elle possible sur la Planète Mars!

En 1877, puis en 1879, Schiaparelli, qui s'était déjà illustré par de magnifiques travaux sur les étoiles filantes, annonça la découverte, sur Mars, de lignes sombres, fines et droites, traversant les continents dans des directions variées et qui furent baptisées "canaux", sans qu'on préjugât rien de leur origine. Les canaux de Mars ont ceci de particulier qu'ils sont — au dire des astronomes qui les ont observés — à la limite de visibilité. On ne les voit que par éclairs d'une fraction de seconde.

Que fallait-il penser de ces phénomènes qui, bien entendu, suscitèrent un intérêt universel ? La première idée qui vint fut qu'ils étaient l'oeuvre d'êtres intelligents. De nombreux astronomes se consacrèrent avec ardeur à leur étude. Un des premiers, Camille Flammarion, organisa dans ce but l'observatoire de Juvisy (1882). Plus tard, en 1894, un amateur américain, Percival Lowell, fonda dans l'Etat d'Arizona, pays réputé par la beauté de son ciel, un établissement qu'il dota d'une assez belle lunette. D'autres observateurs s'ajoutèrent à ceux-là, et le nombre des canaux s'accrut rapidement. L'existence des Martiens ne semblait plus douteuse; on se demanda le but des canaux. Lowell y vit des travaux d'irrigation, justifiés par la rareté de l'eau et destinés à profiter de la fonte des neiges polaires pour amener celles-ci dans les régions cultivées...

A mesure que les découvertes de canaux se multipliaient, le nombre de ceux qui les voyaient croissait aussi et l'on comptait parmi eux beaucoup de possesseurs de petits instruments. Par contre, plusieurs observateurs réputés, munis des plus puissantes lunettes, ne réussirent jamais à voir d'une manière permanente les canaux, que la photographie ne révèle

d'ailleurs jamais. Des doutes sérieux s'élevèrent alors sur leur réalité objective; et on réussit à établir qu'ils doivent être dus à une perception imparfaite de détails réels à peine visibles.

LES CANAUX DE MARS NE SONT QUE DES ILLUSIONS

Il est donc à peu près certain que les canaux de Mars ne sont que des illusions. Il y a sûrement, sur la planète, des taches ou des lignes plus ou moins irrégulières tenant à la géographie martienne. Peut-être sont-ce des chaînes de montagne, des accidents géologiques locaux, des marécages ou des nappes d'eau, sans doute peu profondes. Tout cela est juste à la limite de visibilité: l'oeil y voit des taches circulaires (oasis) et des lignes droites; et ces taches ou ces lignes, il croit les distinguer d'autant mieux que l'instrument est plus petit.

L'explication la plus probable des canaux de Mars ne signifie pas du tout qu'aucun être vivant n'existe sur cette planète, sans doute très sèche, presque sans air et glacée. Le séjour de Mars ne se prête certes pas beaucoup à la vie animale supérieure, telle que nous la voyons autour de nous. Il en va autrement des végétaux, de ceux tout au moins des toundras sibériennes dont l'existence sur Mars paraît assez probable et rend, du même coup, possible celle d'animaux rudimentaires. Y en a-t-il d'autres qui nous intéresseraient davantage ? C'est difficile à dire. N'oublions pas cependant que si certaines conditions physiques terrestres nous paraissent nécessaires à la vie, c'est que, par suite de la longue évolution de toute l'échelle des êtres, ceux-ci se sont précisément adaptés au milieu terrestre, au point de ne plus pouvoir s'en passer et de ne plus même pouvoir

en imaginer d'autres. Des poissons intelligents jugeraient vraisemblablement la vie impossible hors de l'eau; nous aussi, nous faisons toujours, sans le vouloir, de notre expérience limitée, la règle de l'univers. Avant donc de nous prononcer, attendons et continuons à observer Mars.

Jean BOSLER,
Directeur de l'observatoire
de Marseille.

LA MEPRISE

Sur les pas du jeune homme, la porte se referma avec un bruit sec. Pendant un instant, Suzanne Verneuil resta immobile au milieu du salon. Il lui semblait que quelque chose aussi venait de se refermer lourdement sur son cœur.

Elle fit quelques pas, inconsciente de ce qui se passait en elle. Des roses achevaient de mourir dans un vase. Machinalement elle les respira et ne leur trouva pas de parfum. Le jour tombait, noyant la pièce dans une demi-obscurité et, cet "entre chien et loup", heure préférée de Suzanne, lui pesa tout à coup singulièrement sur les épaules. Elle tourna le commutateur, s'enveloppa d'une écharpe et, lasse, se laissa tomber dans un fauteuil.

Restée veuve, après dix années d'une union malheureuse, Suzanne Verneuil, en même temps que la liberté, avait retrouvé la gaité, l'enjouement, la joie de vivre qu'un mari taciturne et toujours en quête de querelles lui avait fait perdre. Elle s'aperçut avec joie que le soleil brillait toujours, que les fleurs embaumaient, que ses amis ne l'avaient pas oubliée, que la vie pouvait encore être belle et, après un deuil récent, elle reprit pied, craintivement d'abord, puis, bien vite plus hardiment, dans le monde qui était le sien et qui ne lui garda pas rancune de son abandon. Jolie, riche, épanouie comme un jardin après l'averse, elle fut fêtée, choyée, courtisée; mais, forte d'une expérience cruelle, elle s'empessa d'é-



EN SEPTEMBRE

dans

La Revue Populaire

N'oubliez pas de lire notre nouveau feuilleton :

AMOUREUSE ESPERANCE

par T. TRILBY

NOTE IMPORTANTE

Nous tenons à signaler à notre clientèle que LA REVUE POPULAIRE, sous son nouveau format, contient deux fois plus de lecture que l'ancien format, chaque page du nouveau format comprenant deux pages et quart de l'ancien.

L'ancien format contenait 130 pages.

Les 84 pages du format actuel égalent environ 200 pages de l'ancien.

HERNIE

N'EST PAS

DÉCHIRURE

Pas de rupture à guérir

La hernie n'est pas une déchirure mais purement une faiblesse musculaire dans la paroi abdominale. Des bandages ne font que comprimer les muscles affectés sans les fortifier — au contraire, la pression du coussinet du bandage ordinaire augmente bien souvent cette faiblesse — en tendant à arrêter la circulation du sang.

Les PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART sont entièrement différents, étant applicateurs mécano-chimiques — faits expressément auto-adhésifs pour maintenir le tonique des muscles appelé "Plapao" continuellement appliqué sur les parties affectées et pour réduire au minimum tout danger de glissement et de friction douloureuse. Le tissu adhésif est doux comme du velours et se fixe au corps sans courroies, boucles ou ressorts. Faciles à appliquer — commodés — peu coûteux. — Détenteurs Médaille d'Or, Rome; Grand Prix, Paris; Mention Honorable, Exposition du Panama-Pacifique, San Francisco, etc. Depuis bientôt un quart de siècle, des masses de témoignages légalisés nous parvenant de bien des pays en attestent le succès — obtenu sans interruption de travail. — L'effet épidermique du Plapao et l'utilisation de la "thérapie des emplâtres" tendent vers un procédé de guérison naturel dispensant de l'usage ultérieur d'un bandage.

Cessez de gaspiller votre temps et votre argent pour des appareils démodés. Apprenez à fermer l'ouverture herniaire selon l'intention de la nature afin que la hernie ne puisse descendre. N'envoyez pas d'argent — simplement le coupon d'Essai Gratuit ci-dessous. Pour votre propre bien — écrivez aujourd'hui — demain, ce sera peut-être trop tard.

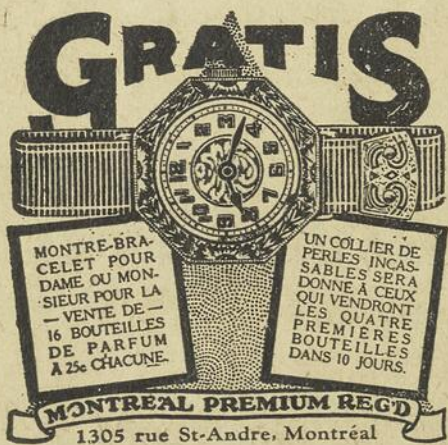
COUPON D'ESSAI GRATIS

Plapao Laboratories, Inc.,
2238 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Envoyez-moi un Essai Gratuit de 10 jours du facteur curatif Plapao et le livre illustré sur la Hernie; pas de déboursé pour cela, ni maintenant ni plus tard.

Nom

Adresse



Maybelline

Embellit les cils

Transforme instantanément les cils en une frange sombre, riche, abondante. Rend les yeux plus brillants, le regard plus profond. L'embellisseur des cils le plus facile à appliquer. Absolument inoffensif. Employé

par des milliers de femmes. Essayez-le. Maybelline solide ou liquide, noir ou brun, 75c à tous les comptoirs d'articles de toilette. Distribué au Canada par PALMERS LTD., MONTREAL.



vincer les prétendants dont les intentions dépassaient le simple "flirt" et qui auraient voulu enchaîner une liberté considérée par elle comme le plus précieux des biens. On connaissait, d'ailleurs, son opinion à ce sujet. De ses nombreux admirateurs, quelques-uns restèrent ses amis. Deux d'entre eux, pourtant, ne se découragèrent pas.

Yves Kermadec, dont le nom est connu parmi ceux des sculpteurs les plus appréciés de notre époque, était épris depuis longtemps de cette enfant charmante qu'il avait vu souffrir, étant un des rares amis dont les visites aient été tolérées dans le ménage Verneuil par un mari jaloux. Les quarante-huit ans de Kermadec, son caractère grave, son cœur à toute épreuve, faisaient de lui, pour la jeune femme, un confident sûr, dont elle appréciait l'affection toujours présente et les sages conseils. Cette affection s'était peu à peu changée en une fervente tendresse pour l'amie et une admiration passionnée pour la beauté resplendissante de la femme. Timidement, avec la crainte de se voir repoussé, il avait, quelques mois plus tôt, imploré de Suzanne la permission de se dévouer à elle en lui donnant son nom, son cœur intact, la protection indispensable à une jeune femme demeurée seule dans la vie.

Un peu surprise, Suzanne Verneuil hésita. Evidemment, elle commençait à trouver moins de charme à l'existence enfiévrée, monotone et vide, au fond, qui l'avait tant séduite au début. Il arrive un moment où l'on se fatigue de toujours s'agiter, où l'on s'aperçoit que les relations les plus agréables ne suffisent pas à remplir une vie.

Il est donc probable que l'ami des mauvais jours aurait reçu mieux qu'une réponse évasive si Jean de Lignère ne s'était pas trouvé sur sa route.

Jean de Lignère, brillant officier "d'avenir", avait vingt-neuf ans, des yeux à la perdition des

âmes féminines, des jambes à défier tous les tangos, shimmys ou fox-trot, un entrain endiablé, tant de qualités enfin qu'il eût été bien difficile de ne pas s'y laisser prendre ! Mme Verneuil pourtant si maîtresse d'elle-même, fut vaincue. Jean de Lignère lui faisait une cour si pressante, lui jurait un amour si grand, faisait miroiter à ses yeux tant de jolies choses que... Yves Kermadec reçut un jour une réponse définitive: elle ne lui laissait aucun espoir. Le sculpteur accusa le coup sans broncher et souhaita de toute la force de sa tendresse méconnue, le bonheur de son amie.

Et voilà que le bonheur de Suzanne était déjà effondré ! Elle venait d'acquiescer la certitude que Jean de Lignère s'était absolument mépris sur son compte. S'il la désirait beaucoup et d'autant plus qu'il ne rencontrait pas souvent d'aussi longues résistances, il n'entendait pas pour cela aliéner une liberté qui lui valait tant de bonnes fortunes.

Suzanne se redressa dans un sursaut de révolte. Ses tempes battaient. Elle aurait voulu crier son mépris pour tous les hommes. Des êtres tyranniques, bêtement mal-faisants, ne comprenant rien aux subtilités féminines.

Allons ! Tous les hommes sont des lâches, des égoïstes. Tous... Tous ?... Les yeux rêveurs, les tempes grisonnantes, la bonne figure pensive de Kermadec surgirent et Suzanne s'étonna d'avoir complètement délaissé son grand ami depuis l'entrevue (il y a de cela deux mois) où elle s'est montrée si dure.

Yves... Pourquoi l'a-t-elle repoussé?... Toute sa révolte tombe en pensant à lui et deux larmes coulent sur ses joues brûlantes. Comme autrefois lorsqu'elle était malheureuse, elle souhaite sa présence, elle le désire tout de suite là, près d'elle. Instinctivement, elle se dirige vers le téléphone, mais, l'appareil en main, elle s'arrête ;

que va-t-elle lui dire? Comment la recevra-t-il? Un moment elle reste perplexe; puis, brusquement, elle raccroche l'appareil. En un tournemain, elle prend son chapeau, un vêtement, descend à la hâte, hèle un taxi, jette une adresse au chauffeur, et la voilà rue Brémontier. Au cinquième étage d'un immeuble, une grande baie est éclairée. Yves est chez lui. Suzanne s'engouffre dans l'ascenseur; elle arrive à la porte de l'atelier.

Pourquoi son cœur bat-il si fort? Est-ce tellement humiliant de s'être trompée et de le reconnaître? Elle n'aura qu'un mot à dire et le passé sera oublié. Son doigt s'avance résolument vers le timbre lorsqu'un bruit de voix l'immobilise. Dans son désarroi, Suzanne n'a pas pensé qu'Yves pouvait ne pas être seul; un camarade, sans doute... La voix chaude, prenante, qu'elle connaît bien lui parvient distinctement:

—Regarde-moi, penche vers moi ton front, tes yeux, tes lèvres!

Suzanne porte la main à sa tête. Devient-elle folle? La fièvre sûrement lui donne cette espèce de vertige; allons, pense la jeune femme, il ne me manquait plus que d'avoir des hallucinations! Mais au moment où elle va sonner, la même voix lui arrive de nouveau, assourdie.

—Non, vous ne comprenez pas combien je vous aime: il le faut, pourtant, il le faut!

La jeune femme chancelle. C'est le destin. Son vieil ami en aime une autre. Il est trop tard! Vite, elle se reprend. Droite, les yeux secs, elle descend l'escalier.

Et, tandis que le bruit de ses pas décroît dans la rue déserte, Yves Kermadec, debout devant un buste de femme qu'il vient de terminer, ignorant de l'horrible méprise qui lui fait perdre pour la seconde fois celle qu'il aime, murmure dans un sanglot:

—Suzanne, pourquoi avez-vous repoussé mon amour?

J. SAINT-GILLES.



"Oh, je me sens très bien
Depuis que j'ai employé la nourriture pour les nerfs"

"N'est-ce pas merveilleux que de se sentir bien au printemps—de pouvoir sortir au soleil et au bon air quand toute la nature se renouvelle."

"Quelle bonne chose si toutes les femmes, (ainsi que les hommes), connaissaient la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs et réalisaient les bienfaits qui peuvent se retirer de son usage quand elles sont fatiguées et épuisées, nerveuses, irritables, agitées et qu'elles ne peuvent pas dormir."

"Ces sensations de fatigue et de faiblesse disparaissent en très peu de temps quand ce grand restaurateur est employé."

La Nourriture du Dr. Chase
Pour les Nerfs



Gin Canadien Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.65
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited



quand les yeux brûlent

Quand le soleil, le vent et la poussière vous rougissent et brûlent les yeux, recourez à la *Murine*. Quelques gouttes de cette lotion inoffensive rafraîchissent rapidement les yeux et font disparaître les rougeurs. Essayez-la!

Une garde-malade engraisse de 7 livres en 2 semaines avec Levure et Fer

"Je suis garde-malade dans un hôpital," écrit Mlle Martha Burns, "et je me fais un plaisir de recommander la Levure Ferrugineuse.

"Elle me donna de l'appétit, de sorte que j'engraissai de 7 livres en 2 semaines. L'espace me manque pour dire tout le bien que me fit la Levure Ferrugineuse. En 3 ou 4 jours seulement, je me trouvais toute renforcie."

Les gens sont partout émerveillés des bienfaits de la Levure Ferrugineuse. Plusieurs nous écrivent qu'ils étaient un peu sceptiques au début mais, qu'après en avoir pris pendant 3 ou 4 semaines, ils engraisèrent de 5 à 15 livres. Les vilains creux se remplissent. La silhouette s'arrondit. Le teint s'épure et s'éclaircit.

La Levure n'est efficace que *Ferrugineuse*—car le Fer est indispensable pour faire ressortir les propriétés renforcissantes de la Levure. Tablettes agréables au goût dans une bouteille commode. Ne cause jamais de gaz ou de gonflement—aucun ingrédient nuisible.

Procurez-vous aujourd'hui chez votre pharmacien un traitement complet de Levure Ferrugineuse. Faites-vous rembourser par votre pharmacien ou le manufacturier si vous n'êtes pas satisfait. Si votre pharmacien en manque, envoyez \$1.25 directement à la Canadian Ironized Yeast Co., Ltd., Fort Erie, Ont. Desk 423-BW.

LISEZ

LEFTLM

En vente partout 10 SOUS

LE TOTEMISME

(Suite de la page 10)

mais il semble résulter des études faites à ce sujet que les danses effertuées au moment de l'initiation ont pour effet magique de faire passer une partie de ce pouvoir au jeune clanman. On a rapproché ces manifestations chorégraphiques des pantomimes qu'exécutent les Indiens avant de partir à la guerre ou à la chasse. Parfois, une scène de chasse est entièrement mimée comme dans la tribu des Dakotas dont les sorciers prétendent ainsi "charmer" la bête que l'on va poursuivre. Chez certains clans Sioux une véritable représentation d'une chasse d'un troupeau de buffles a lieu dans certaines circonstances; une partie du clan se déguise en buffles, portant notamment des peaux et, sur la tête, des cornes, alors que l'autre groupe, représentant les chasseurs, cerne le troupeau fictif et le massacre en effigie.

Le jeune Peau-Roupe appartenant à un clan totémique est instruit, en outre, au cours de son initiation, sur l'attitude qu'il doit prendre à l'égard de son totem, et apprend le nombre et la nature des "interdits" à observer. Ces interdits sont, les uns temporaires, les autres permanents; avant l'initiation, par exemple, on défend dans quelques clans aux jeunes gens de manger du dindon, de la volaille, du chevreuil, parfois même tout aliment salé. Une fois initié, le jeune homme n'ignore plus quel aliment doit lui être désormais permis, de même il sait qu'il doit, en vertu même des principes du totémisme, aide et assistance aux hommes du clan et que ce serait un crime capital de tuer un de ses "frères". Mais le tabou qui revêt le caractère le plus important, parce qu'il influe sur la formation même de la famille et par cela sur celle du clan, c'est le respect de l'exogamie; la crainte de "mêler les sangs" entraîne chez les tribus

totémiques de l'Amérique du Nord de très sévères répressions allant jusqu'à la peine de mort; les amérindianistes nous ont fourni plusieurs exemples de l'importance qui s'attache à l'observation de cette règle. Cette prohibition peut s'étendre, comme l'a fait remarquer Sir James Frazer à plusieurs clans, c'est-à-dire qu'un homme appartenant à un clan ne pourra pas se marier avec une jeune fille d'un l'un et l'autre sont "liés par un l'un et l'autre sont 'liés par un égal tabou'; c'est, si l'on veut, une sorte de "superclan" qui constitue la phratrie; celle-ci est, selon la définition donnée par l'illustre ethnographe anglais, une sorte de division exogamique intermédiaire entre la tribu et le clan. Ainsi, pour donner des exemples concrets, chez les Indiens Chotaws, Morgan signale que cette tribu était divisée en deux phratries et quatre clans, les membres des clans ne pouvaient se marier qu'entre membres de phratries différentes. Chez les Chickasas on compte deux phratries: 1o Celle de la Panthère comprenant les clans du Chat Sauvage, de l'Oiseau, du Poisson, du Cerf; 2o celle dite Espagnole réunissant huit clans (Raton, Espagnol, Royal, Hush-Koini, Ecureuil, Alligator, Héron, Faucon). Ainsi l'emblème totémique constitue chez les Peaux-Rouges un véritable blason, les "armes parlantes" du clan. On relève notamment dans les vieux parchemins faisant office de procès-verbaux d'occupations territoriales ou de traités de paix ou d'alliance passés entre les Européens et les tribus indiennes les dessins de ces totems qui servaient de sceaux officiels.

Comment s'effectue, dans les sociétés totémiques nord-américaines, l'identification d'un membre du clan avec le totem local? Toutes les cérémonies de la naissance sont

basées sur le déguisement de l'enfant de façon à l'identifier un moment avec le totem de son clan, ce déguisement d'un jour lui donnera une protection contre les dangers extérieurs. Lorsque la mort frappe un membre du clan on cherche à assimiler le cadavre autant que possible avec le totem qui, la vie durant, l'a protégé. Ici se mêlent aux idées totémiques des croyances à la réincarnation ; le départ entre celles-ci et le totémisme proprement dit est assez difficile. Dans le clan de la neige, par exemple, dans les tribus Poutéouatmis on brûlait les cadavres parce que les fumées du bûcher montent vers le ciel d'où vient la neige. Lorsqu'un homme mourait dans le clan des Buffles chez les Omabas on l'enveloppait d'une toison de buffle, on dessinait sur sa figure l'image de son totem et le sorcier lui déclarait en présence des chefs: "Tu es venu de chez les animaux et tu t'en retournes chez eux."

C'est surtout dans les cérémonies d'initiation que, comme dans les clans australiens, les jeunes gens peaux-rouges apprennent comme nous l'avons dit plus haut leurs droits et leurs devoirs vis-à-vis de leur totem. Des danses et des gestes rituels fixaient par l'image dans leurs esprits le "lien" qui les unissait au totem du clan. Au Texas, entre autres cérémonies d'initiation lorsqu'un jeune guerrier du clan du Loup devenait pubère on le faisait revêtir la peau de cet animal puis on le mêlait à une bande de guerriers revêtus de peaux analogues et tous se mettaient à courir à quatre pattes et à hurler comme des loups; on allait ensuite déterrer un guerrier qu'on avait enseveli par simulacre; la bande des loups le déterrait, lui donnait des armes et lui ordonnait de se battre, de tuer, d'égorger, en un mot de se conduire en loup. Parfois, l'initié afin qu'il saisisse encore mieux l'étroite solidarité qui l'unit à son clan, se voyait introduire du sang de l'animal totem par des blessures



On ne marchande pas avec sa santé

Pour sauvegarder votre santé et préserver vos dents fiez-vous à l'expérience et au vaste savoir de la chirurgie dentaire. Vous y regagnez. C'est l'unique moyen vraiment raisonnable de prévenir la maladie qui attaque les gencives négligées, ravageant ainsi le système, ecourtant la jeunesse et provoquant souvent la perte des dents.

Visitez votre dentiste tous les six mois.

Brossez-vous les dents régulièrement. Et n'oubliez pas que les dents ne sont saines que si les gencives sont saines. Brossez-vous donc les gencives vigoureusement matin et soir, avec le dentifrice préparé dans ce but, le Forhan's pour les Gencives. Il aide à les garder saines.

Après avoir employé Forhan's pendant quelques jours, vous remarquerez le changement apporté à l'apparence de vos gencives. Elles seront plus fermes, plus solides—assez fortes pour résister aux affections. Vous trouverez aussi que le Forhan's nettoie les dents efficacement et les protège contre les acides qui entraînent la carie.

On ne doit pas marchander avec sa santé. Procurez-vous donc le meilleur préventif qui se puisse acheter. Achetez-vous un tube de Forhan's chez votre pharmacien. Si votre pharmacien en manque, écrivez-nous pour en recevoir un tube d'essai gratuit.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.

Forhan's Limited, Montréal.

Forhan's pour les gencives



★ 4 personnes sur 5 passé la quarantaine et des milliers plus jeunes se contentent d'une qualité inférieure... Elles sacrifient leur santé à la Pyorrhée... prix de la négligence.

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, RUE DE BULLION,

MONTREAL, Canada

béantes et faites pour ce but.

Le totémisme des tribus américaines ont donc caractérisé par la présence, quasi générale du totémisme individuel venant compléter le statut du clanman. Chaque peaurouge a donc son protecteur particulier, son "génie" bienfaisant auquel il doit naturellement en retour de sa protection respect, aide et assistance.



Les tribus indiennes du Nord-américain sont ou ont été, en grande majorité totémiques surtout parmi les peuplements peaux-rouges des territoires Nord-est. Il est à noter que les Esquimaux du Groënland, bien que croyant à des forces obscures semblables aux Manitous indiens, n'ont point de totems individuels ou de clans. On a trouvé peu de traces de totémisme parmi les tribus campant vers l'Orégon et dans l'Ouest californien. Les premiers colonisateurs qui ont pris pied en Floride et dans les terres avoisinant le golfe du Mexique ont signalé des croyances totémiques.

En ce qui concerne les populations de la Guyane anglaise, Sir James Frazer signale que les Indiens Arawak, les Uaupré, habitant le bassin du Rio Negro, les Coajiro qui résident au nord du golfe de Maracaïbo observent plusieurs rites totémiques. Quelques tribus brésiliennes comme les Bororo, par exemple, qui vivent entre le Rio Araguaya et un de ses affluents le Rio Los Mortes respectent quelques coutumes totémiques.

D'après ce que nous savons des Indiens des Guyanes anglaise et française, il est difficile d'y constater la présence d'une réelle organisation sociale totémique avec son armature de clans, avec ses tabous rigoureux, ses règles d'exogamie. Toutefois, l'explorateur Creveaux nous signale qu'une tribu guyanaise est divisée en clan ayant des totems (singes rouges, tortues, crocodiles) Il ne subsiste guère du totémisme lointain qui aurait été

implanté parmi ces peuplades que la croyance à une ascendance animale ou végétale, voire même lunaire ou solaire, tel est le cas au Pérou. Un auteur anglais, le capitaine Whiffen, qui a étudié dernièrement les régions de l'Amazonie écrivait à ce sujet ces lignes qui donnent une physionomie exacte du totémisme sud-américain : "Quoi qu'il en soit, chez les tribus des régions de l'Isaa et du Yapura, il n'y a aucune trace, de quelque forme que ce soit, de système totémique; sans doute, les garçons et les filles sont nommés d'après les animaux, et les fleurs, selon le sexe, et des noms d'animaux sont parfois donnés mais comme impliquant le mépris et le ridicule." Il est difficile, on le voit, d'évaluer la véritable part de l'apport du totémisme dans les moeurs de ces tribus.

L'ethnographe Félix Outes, qui a plus spécialement étudié la race patagone, affirme que les anciens Patagons étaient totémistes; quant aux Fuégiens de la Terre de feu, le R. P. Cooper, qui a parcouru cette partie de l'Amérique du Sud, a fait savoir que chez les Chouo, les Alaculuf, et les Yaghans (qui sont trois groupes de Fuégiens purs) "on ne discerne pas la moindre trace de totémisme soit ancien, soit actuel sous aucune de ses formes".

Les tribus Incas étaient divisées en clans, elles combattaient portant leurs enseignes dont la perte signifiait la défaite "la force surnaturelle ayant abandonné le clan"; les groupements territoriaux avaient conservé leurs noms totémiques; des cérémonies d'initiation, comparables aux rites nord-américains, avaient lieu et le célèbre culte du Soleil peut se rattacher à quelque croyance agraire venue de conceptions totémiques.

UNE MERVEILLEUSE DECOUVERTE

(Suite de la page 69)

La tuberculose, maladie des pauvres? Non pas. Les riches qui peuvent faire des cures d'air et de so-

leil en sont atteints comme les autres. L'égalité des hommes devant la maladie quelle qu'elle soit et devant la mort est totale. Mais il est évident que ceux qui vivent dans des logements insalubres soustraits à l'influence bienfaisante de l'air bonifié et du soleil y sont plus exposés que les autres. Le vaccin provenant de la tortue égalise les extrêmes. Il immunise, quel que soit le milieu où le vacciné doit vivre, même s'il est appelé à partager l'existence de tuberculeux avancés.



On a fait à ce sujet des expériences intéressantes. Des centaines d'enfants ayant réagi à la tuberculine, c'est-à-dire déjà infectés par le bacille tuberculeux ont été divisés par le docteur Dörrenberg en deux catégories. Les injectés au bacille de la tortue et les autres. Tous vivaient dans des conditions d'hygiène les plus défavorables. On n'a rien changé ni à leurs habitudes ni à leur genre d'existence. Quelques années plus tard on a pu constater que les injectés pesaient beaucoup plus que les autres. Les foyers tuberculeux chez les injectés étaient guéris.

Dans les cas de tuberculose osseuse ou articulaire, les résultats ont été aussi concluants. Des patients qui attendaient l'amputation ont été guéris sans opération. Et définitivement.

Avec la méthode Friedmann, les malades n'ont plus besoin de se cloîtrer dans un sanatorium où beaucoup, hélas! succombent dans une affreuse détresse morale. Ils restent dans leurs foyers. Et la cure n'est pas longue. Ne pourrait-on pas, en France, avec les fonds qui proviendront de la vente du timbre antituberculeux, créer un institut analogue à l'Institut Pasteur pour traiter—et guérir—tous les pauvres gens qui s'y présenteraient? Le problème, du moins, doit être posé, étudié en toute liberté d'esprit et résolu.

Pierre CHANLAINE.

(Comoedia.)



Mme. Payot.. Spécialiste en Beauté de Paris

Recommande ce moyen facile de préserver son teint

"J'ai fait dernièrement la découverte d'un traitement tout simple appelé à accroître le succès de mon travail comme spécialiste en beauté. Je recommande à ma clientèle Palmolive — le savon d'huiles de palme et d'olive très riches, séparément, en propriétés cosmétiques — et doublement efficaces dans le mélange du Savon Palmolive. Il complète merveilleusement les effets de ma Crème No 1 et de ma Lotion No 1."

Dr N. G. Payot

12, RUE RICHEPAUSE
PARIS



Le Salon Payot, à Paris, ce temple de la beauté que fréquentent Européennes et Canadiennes, constituée, avec ses lambris recouverts de glaces et ses panneaux géométriques, un intéressant exemple de l'art décoratif moderne.



Madame Payot, dans son salon parisien artistiquement décoré.



L'ELITE de Paris se conforme, depuis de nombreuses années, aux conseils sur la beauté de Mme Payot et les spécialistes en beauté qu'elle a elle-même formés répandent les méthodes Payot dans les grandes capitales du monde entier.

Mme Payot recommande aujourd'hui, pour un traitement quotidien de 2 minutes, l'usage d'un savon où entrent des huiles de palme et d'olive. Mais elle recommande aussi de recourir pour ces soins au seul savon approprié.

La découverte de Madame Payot

"J'ai eu souvent l'occasion de constater," dit-elle, "que beaucoup de femmes emploient des savons qui abiment la peau... et je dois constamment m'employer à combattre les mauvais résultats d'un nettoyage domestique impropre.

"Je recommande donc maintenant à mes clientes le savon composé d'huiles de palme et d'olive—lesquelles possèdent, séparément, une très grande valeur cosmétique et qui sont doublement efficaces, dans le mélange du Palmolive, pour points noirs, pores dilatés, peau grasse, etc.

"Leurs bons effets se firent immédiatement sentir," ajoute

cette célébrité en matière de beauté. "Ce simple traitement de nettoyage quotidien sert maintenant de base à ma Crème No 1 et à ma Lotion No 1."

Partout où voyagent nos élégantes Canadiennes, elles entendent vanter les mérites de ce traitement, le plus populaire des traitements domestiques pour la figure. Partout, en effet, chez Jacobson, à Londres; chez Pessl, à Vienne; chez Elise Bock, à Berlin — on leur recommande d'entretenir leur beauté avec le Savon Palmolive.

Son traitement de 2 minutes

Voici en quoi consiste le célèbre traitement Palmolive, recommandé dans le monde entier, et tel que l'explique Mme Payot: Faites une mousse crémeuse de Savon Palmolive et d'eau chaude. A l'aide des deux mains, massez la peau pendant deux minutes afin que ce mélange pénètre bien dans les pores. Rincez à l'eau chaude d'abord, puis à l'eau froide. En guise d'astringent rafraîchissant, un dernier rinçage à l'eau glacée.

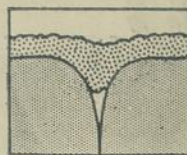
Pour toute peau sèche, un soupçon de cold-cream appliqué avant la poudre et le rouge; pour peau huileuse une lotion astringente.

La simplicité de ce traitement explique pourquoi Palmolive est l'un des deux savons de toilette les plus en vogue en France, patrie des cosmétiques les plus exquis. Au Canada, comme dans quarante-huit autres pays, c'est de beaucoup le savon le plus demandé.

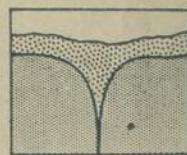


Comment cette Mousse Pénétrante nettoie mieux vos Dents

Pourquoi le Colgate nettoie les crevasses où commence la carie



Croquis agrandi d'une petite crevasse dentaire. Notez comment un épais dentifrice ordinaire (à haute tension superficielle) est incapable de pénétrer où commence la carie.



Ce croquis indique comment la mousse insinuante du Colgate (à faible tension superficielle) s'infiltre au fond d'une crevasse et nettoie où la brosse à dents ne peut pénétrer.



...et seulement 25c. Le célèbre tube Colgate de 25c contient plus de dentifrice que toute autre marque connue de ce prix. C'est que Colgate est le dentifrice le plus demandé dans le monde entier—et qu'une énorme production, comme chacun sait, diminue le prix d'un produit.



Colgate ne fait pas que polir les surfaces apparentes des dents... il pénètre dans les moindres crevasses et nettoie les dents à fond.

NE vous contentez pas de polir la surface extérieure de vos dents — ce que peuvent faire tous les dentifrices. Adoptez le dentifrice préparé spécialement pour s'insinuer dans les moindres crevasses et fissures où se logent les impuretés et que ne peuvent atteindre les brosses ordinaires.

Des expériences récentes établissent que Colgate possède un pouvoir de pénétration supérieur à celui de tout autre dentifrice important, grâce à la remarquable propriété (faible "tension superficielle") que présente la mousse pétillante du dentifrice Colgate. Cette mousse insinuante pénètre dans les moindres crevasses pour en déloger les impuretés et les nettoyer à fond.

Cette mousse contient une fine poudre de craie, un agent polisseur employé par les dentistes pour entretenir la blancheur et l'éclat des dents, d'une manière efficace et inoffensive.

Retenez bien les deux principaux avantages du Colgate. En plus de polir parfaitement la surface des dents, grâce à son exceptionnel pouvoir de pénétration, il s'infiltre partout où les dentifrices ordinaires ne peuvent se rendre.

Le rôle d'un dentifrice est de *nettoyer* les dents. Aucun dentifrice ne peut guérir la pyorrhée; aucun dentifrice ne peut atténuer l'acidité de la bouche. Colgate n'a aucune prétention de ce genre — mais, par exemple, il *prétend* nettoyer mieux les dents.

Si vous n'avez pas encore essayé Colgate, pouvons-nous vous faire cadeau d'un généreux tube d'essai et d'une brochure intéressante sur le soin des dents et de la bouche? Expédiez simplement le coupon.

COLGATE'S, Dépt. C-224
353, rue St-Nicolas, Montréal

GRATIS

Veuillez m'envoyer un tube d'essai de la Crème Dentifrice Ruban Colgate, avec votre brochure "Comment garder saines la bouche et les dents".

Nom _____

Adresse _____